



HAL
open science

Au crépuscule d'Oléron Ou comment rester île malgré un pont

Margot Grandjean

► **To cite this version:**

Margot Grandjean. Au crépuscule d'Oléron Ou comment rester île malgré un pont . Anthropologie sociale et ethnologie. 2017. dumas-01650035

HAL Id: dumas-01650035

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01650035>

Submitted on 5 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

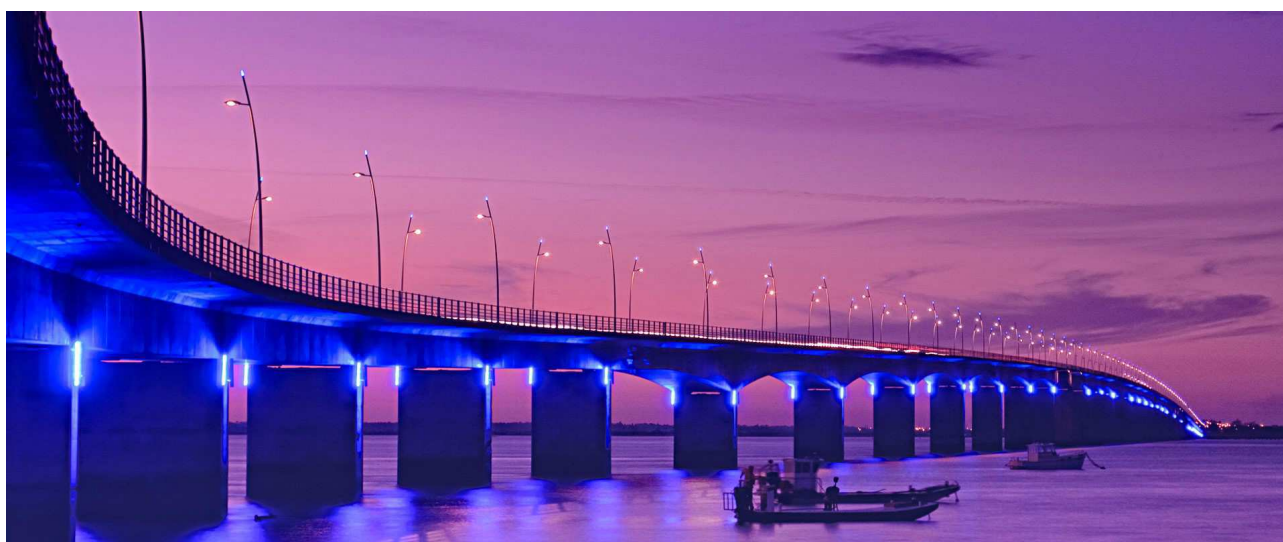
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université de Nantes
UFR de Sociologie
Année scolaire 2016/2017

Au crépuscule d'Oléron

Ou comment rester île malgré un pont

Mémoire de Sociologie
Réalisé sous la direction de Joëlle Deniot



Margot Grandjean
Mémoire de Master 1
Juin 2017

Mémoire de master 1 de Sociologie
Margot GRANDJEAN
Université de Nantes
UFR de Sociologie

**Au crépuscule d'Oléron
Ou comment rester île malgré un pont**

Sous la direction de Joëlle DENIOT

"Le crépuscule est une brèche entre les mondes."¹

1 Mariam Petrosyan, *La maison dans laquelle*, Éditions Monsieur Toussaint Louverture, Paris, 2016

Sommaire

Prologue....p.

Chapitre Un : Il était une île....p.

I- L'isolement....p.

a) *Insularité....p.*

b) *Insulaires....p.*

II- Allusions....p.

a) *Songes....p.*

L'île déserte, le naufrage et la survie, p. – L'effet de l'île, p. – L'île utopique et l'île dystopique, p. – Le temps distordu, l'inaccessible et la remise en cause des lois naturelles, p. – L'île refuge, l'île préservée, l'île dangereuse, p. – Le roi, l'éducateur et le rival, p.

b) *Symboles....p.*

Un royaume désert, p. – L'inaccessibilité et la fuite, p. – L'immobilité, p. – L'irrationalité, la magie et l'exotisme, p. – Liberté et captivité, p. – Labeur, simplicité et vérité, p. – Inverse du monde, critique du monde, p.

Chapitre Deux : "La fin d'une île"p.

I- L'Oléron amarrée....p.

a) *Île vue, île voulue....p.*

b) *L'aubaine et la menace....p.*

II- L'Oléron quelconque....p.

a) *Ressemblances et évanescences....p.*

b) *Oracles et sentences....p.*

Chapitre Trois : Le début d'une île....p.

I- Naissance....p.

a) *Le miroir....p.*

b) *Altérités....p.*

II- Effervescence....p.

a) *Étoffes....p.*

b) *Cristallisations....p.*

Épilogue : "La possibilité d'une île"....p.

Annexes....p.

Le pourquoi et le lien....p.

Précisions sur la méthode....p.

Carte de l'île d'Oléron....p.

Sources....p.

Bibliographie....p.

Bibliographie générale....p.

Analyse romanesque....p.

Ouvrages locaux....p.

Remerciements....p.

Prologue

"Il émane de cette terre poétique et demeurée primitive, un attrait indicible auquel nul ne saurait demeurer insensible. Sa physionomie n'a presque pas changé depuis des lustres, depuis l'époque dont nous a parlé avec nostalgie [...] Pierre Loti."¹

"Qu'un port magnifique soit construit à l'île d'Oléron, nous nous en félicitons, mais nous demanderons que l'urbanisme de nos cités deviennent le problème numéro un, afin que les estivants puissent trouver, chez nous, un confort idéal, un accès facile, des commodités qui rendent un séjour agréable."²

"Première île reliée à « la France » par un pont, Oléron a vécu, en pionnière, le choc insulaire des civilisations."³

"Craindrons-nous l'invasion ? Que, nous Oléronais, nous étions bien tranquilles. Nous ne sommes déjà plus tranquilles."⁴

"Depuis son ouverture, les Oléronais se sentent moins seuls, surtout l'été. Les estivants [...] s'engouffrent dans l'île, par milliers, chaque jour. Cela ne va pas sans inconvénients : publicité sauvage, camping désordonné, installé n'importe où – de préférence le long des routes – et, surtout, déchets répandus partout."⁵

"Je suis immédiatement sous le charme de cette vieille, tout droit sortie d'un conte de Grimm, avec ses pieds de létugeons fraîchement arrachés dans chaque main, son tablier de toile blanche, boutonné sur le devant, que couvre un large pantalon noir. Désireuse de soustraire son visage au vent et au soleil, elle porte autour de sa tête la traditionnelle quichenotte qui malheureusement, n'est aujourd'hui que l'apanage des rares vieilles Oléronaises ayant échappé à l'uniformisation du vêtement."⁶

Un couple de retraités entre dans un magasin de vêtements sur l'île d'Oléron et demande à une employée : "Excusez-moi, c'est par où l'île d'Oléron ?"⁷

A travers différentes manifestations sur notre île, on constate une même envie d'un retour aux sources, d'un retour aux traditions et à l'essentiel, dans notre société de consommation moderne.[...] Malgré tout, c'est peut-être ce retour aux traditions qui sauvera Oléron et lui redonnera son identité d'antan avec ses noms chantants : l'île aux vents, l'île aux parfums, Oléron la Lumineuse..."⁸

Ô, chère île, si tu savais comme tu me manque. [...] Je reviendrai pour toujours t'habiter, chère île, mais d'une manière légère, légère comme peuvent l'être des cendres."⁹

1 "L'île d'Oléron", *La Revue du Touring-club de France*, Avril 1932, p.124 [archive de la BNF, mise en ligne sur Gallica le 04/07/2013]

2 Extrait de note de terrain effectuée le 19/02/17, discours tenu par un périodique (*L'insulaire*, n°1, mai 1965) exposé au Musée de l'île d'Oléron (situé à Saint-Pierre-d'Oléron)

3 Thierry Sauzeau et Michel Garnier, *Oléron l'île*, Gestes éditions, La Crèche, 2005, p.10

4 Extrait de note de terrain effectuée le 19/02/17 au sein du Musée de l'île d'Oléron (situé à Saint-Pierre-d'Oléron), parole d'une Oléronaise dans une vidéo INA intitulée "La fin d'une île" (mes estimations de date : 1965-1996, construction/inauguration du viaduc), diffusée au musée à l'occasion d'une exposition temporaire nommée "Oléron-Continent".

5 "Île d'Oléron", *La France défigurée*, archive de l'INA du 24 sept. 1972

6 Patrick Gardian, *Marie d'Oléron*, Geste Éditions, La Crèche, 2005, p.50

7 Extrait de ma propre expérience (été 2013).

8 "Retour aux traditions...", *Oléron'île*, n°23, du 16 au 23 mai 1996, p.1

9 Myriam Pantex, *Magie Oléronaise*, Autoédition : Copie-Média, 2014, p.234

Avez-vous écouté les voix ? Elles en disent long sur Oléron. Une île belle, préservée et stable, puis des constructions, des transformations, de l'appréhension et des menaces, un évanouissement des traditions, l'apparition de la banalité, et enfin un regain du local, de la culture et un attachement persistant. Ces paroles esquissent un processus et c'est ce processus qui m'intéresse. Comment, par qui et pourquoi de tels mots ont-ils été prononcés à propos d'Oléron ?

J'avais pour idée initiale une chose un peu vague : capter le sentiment d'appartenance Oléronais. Il me semblait qu'il existait, d'une part, et que son existence constituait d'autre part un affront à nos temps, dans lesquels le cosmopolitisme et l'absence d'attaches peuvent sembler dominants. C'est sur cette contradiction entre un immense global et un local que je commençais ma recherche.

Je *suis* Oléronaise. Et plusieurs éléments m'avaient marquée au cours de ma vie, qui me poussaient à entrevoir en cette île un embryon d'intérêt sociologique. Beaucoup des personnes que je connaissais semblaient croire qu'Oléron était spéciale. Il y avait quelque chose de "spécial" ici, c'était le mot qu'elles employaient. Personne n'était capable de dire ce que cette spécificité était précisément ni d'où elle venait. C'était comme si quelque chose de flottant planait sur l'île et, sans être pourtant défini, faisait consensus. Je me disais aussi que les insulaires ne devaient pas être les seuls à estimer l'île spéciale puisque de nombreux touristes viennent chaque année sur l'île pour y chercher quelque chose qu'ils n'ont peut-être pas ailleurs.

Un autre élément important de ma vie insulaire se déroulait lors de la période estivale. J'y ressentais une tension puissante. Une effervescence aussi mais surtout une tension. J'entendais des insultes à l'égard des touristes, un sentiment d'invasion, un mépris aussi. L'extérieur semblait être un attaquant, voire un ennemi, aux yeux des insulaires. Mais je percevais tout de même une ambivalence : le touriste était autant attendu qu'appréhendé.

De même que j'avais remarqué quelque chose qui ne me semblait pas avoir lieu sur le continent. Les individus se présentaient aux autres en disant bien qu'ils étaient "d'ici". Et j'ai souvent eu le droit à des sortes de tests afin de faire valoir mes origines insulaires. Un soir par exemple, deux hommes m'ont demandé d'expliquer par où était telle ou telle ville et par quel chemin il fallait passer pour s'y rendre. Or, ces deux hommes n'étaient sur l'île que depuis cinq ans. C'était comme si il fallait prouver son appartenance, mais pourquoi ?

Tous ces éléments m'ont poussé à entrevoir qu'il y avait quelque chose à comprendre à

Oléron. Comme je l'ai dit, je voulais au départ dresser, en quelque sorte, le portrait de l'identité Oléronaise et les modalités de l'appartenance. Or, au cours de ma recherche, certains mots me firent dévier : alors que mon entourage semblait voir quelque chose de "spécial" en Oléron, j'entendais de l'autre côté qu'Oléron est une île "banale"¹⁰. Comment était-ce possible et qu'est-ce que cela signifiait ?

L'île fut le support – mais peut-être l'est-elle encore – de maintes rêveries, de cauchemars aussi, de maintes inspirations artistiques, de mains desseins stratégiques, faisant d'elle, entre milles choses, un lieu spécifique. Mais il fallut que le temps fasse son chemin, les évolutions techniques rendant l'accès à l'île plus aisé, par la construction d'un pont, que certains assimilent à une banalisation. Le pont aurait rendu l'île obsolète, l'île serait en voie de disparition. Donc, l'île ne serait plus que la continuité du continent, il n'y aurait plus de raison d'y aller plus qu'ailleurs et les gens qui y vivent y vivraient comme n'importe où. Les insulaires ne se reconnaîtraient plus de spécificité. Pourtant, il semblerait que le nombre de touristes ne cesse de croître (venir en vacances ici n'est pas aller en vacances ailleurs), que des personnes sont séduites par la perspective de s'y installer (vivre ici n'est pas vivre ailleurs), que la production culturelle en lien avec l'île soit florissante, etc. Comment est-il alors possible de parler de banalisation ? Il m'est inconcevable de m'arrêter à une telle sentence puisque :

"L'espace saisi par l'imagination ne peut rester l'espace indifférent livré à la mesure et à la réflexion du géomètre. Il est vécu. Et il est vécu, non pas dans sa positivité, mais avec toutes les partialités de l'imagination."¹¹

Finalement l'énigme de ma recherche est simple : **l'île demeure-t-elle île ?**¹²

Afin de répondre à cette question, j'ai divisé mon mémoire en quatre chapitres. Le premier abordera les prémices de l'intérêt des îles pour le continent, la manière dont se sont construites des représentations, des idéals de l'île et des symboles. Le second chapitre s'intéressera à la progressive mise en relation d'Oléron avec le monde extérieur, à la perte de ce qui faisait d'Oléron une île, et aux différents diagnostics de ses conséquences. Le troisième chapitre prendra le contre-pied du second en tentant d'entrevoir, au contraire d'une banalisation d'Oléron au moment de son ouverture, une réalisation de l'île à elle-même, une singularisation accrue. Enfin, un ép prendra le rôle du

10 C'est un mot prononcé en particulier par des chercheurs, des géographes, dont j'aurai l'occasion de reparler.

11 Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Éditions des Presses Universitaires de France, Paris, 1957, p.17

12 Cf en Annexes "Précisions sur la méthode".

réconciliateur des deux chapitres le précédant en montrant un certain équilibre susceptible de ce dissimuler derrière les apparences d'un conflit.

Préalables à la lecture

Les conclusions de sous-parties seront signalées par un nouveau paragraphe, espacé, et un alinéa. Lorsque apparaîtra le symbole ¶, il signifiera l'arrivée d'une conclusion de partie, et ¶ ¶ ¶ celle d'un chapitre.

Les citations d'auteurs d'une phrase ou plus seront signalées par une réduction de la taille de la police (11) et de l'interligne (simple) ainsi qu'un aliéna des deux côtés de la page. Il en sera de même pour les extraits d'entretiens qui seront, en plus, suivis du nom, de l'âge et de l'occupation de la personne qui les a prononcé.

Dans le corps du texte, des cadres apparaîtront parfois qui proposeront des focalisations sur divers sujets qui peuvent éclairer, confirmer, appuyer ou illustrer l'analyse.

L'île peuplée

Éléments pour une sociographie d'Oléron

Pour comprendre Oléron et pour avoir une vision d'ensemble des caractéristiques sociales des habitants, il me semble important d'avoir quelques données chiffrées à l'appui.

➤ **Démographie**

Alors qu'en 1821, la population résidente totale sur Oléron était de 15 189 habitants, passant par une diminution tout au long du XIX^e siècle, elle atteindra pourtant en 1990 les 18 448 habitants (*a), et 21 906 en 2013 (*b). Selon l'INSEE, toujours en 2013, en termes de répartition de la population par tranches d'âges, ce sont les 60-74 ans qui représentent le pourcentage le plus élevé (25,7% de la population totale), viennent ensuite les 45-59 ans (20,3%), puis les plus de 75 ans (16%), aussi les trois tranches d'âges les plus âgées représentent à elles seules 62% de la population totale Oléronaise et les deux plus âgées (41,7%) (*c). Ces chiffres, comparés aux recensements de la population française globale (de 2013), montrent que si le pourcentage de la tranche d'âge des plus de 60 ans concernant la population nationale (24%) est sensiblement de même envergure que celui concernant Oléron (25,7%), le pourcentage national correspond, lui, à une tranche d'âge plus vaste que celui d'Oléron (les plus de 60 ans contre les 60-74 ans) dont seulement 9,1% ont plus de 75 ans (*d). Ce qui pourrait indiquer que la population Oléronaise est plus âgée que la population nationale puisque les 60 ans et plus, à Oléron, représentent un total de 41,7% pour seulement 24% au niveau national. Peut-être que la présence importante d'une population âgée sur l'île est due à un exode juvénile – perspectives scolaires ou professionnelles – où à l'importance croissante de la retraite en bord de mer. Quoi qu'il en soit, un document concernant un "programme de l'habitat local" produit en 2008 par la Communauté de Communes de l'Île d'Oléron affirme un "phénomène de vieillissement". (*e)

Dans le document de la Communauté de communes, il est aussi question des migrations. Il est dit que la croissance démographique que connaît Oléron depuis la seconde moitié du XX^e siècle n'est absolument pas due à un taux de natalité croissant et un taux de mortalité plus faible. En fait, si la population augmente sur Oléron, ce ne serait pas dû au "solde naturel" (différence entre les naissances et les décès insulaires dans une période donnée, les décès sont plus importants que les naissances) mais à l'arrivée d'une population extérieure à l'île, autrement dit au "solde migratoire" (écart entre ceux qui partent de l'île et ceux qui s'y installent, les seconds sont plus nombreux). Le solde migratoire d'Oléron serait de +265 nouveaux habitants par année. (*f)

En ce qui concerne la densité de population, l'INSEE rapporte qu'Oléron compte 125,6 habitants au km² en 2013 (*g), ce qui est légèrement plus élevé que la moyenne nationale qui est de 120,48 habitants au km² la même année. Mais la densité Oléronaise est bien en deçà des grandes villes, telles que Paris (21 153,9 h/km²) ou Nantes (1 164,0 h/km²) (*h).

➤ **Travail, économie, niveau de vie**

Selon l'INSEE, en 2013, la population active correspond à 70,7% des 15-64 ans (dont 78,9% de salariés et 21,1% de non-salariés), et le taux de chômage représente 16,4% de la population active Oléronaise, il est donc plus élevé que celui de la moyenne nationale de la même année qui est de 13,6%. 65% des emplois concernent le domaine du commerce (46,1% au niveau national), 10,6% celui de l'agriculture (2,8% au niveau national), 10,1% pour le domaine de la construction (6,8% au niveau national), 9,1% en ce qui concerne l'administration publique/ enseignement/ santé et action sociale (31,6% au niveau national), et enfin 5,2% pour l'industrie (12,7% au niveau national). (*i)

(Suite de l'encadré à la page suivante)

*a- Valérie Légereau, "La population totale des îles de Ré et Oléron", in : *Les impacts des constructions des ponts de Ré et Oléron*, Mémoire de maîtrise de géographie (dir. Jean Soumagne), Université de Poitiers, 1994-1995 (cote : 69 J 97 aux AD de La Rochelle), p.141

*b- "Population", dossier de l'INSEE concernant la CC de l'île d'Oléron, 2013, disponibles site web de l'INSEE (www.insee.fr)

*c- "Population par grandes tranches d'âges", dossier de l'INSEE concernant la CC de l'île d'Oléron, 2013

*d- "Bilan 2013", INSEE

*e- Communauté de Communes de l'Île d'Oléron, "Programme local de l'habitat (2010-2015)", Doc.1 : "Diagnostic local de l'habitat, Habitat et développement Bretagne IDEA Recherche, Juillet 2008, p.14 ; ce mouvement de vieillissement est confirmé par un graphique de l'INSEE montrant une augmentation du taux de plus de 60 ans, entre 2008 et 2013, et une réduction des taux concernant les autres tranches d'âges.

*f- *Ibid*, p.13

*g- "Densité de la population (nombre d'habitants au km²) en 2013", "Comparateur de territoire", INSEE – concernant la CC de l'île d'Oléron

*h- *Ibid*, concernant la France globale

*i- Pour les chiffres concernant Oléron : "Population active, emploi et chômage en 2013", dossier de l'INSEE concernant la CC de l'île d'Oléron, 2013 – Pour les chiffres concernant la France : "Population active, emploi et chômage en 2013", France entière, INSEE.

L'île peuplée (suite)

➤ **Travail, économie, niveau de vie (suite)**

Au niveau économique, le document de la Communauté de commune indique une forte saisonnalité des emplois mais aussi des bénéficiaires commerciaux qui se concentreraient surtout sur l'été. Par exemple, l'ostréiculture emploie, en 2006, 3 400 salariés saisonniers pour seulement 1 300 salariés permanents. (*j)

Selon l'INSEE, le revenu médian par unité de consommation est de 19 711 euros par ans (légèrement inférieur au revenu médian national qui est de 20 000 euros/an). A Oléron, le taux de pauvreté s'élève à 13,6% de la population totale (légèrement inférieur au taux national qui est de 14% en 2013). Sur l'île, les deux tranches d'âges dans lesquelles le taux de pauvreté est les plus bas (inférieur à 10%) correspondent aux 60-74 ans et aux 75 ans et plus, ce qui pourrait être un indice allant dans le sens d'une présence de retraités exogènes à l'île et plus aisés (*k). D'autant plus que selon le document de la Communauté de Communes, en 2008, si le salaire mensuel moyen est de 1 456 euros est moins élevé sur l'île que la moyenne départementale (1 616 euros mensuels), la moyenne mensuelle du montant des retraites (1 524 euros), elle est plus élevée que la moyenne départementale (1 439 euros). Ajoutons à cela que les montants mensuels des retraites les plus élevés se situent, sur Oléron, dans les communes de la pointe Nord (Saint-Denis avec une moyenne de 1 686 euros mensuels et La Brée-les-Bains avec 1 663 euros) ainsi que la commune de la pointe Sud (Saint-Trojan-les-Bains avec une moyenne de 1 606 euros par mois) ; viennent ensuite les plus petites communes de l'île (Dolus et Grand-Village), se situant entre 1 521 et 1 603 euros mensuels ; et enfin, les trois plus grandes communes (Saint-Pierre, Le château et Saint-Georges) se situant entre 1 439 et 1 521 euros mensuels en moyenne (*l).

En termes de catégories socio-professionnelles, en 2013 sur Oléron, on compte 5,0% d'agriculteurs, 23,2% d'ouvriers, 34,8% d'employés, 13,9% d'artisans/commerçants/chefs d'entreprise, 16,3% de professions intermédiaires et 6,8% de cadres et professions intellectuelles supérieures. (*m)

Selon les chiffres de l'INSEE, en 2013, 89,8% des ménages Oléronais possèdent au moins une voiture, ce qui dénote une présence notable de ce moyen de transport puisqu'en France métropolitaine la même année, l'INSEE ne comptait 81,1% de ménage équipés d'au moins une voiture, et 84,2% en "France de province". (*n)

➤ **Logement**

En 2013, l'INSEE comptabilise un total de 31 489 logements sur Oléron. Parmi ces logements, 10 871 sont des résidences principales (soit 34,5%) et 19 325 sont des logements secondaires ou occasionnels (soit 61,4%), le reste correspond à des logements vacants (*o). Le parc de logement Oléronais est donc largement dominé par la résidence secondaire, alors qu'en ce qui concerne les chiffres du Bassin de Marennes (soit ceux de la Communauté de Commune la plus proche d'Oléron, juste après le pont) comptabilisent 79% de résidences principales et 15% de résidences secondaires (*p). Oléron est donc un lieu de villégiature attractif.

Parmi les résidences principales construites avant 2011, 12% furent conçues avant 1919, 5,4% entre 1919 et 1945 (guerre mondiale et exode rural oblige), puis intervient une augmentation de ces constructions entre 1946 et 1970 avec 15,9% des logements principaux construits avant 2011, le pourcentage le plus élevé correspond à la période 1971-1990 avec 31,5% (ce qui correspond à l'augmentation démographique), entre 1991 et 2005 il s'agit de 26,6 % et de 2006 à 2010 seulement 8,6%. Il s'avère alors que la période la plus constructive correspond à la fin du XX^e siècle- tout début XIX^e, et que la période la plus récente bâti moins (peut-être s'agit-il d'une recrudescence de l'intérêt pour le bâti ancien). (*q)

(Suite de l'encadré à la page suivante)

*j- "Une économie saisonnière et des écarts de revenus", Communauté de Communes de l'Île d'Oléron, "Programme local de l'habitat (2010-2015)", Doc.1 : "Diagnostic local de l'habitat, Habitat et développement Bretagne IDEA Recherche, Juillet 2008, p.21-22

*k- "Distribution des revenus disponibles de l'année 2013", "Taux de pauvreté par tranche d'âge du référent fiscal en 2013" et "Taux de pauvreté par statut d'occupation du logement du référent fiscal en 2013" (ensemble), dossier de l'INSEE concernant la CC de l'île d'Oléron, 2013 – "Revenus et pauvreté des ménages en 2013" pour les chiffres de la France entière

*l- "Des niveaux de salaires inférieurs à la moyenne départementale" et "Des niveaux de retraites supérieurs à la moyenne départementale notamment sur l'île d'Oléron", Communauté de Communes de l'Île d'Oléron, "Programme local de l'habitat (2010-2015)", Doc.1 : "Diagnostic local de l'habitat, Habitat et développement Bretagne IDEA Recherche, Juillet 2008, p.25

*m- Population active de 15 à 64 ans selon la catégorie socioprofessionnelle, dossier de l'INSEE concernant la CC de l'île d'Oléron, 2013

*n- "Équipement automobile des ménages en 2013 : comparaisons départementales", Équipement automobile des ménages en 2013, INSEE ; et "Équipement automobile des ménages", dossier de l'INSEE concernant la CC de l'île d'Oléron, 2013

*o- "Catégories et types de logements", dossier de l'INSEE concernant la CC de l'île d'Oléron, 2013

*p- "Catégories et types de logements", dossier de l'INSEE concernant la CC du Bassin de Marennes, 2013

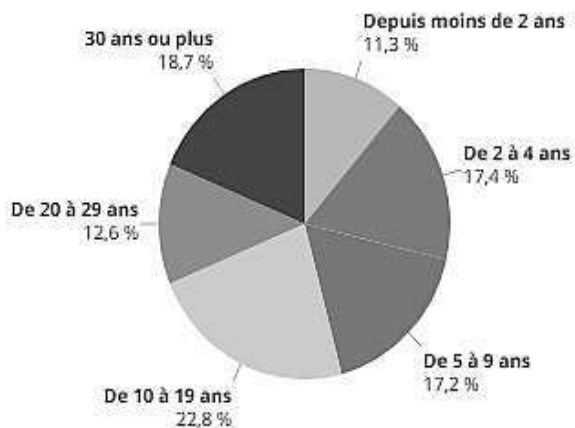
*q- "Résidences principales en 2013 selon la période d'achèvement", dossier de l'INSEE concernant la CC de l'île d'Oléron, 2013

L'île peuplée (suite)

➤ Logement (suite)

Grâce au graphique ci-contre, il est possible d'observer que la plupart des ménages vivant à l'année sur l'île sont

LOG G2 - Ancienneté d'emménagement des ménages en 2013



Source : Insee, RP2013 exploitation principale.

anciens : si l'on excepte la modalité "de 20 à 29 ans", les taux les plus élevés correspondent aux anciennetés les plus élevées tandis que les taux les moins élevés sont ceux des ménages que l'on pourrait qualifier de néo-insulaires. Mais cette tendance est très légère, avec 54,1% des logements permanents pour les trois groupes de ménages les plus anciennement installés et 45,9% pour les plus récemment installés.

➤ Bilan

Entre le début et la fin du XIX^e siècle, Oléron a connu une baisse de sa population, mais cette dernière réaugmentera tout au long du XX^e siècle pour atteindre un chiffre jusqu'alors jamais atteint. L'essor du tourisme est donc susceptible d'avoir endigué l'exode rural puisque la croissance démographique est en grande partie due à des migrations de populations continentales. Oléron est plus dense que la

moyenne nationale (mais bien moins dense que les grandes villes) et sa population est plus âgée (les tranches d'âge les plus âgées sont aussi celles dont le taux de pauvreté est le moins important, et les retraites sont sur Oléron plus élevée que celles du Bassin de Marennes).

L'île a un taux de chômage légèrement supérieur à la moyenne nationale. En termes d'emplois, les domaines de l'agriculture, du commerce et de la construction sont plus importants sur l'île que dans la France globale, mais les parts des administrations et des services publics ainsi que de l'industrie sont moindres. L'emploi est d'ailleurs saisonnier (métiers du tourisme ou agricoles). Les deux catégories socio-professionnelles les plus représentées sont celles des ouvriers et des employés (l'île n'est donc pas, en ce qui concerne la population active, une population que l'on pourrait qualifier d'aisée).

Et le logement prend aussi un caractère saisonnier puisque la majorité des habitations oléronaises sont des résidences secondaires. Avec une présence importante d'habitations récentes (la majorité des logements étant conçus entre la fin du XX^e siècle et le début du XXI^e).

*r- "Ancienneté d'emménagement des ménages en 2013", dossier de l'INSEE concernant la CC de l'île d'Oléron, 2013

Chapitre Un : Il était une île

Qu'est-ce qu'une île ? Que pourrait représenter Oléron pour les insulaires mais aussi pour les continentaux ? Quelles sont les prémices de l'attrait des îles pour le monde ? Pourquoi les îles ? Qu'évoquent-elles ? Qu'ont-elle de différent que les autres territoires ?

Pour faire le constat qu'Oléron s'est transformée, qu'elle n'est peut-être plus vraiment une île, ou au contraire pour dire qu'elle le demeure, ne faut-il pas nécessairement avoir en tête un modèle, une référence à partir de laquelle mesurer le degré d'île ? Un idéal d'île, un idéal d'îles. Oléron ne serait plus une île mais que doit être un espace pour être île ? Et qu'était donc Oléron avant qu'elle ne serait plus aujourd'hui ? Quelle est-elle cette île qui fut ? Qu'est-ce qui est censé faire qu'une île est une île ?

Il me semble qu'il y a deux éléments particulièrement caractéristiques de ce qu'est une île : son isolement géographique par rapport au territoire principal (ici la France) et tout le système imaginaire que cet isolement géographique inspire. C'est à travers ces deux thématiques que sont l'isolement et les allusions que je vais tenter d'entrevoir les significations que le monde est susceptible d'accorder aux îles ainsi que les possibles effets de ses significations sur la réalité insulaire d'Oléron.

I- L'isolement

"La forme implique le fond."¹

L'isolement terrestre de l'île est une réalité géographique indéniable. L'île est *naturellement* là et éloignée. Ce fait de rupture terrestre entre l'île et le continent est appelé *insularité*, conceptualisé par Abraham Moles². L'île, par ses frontières nettes, sa clôture claire, serait en elle-même spécifique, différente du reste. Et la spécificité de l'espace induirait la spécificité de l'îlien. Il me semble alors qu'il serait utile de passer en revue ces théories de l'être insulaire à partir desquelles il sera, plus tard, possible de penser des évolutions de la spécificité dues à une rupture de la rupture terrestre, avec la continuité territoriale, relative, instaurée par le pont d'Oléron. Pour traiter d'une hypothétique perte d'insularité il faut se référer à l'insularité.

1 Abraham A. Moles, "Nissologie ou science des îles", *Espace géographique*, tome 11, n°4, 1982. p. 282

2 En nissologie (science des îles introduite par Abraham Moles, psychologue de l'espace), les trois concepts principaux de la réflexion sur les îles sont les suivants : *l'insularité*, *l'insularisme* et *l'îlité*. Alors que l'insularité se rapporte aux éléments objectifs de l'objet île, comme situation d'île (la géographie de l'isolement et ses conséquences logiques), et l'insularisme au domaine du politique, aux effets politiques d'un tel isolement géographique, l'îlité renvoie quant à elle au domaine de l'imaginaire, de l'impression d'île. Cf : Abraham A. Moles, "Nissologie ou science des îles", *Espace géographique*, tome 11, n°4, 1982. pp. 281-289

a) Insularité

Qu'est-ce qu'une île ? C'est une question simple qui devient compliquée. Un morceau de terre de toute part entouré d'eau, voilà ce qu'est, objectivement, une île. Espace visiblement autre car visiblement à l'écart. Néanmoins, si cette fracture tellurique est l'élément principal définissant l'insularité, assez consensuel qui plus est, il ne se semble pas suffisant. Une île posséderait, du fait de son isolement, un bon nombre de caractéristiques naturelles innées.

Un espace insulaire serait aussi un espace temporel. A vrai dire, plus qu'une rupture spatiale, une rupture temporelle. L'espace induirait une déformation du temps. Il s'agirait d'un "ralentissement temporel"³. A l'écart du monde donc à l'écart de son temps. L'île aurait aussi un climat différent de celui du continent : un microclimat. Le temps changerait vite, de la tempête au plein soleil.

"Le climat océanique méridional [...] explique largement les différences de mise en valeur entre les « grandes » îles sud-atlantiques (Ré, Oléron et Noirmoutier) et leurs consœurs bretonnes. Faiblesse des précipitations [...], températures clémentes et durée d'ensoleillement sont autant de facteurs favorables au développement des cultures du sel et de la vigne, comme à celui du tourisme."⁴

L'île connaîtrait une évolution singulière des espèces, tant animales que végétales. Elle aurait sa propre évolution. La faune et la flore y développeraient des caractéristiques spécifiques, inhérentes à la situation d'insularité, selon deux volets : "rareté" et "richesse"⁵, nous dit le géographe Louis Brigand. De l'unique et de l'abondance. Visiblement, une île serait d'autant plus île que la présence de ces deux volets serait élevée : il s'agit du "taux d'endémisme"⁶, lui même fonction de l'ancienneté de l'île et de son degré d'isolement. Il est alors d'ors et déjà possible d'imaginer qu'un moindre degré d'isolement (par un pont, par exemple) pourrait mettre à mal ces caractéristiques d'insularité.

L'île, "[...] seule entité géographique formant indéniablement un tout à elle seule"⁷, est un monde, un cosmos. Elle possède, nous l'avons vu, ses caractéristiques naturelles propres : espace, temporalité, climat, espèces. Si l'on suit Moles et sa nissologie, il existerait trois éléments déterminants pour caractériser "l'univers des îles"⁸ : "*grandeur d'île*" (il faut pouvoir en faire le tour en peu de jours, au minimum, et si possible avoir vue sur la mer et les côtes de n'importe quel endroit de l'île), la

3 Nathalie Bernardie, « Immobiles îles », *Géographie et cultures* [En ligne], n°75, 2010, p.2

4 Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002, p.134-135

5 Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002, p.25

6 Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002, p.25

7 Françoise Péron, "Fonctions sociales et dimensions subjectives des espaces insulaires (à partir de l'exemple des îles du Ponant)", *Annales de géographie* 2005/4 (n°644), p.442

8 Abraham A. Moles, "Nissologie ou science des îles", *Espace géographique*, tome 11, n°4, 1982. p. 284

"distance de l'île au continent" (en fonction de la difficulté du voyage – temporel, physique, psychologique et financier), et enfin la "quantité de variété" (diversité des paysages, des hommes, des institutions, des produits culturels ou alimentaires), il s'agit du "caractère microcosmique de l'île"⁹.

Il m'apparaît impossible de nier le naturel de l'île. Le dedans et le dehors, l'ici et l'ailleurs sont palpables. Bien qu'il soit fort probable que ces attributs soient ensuite fantasmés, donnant naissance à tout un florilège de rêves et d'illusions, ils n'en reste pas moins que ces rêves et ces illusions prennent leur sources dans une réalité. Beaucoup des propriétés attribuées à la singularité de l'île ne sont pas inventées ou totalement construites, mais plutôt inspirées par la nature même de l'île. L'île impose donc d'abord une lecture. Et cette dimension innée que peut avoir l'île peut mettre à mal la sociologie qui refuserait de voir de la nature à la base des dispositions et caractéristiques de sociétés humaines.

"Car reconnaître l'existence des insulaires c'est aussi admettre implicitement l'originalité des sociétés qui se sont développées et se développent encore sur ces espaces particuliers que sont les îles, ce qui revient à entrouvrir la porte au vieux débat concernant le déterminisme géographique."¹⁰

C'est donner du crédit à l'idée d'essence, de substance. Mais, me semble-t-il, ce n'est pas à la sociologie de trancher le vrai ou le faux dans ces théories naturalistes, comment pourrait-elle le

Le labyrinthe Oléronais

L'idée de l'île labyrinthe est développée par Anne Meistersheim dans ses *Figures de l'île* (*a) comme étant une composante de l'appropriation de l'espace insulaire par les habitants. En ce sens la figure de "l'île labyrinthe" rejoint celle de l'île cosmos, ou de "l'île microcosme" pour Meistersheim.

Étant donné que les insulaires vivent dans un espace restreint et fini, et qui plus est lorsque cet espace est touristique et accueille donc une population étrangère, un effet de déformation va les pousser à se représenter l'île comme plus grande qu'elle ne l'est et plus complexe dans ses dispositions.

"L'espace insulaire, réduit et exposé aux diverses invasions, pose à ceux qui l'habitent deux questions : Comment l'agrandir ? Comment le protéger ?" (*b)

Bien qu'il soit impossible d'agrandir l'île dans sa réalité physique, il est possible d'en avoir une représentation démesurément plus grande qu'elle ne l'est.

C'est le cas de Madame H. pour laquelle la ville de Saint-Denis représente le "bout du monde", "c'est loin" me dit-elle, à tel point qu'elle s'y rend rarement.

Ce qui revient aussi à aborder, car cela me semble lié à l'idée de labyrinthe, le concept de "quantité de variété" de Moles (c*). Sur un territoire plutôt exigu, cohabiteraient de multiples paysages. A Oléron, l'Ouest représente la "côte sauvage" avec de vastes plages et une mer violente, l'Est est plus tranquille et représente la vocation ostréicole de l'île, le Nord cultive la vigne, à la Côtinière c'est le poisson. Il s'agit bien là d'une variété de paysages et produits.

*a- Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001,

*b- *Ibid*, p.84

*c- Abraham A. Moles, "Nissologie ou science des îles", *Espace géographique*, tome 11, n°4, 1982. p. 284

9 Abraham A. Moles, "Nissologie ou science des îles", *Espace géographique*, tome 11, n°4, 1982. p. 284

10 Françoise Péron, "Spécificité des sociétés insulaires contemporaines : l'exemple des îles françaises de l'Atlantique et de la Manche", in : *Territoires et sociétés insulaires*, Colloque international, Brest, 15-17 novembre 1989, (1991 pour le présent compte-rendu), p.53

faire ? Non, la sociologie doit plutôt s'attacher à comprendre comment des personnes croient à ces théories et quelles sont leurs justifications et les raisons qu'ils donnent à ces postulats. Parfois, peu importe que telle ou telle chose soit vrai ou fausse, vraisemblable ou non, il suffit qu'elle soit présente dans le discours des individus et dans leurs croyances pour qu'elle existe socialement et, ainsi, intéresse la sociologie. Aussi ne dirais-je jamais avec certitude que l'île fait les insulaires, que l'île induit quoi que ce soit de manière chimique, j'arguerai simplement que si certains ont cette impression elle ne peut alors être dénuée de sens, de signification.

Si l'on isole les caractéristiques de l'île, l'endémisme d'un côté, la variété culturelle de l'autre, etc., l'île n'aurait en fait rien de bien spécifique puisque l'on peut retrouver ces caractéristiques dans d'autres espaces. En réalité, ce serait la présence simultanée sur un même territoire qui en ferait la singularité. Il est dit, à propos de la diversité des paysages de l'île que :

"C'est leur regroupement dans l'espace limité de l'île qui en fait la richesse et l'originalité."¹¹

C'est la cohabitation de tous ces éléments qui donne lieu à la différence de l'île avec d'autres types d'espaces. L'île est donc un système¹² dans lequel se rencontrent s'organisent et interagissent toutes ces caractéristiques : c'est l'insularité.

Or, depuis la fin du XXe siècle, une question se pose : l'insularité existe-t-elle encore ? Puisque les moyens de transport et de communication se sont considérablement perfectionner, bien que les îles restent géographiquement distinctes des continents, la plupart d'entre elles sont en relation constante avec le monde extérieur. Si bien que l'on parle aujourd'hui d' "hypo-insularité", caractérisant les "îles pour lesquelles le caractère séparateur de l'océan se trouve beaucoup moins affirmé."¹³

Avec la téléphonie, la télévision, internet, l'aviation, etc., les îles sont, en quelque sorte et de manière relative, intégrées au système-monde, ce qui "nous invite à remettre en cause l'image de l'océan comme la plus filtrante des frontières"¹⁴. Et plus largement, ce concept d'hypo-insularité, dénote de l'essor d'une nouvelle problématique : au-delà du questionnement sur ce qu'est une île, on se demande si les îles existent encore¹⁵.

11 Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.32

12 La notion de système est développée par Françoise Péron dans *Des îles et des hommes*, Éditions de la Cité/Ouest-France, Rennes, 1993

13 Thierry Nicolas, "« L'hypo-insularité », une nouvelle condition insulaire : l'exemple des Antilles françaises", *L'Espace géographique*, 2005/4 (Tome 34), p.330

14Thierry Nicolas, "« L'hypo-insularité », une nouvelle condition insulaire : l'exemple des Antilles françaises", *L'Espace géographique*, 2005/4 (Tome 34), p.337

15 Péron Françoise, "Spécificité des sociétés insulaires contemporaines. L'exemple des îles françaises de l'Atlantique et de la Manche", *Norois*, n°145, Janvier-Mars 1990, *Iles et sociétés insulaires*, pp. 25-34

b) Insulaires

Mais l'île n'est pas seulement l'espace géographique physique, elle est aussi sociale, de l'ordre de la géographie humaine.

L'insularité induirait l'insulaire. L'insularité se traduirait dans l'insulaire. Les propriétés de l'île auraient un effet sur l'habitant des îles. Elles seraient des facteurs de la spécificité de l'être insulaire. On prête aux espaces insulaires l'idée de "territoires de symbiose exceptionnelle entre l'espace et les hommes"¹⁶. Espace physiquement éloigné du reste de la société française, l'île échapperait à l'autorité gouvernementale :

"En fait, l'île et ses habitants observent dans leurs institutions les lois de la proxémique : loin du pouvoir «central », celui-ci en perd son importance, sa force de contrainte, il s'abstrait, et son prestige, par son abstraction même, perd de sa valeur coercitive."¹⁷

Les insulaires, bien qu'institutionnellement reliés à la France, en seraient pourtant détachés. Lorsque la géographie éloigne, le pouvoir s'éloigne. De cette absence de prégnance étatique pourrait découler une sorte d'auto-organisation de la communauté insulaire. Elle serait régie par ses propres règles. C'est ce dont parle Anne Meistersheim avec sa figure de l'île "cosmos" :

"L'île organise et hiérarchise donc son espace de telle sorte qu'elle fonctionne un peu comme si elle était indépendante. Même implicitement, il existe dans l'île une « capitale »."¹⁸

Cette idée revient à aborder le domaine de l'*insularisme* qui correspondrait à "la tendance insulaire à l'autonomie ou à l'indépendance des îles [...]"¹⁹. Autrement dit, il s'agit de la dimension politique induite par l'isolement de l'île, la propension à vouloir s'autogouverner. Tendance qui conduirait, selon Brigand, à une nécessaire proximité et solidarité entre les insulaires, elle-même facilitée par la petite taille de l'île, et donc, par l'interconnaissance des membres de la communauté insulaire.

Les insulaires rejeteraient assez facilement tout semblant d'imposition continentale et auraient une tendance à repousser les tentatives de maîtrise²⁰. Ce serait une des raisons pour lesquelles le continental qui viendrait s'installer sur l'île devrait s'exposer à une "acculturation", aussi appelée "insularisation"²¹. Ce serait l'île et ces habitants qui imposeraient un cortège de règles, non-exprimées puisque non "pas constituées en savoir extériorisé"²², que le néo-insulaire devra saisir et accepter pour se faire accepter.

Les individus insulaires connaîtraient une plus grande proximité, homogénéité et égalité (voire une

16 Françoise Péron, "Fonctions sociales et dimensions subjectives des espaces insulaires (à partir de l'exemple des îles du Ponant)", *Annales de géographie* 2005/4 (n°644), p.422

17 Abraham A. Moles, "Nissologie ou science des îles", *Espace géographique*, tome 11, n°4, 1982. pp. 285

18 Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.33

19 Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002, p.28

20 Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.102

21 Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.96

22 Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.98-99

Le cosmos Oléronais

Oléron n'échappe pas cette impression de cosmos décrite comme étant propre aux espaces insulaires par les nissologues. Oléron, bien que de taille restreinte et peut-être même pour cette raison, fonctionne bel et bien comme un tout. Elle a son Nord, son Sud, sa côte Ouest et sa côte Est. Elle a sa capitale : Saint-Pierre. Elle a ses villes : le Château, Saint-Trojan, la Côtinière, Saint-Denis. Elle a ses villages : les Allards, Chaucre, Domino. L'île fonctionne selon ses propres échelles, sa capitale ne serait pas capitale sur le continent : l'INSEE (*a) recense 6 637 habitants à Saint-Pierre en 2013, nous sommes loin des taux de population des capitales régionales ou de Paris. Ses villes ne seraient pas des villes sur le continent : 4 005 habitants recensés au Château en 2013. Et ses villages ne seraient peut-être que des hameaux s'ils étaient placés à l'échelle du continent. Pourtant, sur l'île ce n'est pas le cas, les perceptions et les représentations se manifestent selon des critères qui sont propres à l'espace insulaire :

"Ma grand-mère et tout je suis sûre qu'elle est jamais, jamais sortie de l'île ! Puis ma grand-mère et tous les autres. Quand ils allaient au Château, le dimanche sûrement, ils allaient en ville ! C'est ce qu'ils disaient. (Rires) Eh bah oui ! Parce que y avait un train sur l'île, un petit train. Moi je l'ai pas connu, je m'en rappelle pas hein. Mais il y avait un train et elle prenait le train pour aller au Château, et attention : le Château c'était la ville. Attention (rire explosant) ! On en rigole hein ? Mais... C'est la vérité." me dit Madame H.

Oléron est un monde, que certains disent même être une nation, une patrie. Le maire du Château d'Oléron parle en 1913, pour qualifier l'île, de "petite patrie". (*b)

C'est "l'île comme « monde en soi ». [...] Quelle que soit sa taille, c'est un monde qui existe. [...] c'est pour cette raison qu'il refusera, autant et aussi longtemps que ce sera possible, la prise en compte de la mesure, de la taille, de l'échelle, celle-ci lui étant évidemment dictée de l'extérieur, donnée par l'Autre, par l'au-delà de la mer, par un centre, une capitale, un État quel qu'il soit." (*c)

*a- Tous les chiffres présents dans cet encadré proviennent du site internet www.insee.fr et concernent des recensements de population effectués en 2013

*b- Extrait d'une profession de foi prononcée par M. Baudrier, maire du Château d'Oléron à la une du journal *Le Réveil de l'île d'Oléron*, n° du 2 août 1913.

*c- Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.22

absence de hiérarchie) que les individus continentaux. Les interactions entre les personnes seraient plus nombreuses sur les îles, les sentiments plus puissants, plus tranchés²³.

"Le taux d'interactions des êtres y est plus grand, les deux sexes y sont plus près l'un de l'autre. [...] On aime plus, on hait plus, les amitiés sont plus solides, les vendettas plus inexpiables [...]." ²⁴

En effet, cette grande proximité des êtres qui peut paraître utopique et joyeuse est également à replacer dans une idée de contrôle social puissant. Car, si l'imbrication et les interactions poussées des insulaires instaurent une dose de solidarité et une relative absence de hiérarchie, elles impliqueraient aussi un contrôle social élevé et peut-être oppressant.

La société insulaire serait aussi celle du "masque"²⁵. Sur l'île, du fait de la finitude de l'espace, de la petite superficie et de la faible densité de la population, comme il fallait agrandir l'espace en un labyrinthe, il faudrait également "multiplier les rôles tenus par un même individu"²⁶. C'est pourquoi, sur les îles, on assisterait à une "théâtralisation très poussée de la vie sociale."²⁷ En fait, l'originalité des "masques" insulaires ne tient pas dans

23 Abraham A. Moles, "Nissologie ou science des îles", *Espace géographique*, tome 11, n°4, 1982. pp. 286-287

24 Abraham A. Moles, "Nissologie ou science des îles", *Espace géographique*, tome 11, n°4, 1982. p.286-287

25 Une des "figures", Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.98

26 Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.98

27 Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.99

l'idée de tenir différents rôles pour un même individu, puisque ce stratagème social est commun. Seulement, alors que sur le continent l'individu revêt des masques différents face à des personnes différentes, sur l'île, l'individu revêtirait des masques différents face aux mêmes personnes²⁸.

Le mode de représentation du monde des insulaires serait de type "binaire"²⁹ : "le dedans et le dehors", "l'ouverture et la fermeture". Ce qui aurait pour conséquence un insularocentrisme, au niveau de la manière d'envisager le monde, toujours par rapport à l'île ; une relation "passionnelle" avec le monde extérieur ; une "homogénéité des comportements et de brutaux revirement d'attitude" ; un puissant sentiment d'appartenance géographique, et d'identité collective³⁰. Dans l'imaginaire insulaire, il n'y aurait pas de "continuité" entre leur île et le "reste du monde" mais bien une "dualité", autrement dit "deux univers" distincts³¹. Conséquence :

"Ses limites sont imposées à l'attention, elles sont des « ruptures comportementales », des ruptures de la continuité de conscience de l'être puisqu'il doit nécessairement les franchir pour connaître quelque chose d'autre. C'est le cas de l'enfant né dans une île et qui s'en va dans le vaste Monde. Il doit en tout cas voir ces limites, donc les percevoir."³²

L'univers de l'insulaire est l'île, et ce serait même un univers de référence : l'insulaire pense le monde selon l'île. Il serait particulièrement attaché à sa terre et l'investirait donc de "pouvoirs d'expression"³³, par les traditions notamment, car elle un sens évident pour lui et lui permet de se définir en tant qu'être. L'insulaire aurait besoin de l'île au sein de laquelle il trouverait une liberté, un sens de la communauté :

"Ceci établit, pour l'homme de l'île, un sentiment d'identité continue avec son île. [...] L'île appartient aux insulaires. C'est là que les conditions et les situations semblent pertinentes et autorisent l'insulaire à avoir une vie remplie. C'est son Univers de significations."³⁴

Autrement dit, un insulaire qui irait vivre ailleurs, sur le continent, "trouverait moins de sens à sa vie"³⁵, puisque tous ses repères s'en trouveraient chamboulés.

Il faudrait ajouter à cela que, puisque les îles sont précisément isolées, les insulaires doivent compenser l'isolement par tout un cortège culturel dont la puissance du lien social et des

28 Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.106

29 Péron Françoise, "Spécificité des sociétés insulaires contemporaines. L'exemple des îles françaises de l'Atlantique et de la Manche", *Norois*, n°145, Janvier-Mars 1990, *Iles et sociétés insulaires*, p.31-32

30 Péron Françoise, "Spécificité des sociétés insulaires contemporaines. L'exemple des îles françaises de l'Atlantique et de la Manche", *Norois*, n°145, Janvier-Mars 1990, *Iles et sociétés insulaires*, p.31-32

31 Françoise Péron, "Spécificité des sociétés insulaires contemporaines : l'exemple des îles françaises de l'Atlantique et de la Manche", in : *Territoires et sociétés insulaires*, Colloque international, Brest, 15-17 novembre 1989, (1991 pour le présent compte-rendu), p.55

32 Abraham A. Moles, "Nissologie ou science des îles", *Espace géographique*, tome 11, n°4, 1982. p.282

33 Diarmuid O'Peicin "An enquiry into the semiotic nature of man and his insular space", in : *Territoires et sociétés insulaires*, Colloque international, Brest, 15-17 novembre 1989, (1991 pour le présent compte-rendu), p.48 [traduction de "expressive powers"]

34 *Ibid*, p.48 [traduit de l'anglais par moi]

35 *Ibid*, p.47 [traduit de l'anglais par moi]

interactions est déjà un signe auquel s'ajoutent la superstition (en particulier liée à la mer), les traditions, etc³⁶. Tout ce mode culturel constitue l'îlétité, autrement dit l'imaginaire lié à l'île, la "[...] qualité de la perception et du comportement influencés par la forme spécifique de l'espace insulaire : la topospsychologie de l'espace et de la société insulaire."³⁷

"L'intensité du lien social, l'enchantement des lieux, sont autant de réponses apportées par les gens des îles à la solitude, à l'éclatement et à la finitude de leur espace."³⁸

Seulement, il existerait deux îlétités distinctes, celle des îliens et celles des continentaux. L'idée d'île pour l'insulaire, l'idée d'île pour le continental. Celle de l'insulaire serait induite par son vécu, son expérience de l'île tandis que celle du continental, qui peut ressembler parfois à celle de l'insulaire, serait plutôt influencée par la production culturelle sur les îles, autrement dit des images extérieures à l'île³⁹.

Parler de l'îlétité, de la dimension imaginaire et symbolique de l'île revient à dire que si l'île est géographiquement singulière, elle n'est pas uniquement géographiquement singulière. L'île est un objet spécifiquement imaginé, représenté.

"L'îlétité participe [...] à l'univers de la représentation et de la métaphore, elle ne concerne pas tellement le fait mais la vision. L'île [...] dépasse en effet la mesure de sa singularité physique. Il y a une symbolique de l'île qui renvoie à un archétype idéal, variable selon les civilisations, peut-être même selon les individus. Appelons «îlétité» cet archétype, chaque île s'en rapproche plus ou moins."⁴⁰

Alors, peut-être que si elle perdait son isolement géographique (insularité) tout en conservant son isolement culturel (îlétité) elle n'en perdrait pas pour autant son caractère d'île.

Quoi qu'il en soit, on le voit, l'îlétité n'est pas le fait unique des insulaires : tout le monde se représente l'espace et y appose un sens (des sens). La géographie est donc, aussi, influencée par l'imaginaire. Il est alors possible de présumer que les théories géographiques possèdent une part de représentations. D'ailleurs, il existe un courant géographique nommé "géographie des représentations" qui tient à montrer la dimension aléatoire de la perception. C'est la science de l'espace comme induite par toute une batterie d'images culturelles de l'île. C'est ce que développe François Amal⁴¹ avec un exercice de "cartographie mentale" qu'il propose à ses élèves dans l'objectif de leur "faire découvrir [...] le poids des représentations, de la subjectivité et, ce n'est pas le moins

36 Joël Bonnemaïson, "Approche de l'îlétité océanique", in : *Territoires et sociétés insulaires*, Colloque international, Brest, 15-17 novembre 1989, (1991 pour le présent compte-rendu), p.45

37 Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.21

38 Joël Bonnemaïson, "Approche de l'îlétité océanique", in : *Territoires et sociétés insulaires*, Colloque international, Brest, 15-17 novembre 1989, (1991 pour le présent compte-rendu), p.45

39 Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.70

40 Bonnemaïson Joël, "Vivre dans l'île [Une approche de l'îlétité océanique]", *Espace géographique*, tome 19-20, n°2, 1990, p.120

41 Géographe qui présente sa théorie de la géographie des représentation dans un article intitulé "Dessines-moi une île!", sur le site <https://visionscarto.net>, daté du 2 octobre 2015

important, de l'imaginaire géographique."⁴²

Le chercheur est aussi un individu social, aussi sa représentation de l'île est-elle influencée par les songes de l'île produits par le domaine artistique (littérature, cinéma, peinture, etc.). La géographie est influencée par des allusions, ancrés dans les mythes, légendes et histoires liées à l'espace insulaire.



En tout état de cause, il y a une sorte d'accord scientifique qui consiste à estimer que nature et rupture terrestre, endémisme et microclimatisme, autarcie et autonomie, caractère microcosmique, interactions sociales poussées, dualité de la perception, signifient que :

"[...] du point de vue social, économique, culturel, psychologique, n'est pas un fragment du continent comme elle l'est, dans certains cas, du point de vue géologique. En tout cas, elle ne se vit pas comme tel."⁴³

L'île *est* différente du reste du monde.

II- Allusions

La géographie est influencée par l'imaginaire, disais-je, et la géographie influence l'imaginaire.

Des caractéristiques naturelles originales induisant un comportement insulaire original pourraient être les ingrédients nécessaires aux prémices de l'intérêt du continent pour les îles. Cette différence de l'île et de ses habitants a infusé beaucoup de productions culturelles, des romans et des films en particulier. L'île inspire. Ainsi, sa différence naturelle se développe en une différence culturelle. Mais l'île, dans l'imaginaire romanesque, est multiple, elle revêt un grand nombre de masques, différentes significations, au gré des contextes historiques et sociaux, son image est ambivalente, contradictoire. A travers ces productions culturelles sur les îles, sont aussi évoqués de nombreux thèmes qui sont devenus de forts symboles. Finalement, concernant les îles, la dimension imaginaire dépasse bien souvent la dimension géographique :

"L'îlénité participe [...] à l'univers de la représentation et de la métaphore, elle ne concerne pas tellement le fait mais la vision. L'île [...] dépasse en effet la mesure de sa singularité physique. Il y a une symbolique de l'île qui renvoie à un archétype idéal, variable selon les civilisations, peut-être même selon les individus. Appelons «îlénité» cet archétype, chaque île s'en rapproche plus ou moins."⁴⁴

42 *Ibid*, en présentation du projet

43 Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.37

44 Joël Bonnemaïson, "Vivre dans l'île. Une approche de l'îlénité océanienne", *Espace géographique*, tome 19-20, n°2, 1990, p. 120

J'ai constitué un corpus de romans, abordant différentes îles, à différentes époques, selon différents angles, afin de mettre en évidence les différentes représentations que la littérature est susceptible d'avoir donné aux îles et aux insulaires. Ceci dans l'île que si l'île a influencé la littérature, il se peut que la littérature ait ensuite influencé l'île. Il s'agira tout d'abord de regarder le contenu des romans, les images véhiculés, les idées, les valeurs, puis d'envisager les différents symboles que peuvent représenter les îles, pour le monde extérieur. L'idée serait donc d'esquisser les traits de l'attrait pour les îles, tout en ayant une vision de ce à quoi une île est susceptible de devoir se conformer pour rester île. Quel est l'idéal d'île ? Quels idéals d'îles ?

a) Songes

"L'île se définirait davantage par l'imaginaire qu'elle suscite que par la géographie."⁴⁵

Ainsi l'île ne serait pas que la dimension objective d'un espace isolé. L'île serait représentation, image, chimère ; dynamique propre à certaines sociétés dans certains contextes : occidentale et industrialisées⁴⁶. Les îles seraient rêvés principalement dans ce type de sociétés. C'est ce que John Gillis entend par son concept "islomania"⁴⁷ : l'engouement occidental pour les îles, le "désir d'île"⁴⁸.

Ce serait dans la seconde moitié que les îles apparaîtraient comme sujets de beauté, étant auparavant surtout des places fortes de la stratégie militaire. Et ce changement de perception des espaces et des sociétés insulaires est alimenté par l'art, la littérature en particulier, par l'engouement pour le sublime⁴⁹. Intérêt esthétique naissant au XVIIIe siècle mais qui prendra son véritable essor dans la seconde moitié du XIXe siècle avec la littérature romantique nostalgique et la littérature de la décadence.

Il me semble que l'île idéale doit être peu peuplée et probablement même déserte. Il suffit de penser au roman pionnier de Daniel Defoe, référence des références des romans sur les îles. L'île où Robinson échoue est déserte, nul être humain ne l'habite. Pire, nul être humain ne semble s'y être rendu. La nature est diversifiée avec ses montagnes, ses cavernes, ses forêts, ses animaux en tout

45 Anne Meistersheim, « Le malentendu. Entre imaginaire insulaire et imaginaire continental », *Ethnologie française* 2006/3 (Vol. 36), p. 503

46 John R. Gillis, "Island Sojourns", *Geographical Review*, Vol. 97, No. 2, Islands (Apr., 2007), p.274

47 John R. Gillis, "Island Sojourns", *Geographical Review*, Vol. 97, No. 2, Islands (Apr., 2007), p.274

48 Notion développée par Françoise Péron, "Fonctions sociales et dimensions subjectives des espaces insulaires (à partir de l'exemple des îles du Ponant)", *Annales de géographie* 2005/4 (n°644), p.422-436

49 Karine Salomé, *Les îles bretonnes, une image en construction (1750-1914)*, Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003, p.179

genre, mais l'humanité en est absente. D'autres romans reprendront l'image de l'île déserte.

"L'île était derrière lui, immense et vierge, pleine de promesses limitées et de leçons austères. Il reprendrait en main son destin. Il travaillerait. Il consommerait sans plus rêver ses noces avec son épouse implacable, la solitude."⁵⁰

Les personnages arrivent toujours sur l'île déserte, ou vierge, par un naufrage. Il s'agit donc d'un échouage involontaire. *L'île mystérieuse* de Jules Verne est de cet ordre-là. Un groupe d'homme, tentant d'échapper à leur mise en captivité (pendant la guerre de Sécession), échoue sur une île inconnue et inhabitée. Il en sera de même pour les enfants de *Sa majesté des mouches* de William Golding dont un crash aérien les abandonnera sur une île, toujours déserte. L'abordage, lorsque l'île est déserte, est alors subit et non pas choisi. Il s'agira pour les personnages de ces trois romans d'un séjour que je qualifierai de survie : il s'agit du principe des Robinsonnades. Robinson, seul, devra faire preuve d'une grande intelligence manuelle, une certaine force, d'une dextérité, pour survivre sur son île. Les personnages de Jules Verne devront ruser, encore plus démunis d'objets civilisés que Robinson qui, lui, avait pu sauver quelques-uns des débris du navire. Ils feront du feu, des armes et même une carte de l'île grâce à la présence d'un ingénieur parmi eux. En ce qui concerne le groupe d'enfant de Golding, c'est à peu près la même affaire : ils vont devoir s'organiser pour survenir à leurs besoins.

Les personnages de ces trois livres vont tous utiliser des techniques et un savoir humain civilisé face à la sauvagerie des lieux, quoique Robinson est un peu à part puisque, étant seul sur son île pendant une grande partie de son séjour, il devra également ruser pour survivre socialement (notamment grâce à la religion protestante et à ses espoirs providentiels). C'est-à-dire que, si l'île est vide et vierge de trace humaine, le seul moyen d'y survivre sera pourtant de l'humaniser : ce sont les souvenirs de la civilisation ou de la vie en société qui aideront tout ces naufragés à survivre. A tel point que Robinson ira même jusqu'à civiliser, éduquer son nouveau compagnon Vendredi (qui passera de l'état de cannibale dénudé à celui de pieux protestant). A tel point aussi que dans le roman de Golding, c'est lorsque le groupe des enfants devient sauvage, ne suivant plus les règles sociales classiques, que les problèmes et les conflits s'accumulent à un niveau tragique.

Tout ce passe comme si ces îles désertes, ramenant ceux qui l'abordent à un état naturel, poussaient les naufragés à puiser au plus profond d'eux-mêmes : le profond de *Robinson* est bon, celui de *L'île mystérieuse* est ingénieux, mais celui de *Sa majesté des mouches* est mauvais.

L'île contraint donc l'île transforme. L'île oblige à s'adapter. L'île a un effet sur les personnages. Chez Golding, l'effet est une progressive déshumanisation, un éloignement de la civilisation, qui sera néfaste à terme et profondément regretté :

"Là, invisibles mais puissants, dominaient les tabous de sa vie d'antan. Autour de l'enfant

50 Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Éditions Gallimard, Paris, 1972, p.45

accroupi planait la protestation des parents, de l'école, du gendarme et de la loi. Le bras de Roger était retenu par une civilisation qui ne se préoccupait aucunement de lui et tombait en ruine."⁵¹

Passer sur une île revient à changer, à muter. Il y a un avant et un après :

"Arriver dans l'île, vouloir s'y intégrer, c'est mourir à soi pour naître autrement."⁵² (p.101)

Que ce soit pour le Robinson de Defoe qui prend conscience de l'importance de la religion ou des préceptes de son père qu'il avait jusque-là méprisé, ou que ce soit pour le Robinson de Tournier qui devient quasiment fou d'être enfermé sur son île, l'île ne laisse pas indemne. Robinson perd ses esprits. Les enfants de Sa majesté des mouches aussi :

" – Il faut absolument sortir de là.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Il faut nous faire secourir

Pour la première fois ce jour-là et en dépit des ténèbres épaisses, Ralph ricana.

– C'est sérieux, appuya Porcinet. Si on revient pas bientôt chez nous, on finira toqués.

– Sinoques.

– Timbrés.

– Loufoques."⁵³

Le thème de la folie est d'ailleurs évoqué par Denis Lehane dans un roman à succès plutôt récent (2003) : *Shutter Island*. Dans lequel l'île, très austère et tempétueuse, sert de centre pour malades mentaux. Le personnage principal s'y rend pour mener une enquête sur la disparition d'une pensionnaire et d'étranges événements se produiront vite. Le corps médical semble volontairement évasif, le héros perd peu à peu la tête et ses souvenirs se mélangent, se confondent, le faisant sombrer dans la folie et dans la paranoïa. Le personnage désire à tout pris échapper à l'île mais la tempête, et l'île à travers elle, en a décidé autrement. L'île est un piège, malsain. L'île peut donc être le refuge de l'aliénation, du vertige. L'île peut faire sombrer tout autant qu'elle peut élever celui qui la foule.

Toujours dans cette idée de démence, dans *Shutter Island*, parce qu'une île est aussi un refuge pour les esprits détraqués trouvant en elle comme une cachette où dissimuler leurs activités pernicieuses, il s'avèrent que se déroulent, en ce milieu de XXe siècle, d'étranges expériences psychiatriques de lobotomisation.

"L'île, cercle de non civilisation, peut-être habitée par des monstres sanguinaires, des savants fous, ou des despotes tyranniques rêvant de faire basculer l'Humanité dans le chaos."⁵⁴

Ce qui n'est pas sans rappeler le *Docteur Moreau* et son île où s'élaborent de curieuses expérimentations scientifiques, créations de bêtes hybrides moitié hommes moitié animaux. Ce type

51 William Golding, *Sa Majesté des Mouches*, Éditions Gallimard, Paris, 1956, p.75

52 Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.110

53 William Golding, *Sa Majesté des Mouches*, Éditions Gallimard, Paris, 1956, p.201

54 Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002, p.298

de représentation d'îles funestes, inquiétantes, tordues s'apparente à la dystopie. Finalement, ces îles-là sont plus cruelles que le monde extérieurs.

Mais face aux images de l'île déserte, de l'île folle ou de l'île malsaine, existentielle d'autres représentations, notamment l'île utopique. L'île utopique est forcément habitée puisque l'utopie est un état social. L'île utopique c'est l'île paradis, l'harmonie entre la nature et les hommes, et chez les hommes entre eux. On peut notamment penser à l'île de *Peter Pan* qui est précisément de l'ordre de l'utopie (le non-lieu, le nulle part et l'in vraisemblable puisque le pays où se situe l'île est le "pays imaginaire), mais cette île est menacée par le Capitaine Crochet n'est-ce pas ?

Il y aurait aussi l'Île de Aldous Huxley, véritable paradis spirituel où les oiseaux mêmes sont intelligents et sages. Sur Pala, les insulaires vivent heureux et en autarcie, en dehors de tout totalitarisme. Seulement, cette île, cette utopie, aussi est menacée de l'extérieur par un pays proche, plutôt décrit comme cruel, de peu de morale, et régi par des lois financières.

"A cette époque, Pala était quasiment retranchée de la carte. L'idée de la transformer en un oasis de liberté et de bonheur était alors sensée. Aussi longtemps qu'elle reste hors de portée du reste du monde, une société idéale *est* une société viable. Pala a été parfaitement viable, je puis dire jusqu'aux environs de 1905. Puis, en moins d'une seule génération, le monde fut totalement changé. Le cinéma, les voitures, les avions, la radio. La production en masse, la mort en masse [...]. En 1930, tout observateur clairvoyant aurait pu voir que, pour les trois quarts de la race humaine, le bonheur et la liberté étaient hors de question. Aujourd'hui, après trente ans, ils sont hors de question pour le monde entier. Et pendant ce temps, le monde extérieur a cerné cette petite île de bonheur et de liberté. Il la cerne fermement et inexorablement, en se rapprochant de plus en plus. Ce qui était alors un idéal viable n'est plus du tout viable à présent."⁵⁵

Mais, si *Peter Pan* et *Île* appartiennent à une littérature plutôt merveilleuse, il existe également des romans donnant de l'île une image utopique en même temps que réaliste. Je pense notamment, concernant Oléron au livre de Pierre Loti, *Le roman d'un enfant*, l'auteur romantique ayant vécu sur Oléron pendant l'enfance (au grès des vacances). Loti dépeindra d'Oléron une société joyeuse et pure, à l'abri de la ville qu'il dira néfaste. Il me faut préciser que la période où Loti écrit son roman (fin XIXe) correspondrait, selon Karine Salomé, à une dynamique de croyance en "l'existence d'une race insulaire"⁵⁶ ; et Loti n'y échappera pas puisqu'il dira des Oléronais qu'ils composent une "race vaillante et honnête, restée très primitive à l'époque dont je parle"⁵⁷. L'Oléron de Loti est donc aussi une Oléron empêtrée dans un passé traditionnel et harmonieux. Toute l'île est aussi menacée, quelque part, par le temps qui passe et son possible désenclavement. C'est comme si une île utopique, pour rester utopique devait être inaccessible. Et comme si toujours sur elle planait une menace. Et, contrairement aux îles dystopiques, les îles utopiques sont plus agréables que le monde

55 Aldous Huxley, *Île*, Éditions Plon, Paris, 1963, p.93-94

56 Karine Salomé, *Les îles bretonnes, une image en construction (1750-1914)*, Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003, p.264

57 Pierre Loti, *le Roman d'un enfant*, Editions France Loisir, Paris, 1990 (originellement 1890), p.92

extérieur d'où vient justement la menace.

"Contrairement à certaines représentations hostiles et maléfiques, les îles peuvent devenir de véritables paradis, des refuges où l'on bâtit toutes les utopies dans la liberté. [...] L'insulaire, homme honnête et non corrompu, est le dépositaire vertueux de traditions qu'il transmet en maintenant les us et coutumes dans le respect des équilibres de la nature et de la morale."⁵⁸

Dans *Les bienheureux de la désolation*, autre roman réaliste (basé sur un événement réel), Hervé Bazin nous dépeint la communauté insulaire des Tristans d'une manière qui, selon moi, ressemble beaucoup au portrait des Oléronais opéré par Loti : des insulaires vigoureux, travailleurs, solidaires, sans hiérarchie visible, aux relations sociales profondes et pures, attachés à leur terre et à leurs traditions avec force, vivant dans un passé heureux. Néanmoins, encore une fois, l'île est menacée. Le volcan qui s'y situe entre en éruption et oblige alors les habitants à s'exiler en Angleterre. La société britannique s'investira avec fougue pour parvenir à soulager ses insulaires déboussolés mais n'y parviendra jamais. Malgré les subventions accordées, malgré les emplois offerts, le confort (des maisons, des télévisions, des jouets), les Tristans ne s'adapteront jamais à cette vie plus urbaine, loin de leur île. Ici, ce n'est pas l'île qui est directement menacée par un extérieur corrompueur mais la communauté insulaire, au niveau de sa morale, de ses valeurs. Quoiqu'il en soit, il semblerait qu'en littérature les îles renfermant des sociétés utopiques soient systématiquement menacées. De l'île dystopique comme menace pour l'équilibre mental des personnages à l'île utopique comme menacée par le monde. L'île menaçante, l'île menacée.

La possibilité d'une île de Michel Houellebecq échappe un peu à ma classification dystopie/utopie puisque j'estime que le roman se situe plutôt entre ces deux axes. Il s'agit d'un monde dont

l'humanité s'aseptise progressivement, chaque humain vivant seul, séparé du reste de ses

Oléron l'ancienne

Comment était décrite Oléron par ses visiteurs de la première heure ? L'Oléron pré-touristique, quelle était-elle ?

"Vous me croirez si vous le voulez, mais il existe des endroits où l'on ne parle pas d'élections, où l'on ne paraît se douter qu'il y en ait, où l'on ne voit ni affiche, ni professions de foi, où l'on peut causer avec quiconque sans entendre un traître mot de politique. Oui, il y en a encore sous la calotte du ciel, et Saint-Trojan, d'où je vous écris, est peut-être le plus calme de ces calmes coins de notre belle France. C'est bien la solitude rêvée." (*a)

"L'impression dominante, c'était que leurs personnes, l'austérité huguenote de leurs allures, leur manière de vivre, leurs maisons, leurs meubles, tout enfin daté d'une époque passée, d'un siècle antérieur ; et puis il y avait la mer qu'on devinait tout autour, nous isolant [...]" (*b)

*a- Citation de Ardouin-Dumazet V-E, *Quinze jours dans l'île d'Oléron*, rééd LOCAL, Saint-Pierre d'Oléron, 1986 ; cité par Sylvine Pickel-Chevalier, *Une histoire touristique des côtes atlantiques. Saint-Trojan-les-Bains, modèle de station oléronaise, dans un monde en évolution*, Éditions Le Croît vif, Saintes, 2015, p.22

*b- Pierre Loti, *le Roman d'un enfant*, Éditions France Loisir, Paris, 1990 (originellement 1890), p.57

58 Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002, p.299

congénères. Les personnages de ce roman d'anticipation tentent d'avoir une posture réflexive sur l'existence de leurs ancêtres (dont il ne sont que des clones) afin de se nourrir de leurs erreurs, souvent questions de sentiments (amour, haine, jalousie, etc.) qui sont susceptibles de rendre la vie terrestre douloureuse. En fait l'ouvrage de Houellebecq est une critique de la société contemporaine selon laquelle la société futuriste pourrait être lue comme utopiste ; mais en même temps ce futur est assez dénué d'émotions, terne, apathique, donc plutôt éloigné des utopies insulaires classiques. Ici, au contraire des autres romans à dimension utopique, les relations humaines gagnent en distance, en froideur, l'existence est plate, calculée, rationnelle, l'art et la beauté deviennent des dimensions incomprises et sans effet, etc. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit pourtant pas d'une dystopie en ce sens que la société futuriste fonctionnelle est, dans l'idée du roman, peut en certains points être meilleure que la société actuelle. Ce qui n'est pas sans rappeler certaines théories évolutionnistes de sociologues tels que Durkheim avec sa société mécanique et sa société organique⁵⁹ ou Weber et sa rationalisation de la vie sociale⁶⁰, qui supposent d'une société évoluant vers de plus en plus de rationalité et de libération du contrôle communautaire, avec tout de mêmes les revers de l'"anomie" pour Durkheim et du "désenchantement" pour Weber.

Que ce soit pour les romans à caractère dystopique ou utopiques, les îles semblent se trouver dans de curieuses temporalités. *L'île du Docteur Moreau* est plutôt futuriste, chez *Peter Pan* le temps s'est arrêté de couler, les enfants ne vieillissent pas, sur l'Oléron de Loti ou le Tristan da Cunha de Bazin, les insulaires vivent dans un retard technique et culturel par rapport au continent, dans un passé qui cohabite avec le présent. Dans un dénuement matériel qui participe de l'absence de corruption de la morale des îliens.

Futurisme, immobilité temporelle et passéisme. L'île est tous les temps et n'est aucun temps. L'île peut tout être à la fois, elle est ambivalence, contradiction, oxymore.

"Aussi, les représentations de l'île se construisent-elles en prenant appui sur de multiples images, parfois contradictoires et souvent en décalage avec la réalité".⁶¹

L'île du Robinson de Defoe possède elle aussi une temporalité originale puisque, bien qu'il ne soit jamais vraiment directement question d'une déformation temporelle chimique, le naufragé s'embrouillera dans le décompte qu'il tente d'apposer sur les jours qu'il passe (dans cette tentative de conserver un maximum de signes de la civilisation), et finira par croire qu'il a passé plus de temps que ce ne fut réellement le cas. Mais le Robinson de Tournier, pourtant bien différent du Robinson de Defoe, connaîtra aussi sur son île un désarroi temporel. Alors qu'il s'accroche aux dernières lueurs de son humanité, notamment en ayant conçu une clepsydre afin de pouvoir

59 Émile Durkheim, *De la division du travail social*, Éditions Quadrige, Paris, 2013

60 Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Éditions Plon, 1964

61 Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002, p.299

observer le temps s'y écoulant, l'île va petit à petit le pousser à laisser s'évanouir son obsession du calcul des heures.

"Le temps était suspendu. Robinson était en vacances. [...] Ainsi donc la toute puissance de Robinson sur l'île – fille de son absolue solitude – allait jusqu'à une maîtrise du temps ! Il supputait avec ravissement qu'il ne tenait qu'à lui désormais de boucher la clepsydre, et ainsi de suspendre le vol des heures... [...] Or il s'apercevait que cette pause était moins son fait que celui de l'île toute entière. On aurait dit que cessant soudain de s'incliner les unes vers les autres dans le sens de leur usage – et de leur usure – les choses étaient retombées chacune de son essence, épanouissaient tous leurs attributs, existaient pour elles-mêmes, naïvement, sans chercher d'autre justification que leur propre perfection."⁶²

Le thème du temps est donc un thème assez récurrent, dont l'image de l'île est passablement tributaire. Un roman de Umberto Eco, *L'île du jour d'avant*, prend directement le thème de la temporalité pour intrigue. Le héros, Roberto de la Grive, échoue aux abords d'une île contredisant les lois de la physique temporelle. Tout d'abord, Roberto se replonge dans de multiples souvenirs, dans son propre passé, mais l'île elle-même possède une propriété hors-norme puisqu'en son sein le jour correspond à celui qui précède à l'extérieur de l'île. Pour comprendre le mystère de l'île, le personnage "ne devait pas la chercher dans l'Espace infranchissable mais dans le Temps."⁶³ Et cet "Espace infranchissable" est signe d'inaccessibilité de l'île, lieu qui ne se dévoile pas facilement. L'île, bien souvent, est hors d'atteinte, c'était déjà l'idée que signifiait le naufrage : pour y parvenir, il faudra braver des dangers, des drames peut-être. Et même pire : c'est que l'île choisit qu'on l'accoste ou non. L'île ne se dévoile pas à n'importe qui.

"Avant, quand il n'avait pas le moindre espoir de pouvoir l'atteindre, l'île paraissait encore à portée de main. A présent qu'il apprenait l'art qui le conduirait là-bas, l'île s'éloignait."⁶⁴

L'île est troublante, capricieuse et mystérieuse. Les lois qui la régissent, ou au contraire l'éloignent de toute régie, sont autres que celles qui prévalent à l'extérieur. Et ce sont de ces lois qui défient l'entendement, qui remettent en cause la connaissance scientifique, les acquis, les croyances. Cette idée rapproche les lois insulaires de la magie.

L'île peut-être l'espace du surnaturel, du fantastique. C'est le cas de l'île de *Peter Pan* où se côtoient les bêtes sauvages et les sirènes. C'est aussi le cas de *l'Île* de Huxley où certains animaux sont doués de conversation. Mais l'île peut-être en soi magique, comme *L'île mystérieuse* qui semble abriter une force quasi-divine qui aide les naufragés de manière inattendue.

L'île est aussi le refuge de certains groupes, ayant survécu alors qu'ils sont ailleurs disparus ou partiellement disparus : les pirates, les peaux rouges, les sauvages. L'île préserve les groupes en voie de disparition – sauvage – et permet aux autres de se dissimuler – pirates. Mais l'île n'est pas seulement le conservatoire de groupes humains, elle permet aussi un abri à certaines espèces

62 Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Éditions Gallimard, Paris, 1972, p.99

63 Umberto Eco, *L'île du jour d'avant*, Editions Grasset et Fasquelle, Paris, 1994, p.338

64 *Ibid*, p.360

d'animaux en voie d'extinction : le dodo, volaille endémique de l'île Maurice. Ou a des espèces depuis longtemps éteintes comme les dinosaures : Jurassic Park est une île.

L'île est sauvegarde, réserve, car la nature y semble plus pure qu'ailleurs, plus semblable à celle du Jardin d'Eden. La nature y est très présente, abondante même, mais elle est également plus hostile. Sur l'île, l'homme ne domine pas l'environnement, il n'a que très peu de prise sur les éléments. Comme l'île de Bazin qui, bien que le poisson et les langoustes y soient de bonne qualité, cohabite avec ce volcan réveillé. L'île est à la fois Paradis et Enfer. Il y a toujours un danger, ou une impression de danger, même latente. Sur l'île, cela va avec l'arrêt ou la déformation du temps, on ne peut pas prévoir. L'île est dure, et l'homme devient parfois sa proie :

"[...] c'était une épreuve d'une meurtrière témérité. Dépouillée de ses pauvres hardes – usées, lacérées, mais issues de plusieurs millénaires de civilisation et imprégnées d'humanité – sa chair était offerte vulnérable et blanche au rayonnement des éléments bruts. Le vent, les cactus, les pierres et jusqu'à cette lumière impitoyable cernaient, attaquaient et meurtrissaient cette proie sans défense."⁶⁵

Il faut savoir résister à l'île, physiquement, mais aussi mentalement. Cela revient à ré-aborder la folie dont l'île, en plus d'être un repère pour l'insanité, semble être une terre propice à son épanouissement. Car même l'homme le plus lucide est guetté par les vertiges de l'aberration. En fait, c'est surtout le cas de l'homme seul. Le personnage de l'île déserte perdra facilement la tête à mesure qu'il restera enfermé dans la solitude car "[...] l'île ne tarde pas à sécréter de dangereux poisons, fantômes, obsessions, mauvaise conscience, qui ont tôt fait de détraquer les esprits les plus aguerris."⁶⁶. C'est pourquoi, pour cet homme-là, la présence d'autrui est la plus grande des attentes qu'il aura sur son île. Moins il y a d'individus pour capter notre attention et notre parole et plus la place est libre pour les divagations. Aussi la présence d'un autre est-elle enviable.

"Contre l'illusion d'optique, le mirage, l'hallucination, le rêve éveillé, le fantasme, le délire, le trouble de l'audition... le rempart le plus sûr, c'est notre frère, notre voisin, notre ami ou notre ennemi, mais quelqu'un, grands dieux, quelqu'un !"⁶⁷

Et parfois quelqu'un arrive. Ce peut être un sauvage, comme pour le Robinson-Defoe et le Robinson-Tournier avec leur Vendredi. Un autre, enfin ! Et pas n'importe lequel puisqu'il s'agit d'un non-civilisé qui doit être éduqué. Instruire Vendredi, pour Robinson, est une aubaine pour se ré-humaniser. Celui de Defoe est, par exemple, poussé à reparler un anglais qu'il commençait à bien oublier. Les deux Robinsons se sentent investis d'une mission civilisatrice auprès du sauvage, mission qui les aide d'ailleurs partiellement à survivre en tant qu'elle leur donne une raison de tenir. Dans l'île déserte, donc, la relation à l'autochtone, en quelque sorte, est inégale : le naufragé est

65 Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Éditions Gallimard, Paris, 1972, p.32

66 Un certain Pierre Benoît cité dans Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.71

67 Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Éditions Gallimard, Paris, 1972, p.58

supérieur au sauvage. D'ailleurs, les Robinsons se pensent souverains de cette terre :

"[...] j'étais Roi et Seigneur absolu de cette terre, [...] j'y avais droit de possession, et [...] je pouvais la transmettre comme si je l'avais eu en héritage [...]"⁶⁸ Dit le Robinson-Defoe, Roi et Seigneur de l'île

"[...] il avait le sentiment orgeuilleux que le temps ne glissait plus malgré lui dans un abîme obscur, mais qu'il se trouverait désormais régularisé, maîtrisé, bref domestiqué lui aussi, comme toute l'île allait le devenir, peu à peu, par la force d'âme d'un seul homme."⁶⁹ Dit le Robinson-Tournier, administrateur de l'île

D'ailleurs les naufragés solitaires ne sont pas les seuls à régner sur l'île puisque Loti, sur Oléron, se sent comme supérieur aux insulaires. En effet, s'il trouve charmants les enfants Oléronais qu'il décrit comme "petites créatures sauvages, aimées peut-être précisément parce qu'elles étaient ainsi"⁷⁰, il s'agit pourtant de condescendance puisqu'il est dit de lui dans son romans que les insulaires le suivaient comme une sorte de chef, lui qui, ici, passait pour "*un petit monsieur*"⁷¹.

Néanmoins, dans la solitude du personnage, outre le sauvage (ou l'autochtone dans le cas de Loti), arrive parfois un autre genre d'alter ego. En fait, il peut même s'agir d'un rival, comme c'est le cas dans *L'île du jour d'avant*. Depuis l'enfance, Roberto s'est inventé un frère, Ferrante, pour lui faire porter la responsabilité de ses mauvaises actions. Or, alors que le personnage tente de rejoindre l'île qui reste désespérément, temporellement et géographiquement hors de sa portée, il s'imagine tout à coup que Ferrante, lui, était déjà parvenu sur l'île. Alors que l'île est inaccessible nul ne souhaiterait la voir abordée par un Autre. Qui plus est si cet autre est notre profond adversaire, comme pour Roberto. Mais ceci montre aussi que l'île est, quelque part, un miroir de soi-même, un miroir de nos peurs, de nos angoisses. L'île ramène celui qui y est confronté (bien que le personnage de Eco ne soit pas précisément sur l'île) dans les méandres de son être est de ses souvenirs : il est face à lui-même. D'ailleurs, Robinson, en particulier celui de Tournier, se retrouve face à lui-même et c'est tout comme s'il était double : tiraillé entre une volonté d'administrer l'île et celle de laisser la place à ses penchants instinctuels. Il redoute ce rival, qui est pourtant lui-même, qui tente de prendre possession de lui, d'orienter ses actions dans un sens qui lui semble contraire à sa morale.

Il est dès lors possible d'opérer un parallèle avec les théories nissologiques qui me semblent entrer en accord avec la littérature. L'île, ses caractéristiques géographiques et naturelles j'entends, aurait un effet sur ses habitants, l'insulaire serait, à peu de choses près, la sève de l'île. Or, dans la littérature, tout ce passe comme s'il suffisait d'être sur l'île pour voir les théories se réaliser. Ce serait donc un effet de l'espace sur les hommes, bien plus qu'un effet des hommes sur l'espace ou

68 Daniel Defoe, *Robinson Crusoé*, Éditions de la Librairie Générale Française, Paris, 2003, p.147

69 Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Éditions Gallimard, Paris, 1972, p.71

70 Pierre Loti, *le Roman d'un enfant*, Éditions France Loisir, Paris, 1990 (originalement 1890), p.95

71 *Ibid*, p.93

une négociation entre les deux. Ce qui reviendrait à estimer qu'une île ne peut pas changer. L'île serait alors immuable. Je suppose donc qu'une île qui changerait pourrait ne plus être une île.

b) Symboles

"Les îles sont des symboles. Elles débordent de leur territoire pour devenir métaphores."⁷²

Mais qu'est-ce qu'est un symbole ? Gilbert Durand, dans *L'imagination symbolique*, définit le symbole comme un "signe éternellement veuf du signifié"⁷³. En fait, il y aurait deux manières de percevoir le monde : la manière "directe" et la manière "indirecte", qui ne sont pas tout à fait hermétiques l'une à l'autre. Le symbole appartient à la deuxième manière. Le symbole, comme l'allégorie, renverrait à un objet, une chose, difficilement perceptible. Le symbole est "cosmique" (s'appuyant sur le monde), "onirique" (présent dans les souvenirs et les songes) et "poétique" (s'appuyant sur le langage)⁷⁴. De manière synthétique, le symbole serait donc un :

"[...] signe renvoyant à un indicible et invisible signifié et par là étant obligé d'incarner concrètement cette adéquation qui lui échappe, et cela par le jeu des redondances mythiques, rituelles, iconographiques qui corrigent et complètent inépuisablement l'inadéquation."⁷⁵

J'ajouterais, pour ma part, que les symboles sont passablement tributaires de leur contexte, leur sens, leur portée et leur importance sociale ne constituent pas un en-soi, mais sont fonction d'une certaine contingence.

Pourquoi parler de symboles ? Parce que, me semble-t-il, l'intérêt porté aux îles ne provient pas de ce qu'elles sont (sinon nous pourrions supposer que ces lieux auraient de tout temps été investis de désirs balnéaires) mais de ce qu'elle représente à un moment donné. L'île symbolise quelque chose, elle pourrait être le signifiant. Mais quel serait alors le signifié ?

J'ai exposé, en prenant appui sur la littérature, différentes images de l'île, différents songes. Mais, à quoi ces rêveries font-elles écho ? Quel contexte social, historique est susceptible d'éclairer la compréhension de leur sens ? Quels symboles se cachent derrière ses romans et dans quelle mesure peut-on les mettre en lien avec le désir progressif de voyager sur les îles ? Qu'est-ce que l'île symbolise ?

L'île déserte est une île des possibles : rien n'est fait, tout peut donc être fait. C'est l'île du règne.

72 Corine Benand, "L'étude de la production audiovisuelle consacrée aux îles peut-elle constituer une approche de l'insularité ? Le cas de l'île de Sein.", in : *Territoires et sociétés insulaires*, Colloque international, Brest, 15-17 novembre 1989, (1991 pour le présent compte-rendu), p.152

73 Gilbert Durand, *L'imagination symbolique*, Éditions des Presses Universitaires de France, Paris, 1964, p.8

74 Gilbert Durand, *L'imagination symbolique*, Éditions des Presses Universitaires de France, Paris, 1964, p.13

75 Gilbert Durand, *L'imagination symbolique*, Éditions des Presses Universitaires de France, Paris, 1964, p.18

Le Robinson de Tournier s'instaure comme administrateur de l'île. Une île sans hommes est une île où la souveraineté de celui qui l'aborde sera incontestée. Les mots d'un personnage de Camus, dans *La chute*, illustrent bien cette idée :

"D'une manière générale, j'aime toutes les îles. Il est plus facile d'y régner."⁷⁶ ; et plus loin : "Un enfer mou, vraiment ! Rien que des horizontales, aucun éclat, l'espace est incolore, la vie morte. N'est-ce pas l'effacement universel, le néant sensible aux yeux ? Pas d'hommes, surtout, pas d'hommes ! Vous et moi, seulement, devant la planète enfin déserte !"⁷⁷

Mais même l'île déserte qui devient habitée par des sauvages, comme chez les deux Robinson, demeure un royaume potentiel. L'indigène, le sauvage, est un personnage inculte, comme l'île elle-même, qui a encore tout à apprendre. Justement, l'île avec un sauvage est une possibilité de règne augmentée : Robinson se fait roi, administrateur et prêtre non plus seulement de l'espace mais de quelqu'un. Quelqu'un qu'il s'agira d'éduquer. L'île, pour en revenir à la nissologie, est un cosmos, elle fait donc, aussi, figure de royaume : celui qui l'embrasse en sait les limites et perçoit donc physiquement l'espace de sa souveraineté. L'île déserte, ou l'île quasi-déserte, est une île sauvage à dompter. Et l'inhabité, la solitude est aussi l'inverse de la foule, de la masse. Or dès le XIXe siècle, mais également tout au long du XXe, dès cette époque de la massification de la consommation, l'homme rêve d'échapper à la densité⁷⁸. L'île déserte est le symbole d'une solitude perdue, peut-être regrettée. C'est un symbole de la possibilité d'un isolement. Et d'une identité, peut-être, dans cette période de progressive égalité sociale (donc de perte des privilèges liés à la noblesse) et d'anonymat⁷⁹.

Le naufrage, la tempête, la longueur du voyage, la difficulté du parcours vers l'île sont symboles d'inaccessibilité. Personne n'arrive sur l'île sans effort, que le voyage soit volontaire ou subit, la mer agit comme une épreuve qu'il faut franchir. L'île ne se laisse pas aborder comme ça. Tout ce passe comme si la traversée donnait un avant-goût de l'espace : une île est compliquée. Et d'ailleurs, elle met même à l'épreuve celui qui veut la rejoindre. L'île n'est pas servie sur un plateau ni même seulement à portée de main.

Et curieusement, ce symbole de l'inaccessible semble trouver une impulsion au moment-même où presque tout, sur terre, devient accessible à l'homme.

"Le passage du trot au galop [...], puis l'apprentissage de la vitesse mécanique ne se réalisent pas sans résistance ni effroi. Le défilement des paysages aussitôt évanouis éveille la nostalgie d'un temps où le regard pouvait s'arrêter sur les choses."⁸⁰

76 Albert Camus, *La chute*, Éditions Gallimard, Paris, 1956, p.49

77 Albert Camus, *La chute*, Éditions Gallimard, Paris, 1956, p.78

78 Thèse développée par Alain Corbin dans *Le territoire du vide. L'occident et le désir de rivage (1750-1840)*, Éditions Aubier, Paris, 1988 ; mais aussi Karine Salomé, *Les îles bretonnes, une image en construction (1750-1914)*, Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003

79 Émile Durkheim, *De la division du travail social*, Éditions Quadrige, Paris, 2013

80 Emmanuel Fureix et François Jarrige, *La modernité désenchantée. Relire l'histoire du XIXe siècle français*, Éditions La Découverte, Paris, 2015, p.123

Paradoxalement, alors que les moyens de transport se perfectionnent (navires pour Robinson, aérostats chez Verne, trains et bateaux à moteur chez Loti), l'île imaginée, l'île idéale, doit être laborieusement abordable. Le monde gagne en vitesse ? La littérature l'engage à ralentir. Quand l'homme peut se permettre d'être moins patient, l'île romanesque réapprend à attendre.

"Après un voyage follement gai bien qu'entrecoupé de prises de bec, on fini par être en vue du pays de l'Imaginaire. Les voyageurs avaient mis bien des lunes pour l'atteindre, et s'ils ne dévièrent jamais de la bonne direction, ce fut dû moins au sens de l'orientation de Peter qu'au fait que l'île était allée à leur rencontre et les cherchait. (Sans quoi personne ne peut voir ses rivages magiques)."⁸¹

L'île difficile à atteindre est une île mystérieuse, parfois même magique puisque c'est elle qui choisit à qui elle se livre. Comme l'île d'Avalon, dans la légende arthurienne dont personne ne peut dire où elle se situe et que personne ne peut atteindre sans y avoir été invité : soit par les fées, soit par la barque qui décide de venir à vous.

L'île est un nulle part géographique ainsi un nulle part temporel, c'est d'ailleurs le principe de l'utopie qui est un non-lieu, un endroit qui n'existe pas. Sur l'île de *Peter Pan*, les enfants perdus ne doivent plus grandir, le temps s'arrête dans le Pays

Imaginaire (or, qui dit imaginaire dit pays qui n'existe pas, u-topie). Cette symbolique de la temporalité, que peut-elle traduire ? Une inquiétude du temps qui avance ? Une peur de l'avenir face à laquelle le passé agirait comme un baume rassurant. L'île est comme restée pure, non corrompue par la société et se placerait ainsi en objection face au "sentiment de vivre un temps d'accélération

Les naufrageurs d'Oléron

Comme bon nombre d'îles, à l'image de Tristan da Cunha, Oléron a connu son lot de naufrages. D'ailleurs, l'histoire, ou la légende, voudrait que ce soient les Oléronais eux-mêmes qui causèrent ces naufrages afin de piller les navires. En fait, les pourtours de l'île sont plutôt dangereux, en particulier la pointe Sud et la pointe Nord respectivement nommées pertuis de Maumusson (connu pour ses très forts courants et ses sables mouvants) et pertuis d'Antioche (célèbre pour les rochers acérés qui le parsèment). Certains navires faisaient alors naufrage sur les côtes Oléronaises et les insulaires, plutôt que de leur venir en aide, s'empressaient d'aller subtiliser les vivres échoués (*a). Ce qui eu pour effet d'alerter Aliénor d'Aquitaine sous l'impulsion de laquelle furent instaurés les "Rôles d'Oléron" en 1152, ancêtres du droit maritime (*b). Voilà pour la partie historique.

Dans la légende, les Oléronais ne se contentaient pas de piller des navires échoués mais tuaient les rescapés des naufrages (*c) et, pire, déroutaient eux-mêmes les navigateurs à l'aide de lumières trompeuses (*d).

Or, il s'avérera que le futur capital touristique d'Oléron s'appuiera sur cette histoire-légende de piraterie, il est dit de Maumusson que :

"Ce pertuis, dont l'origine étymologique serait « mauvais chemin » fut en effet le théâtre de dramatiques naufrages – 104 répertoriés entre le XVIIe siècle et 2011 – qui ont jonché d'épaves ses hauts fonds. En cela, il constitue aussi un décor grandiose, qui ne manque pas d'attiser l'imagination des premiers vacanciers." (*e)

*a- Paul Thomas, *L'île d'Oléron à travers les siècles – Esquisse du passé*, Éditions L.O.C.A.L., Saint-Pierre d'Oléron, (réédition de 2009, première édition à compte d'auteur en 1926)

*b- Thierry Sauzeau et Michel Garnier, *Oléron l'île*, Gestes éditions, La Crèche, 2005

*c- Paul Thomas, *op. Cit.*

*d- "Amère Marine", Aléas, le magazine de l'imprévisible, Archive de l'INA, 22 juin 1992

*e- Sylvine Pickel-Chevalier, *Une histoire touristique des côtes atlantiques. Saint-Trojan-les-Bains, modèle de station oléronaise, dans un monde en évolution*, Éditions Le Croît vif, Saintes, 2015, p.21

81 James Barrie, *Peter Pan*, Éditions Flammarion, Paris, 1982, p.37

sans précédent"⁸² du XIX^e siècle français et cette "angoisse contemporaine d'une tyrannie du présent"⁸³. L'île laisse place à la nostalgie, et l'île se fait aussi voyage dans le temps. Ce siècle communément envisagé comme croyant en l'avenir et en l'innovation avec force est aussi un siècle pessimiste : "Tout aussi obsédante se révèle la figure du déclin puis de la décadence."⁸⁴ Et l'île propose une stabilité.

Mais la temporalité de l'île, je l'ai montré, peut aussi se situer dans le futur, un futur envisagé comme meilleur ou bien un futur effrayant

De manière générale, sur les îles, les lois physiques ne respectent plus les lois que l'on connaît d'ordinaire. L'île est comme un affront au savoir scientifique. L'île est vivante, ce n'est pas qu'un morceau de terre, l'île est magique, elle peut abriter des créatures insolites et des choses étranges peuvent s'y dérouler. L'île défie l'entendement, la logique. Elle obéit à d'autres algorithmes. Si l'on ajoute à l'altération temporelle et physique le thème de la folie, de la folie de l'île ou de ces habitants (Dr Moreau) ou de la folie qui s'empare de ses invités (*Shutter Island*, le Robinson de Tournier), qu'est-ce à dire ? Tandis que selon les Durkheim et les Weber le monde se rationalise et se désenchanté, car la connaissance scientifique du monde s'accroît et l'organisation sociale se spécifie, s'ordonne, se régule, il semblerait bien pourtant qu'à travers l'imaginaire de l'île, au contraire, le monde s'irrationalise.

"Avec la poésie, l'imagination se place dans la marge où précisément la fonction de l'irréel vient séduire ou inquiéter – toujours réveiller – l'être endormi dans ses automatismes."⁸⁵

Contrepoint. L'île peut alors fonctionner comme relique des croyances, des émotions, de l'instinct, du mystique. L'île est rupture avec le quotidien, parenthèse. Échappatoire. Preuve qu'autre chose existe.

L'île est autre chose, son peuplement humain est différent : qu'il s'agisse de pirates, de sauvages, de créatures extraordinaires (les fées, les sirènes), de fous, de prisonniers ou simplement d'insulaires traditionnels, les gens qui y vivent ne sont pas les gens qui vivent sur le continent. Ainsi les rêveries entrent en rapport avec les théories sur l'être insulaire. Mais aussi avec l'endémisme : l'île est variété, luxuriance de la faune et de la flore. L'île possède son lot de bêtes sauvages, d'animaux étranges, de plantes rares (comme les mandragores du Robinson de Tournier). La nature est très présente, abondante. Peut-être que là où le monde s'industrialise, s'urbanise, le symbole de la

82 Fureix Emmanuel, Jarrige Martin, *La modernité désenchantée. Relire l'histoire du XIXe siècle français*, Éditions La Découverte, Paris, 2015, p.18

83 Fureix Emmanuel, Jarrige Martin, *La modernité désenchantée. Relire l'histoire du XIXe siècle français*, Éditions La Découverte, Paris, 2015, p.119

84 Fureix Emmanuel, Jarrige Martin, *La modernité désenchantée. Relire l'histoire du XIXe siècle français*, Éditions La Découverte, Paris, 2015, p.22

85 Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Éditions des Presses Universitaires de France, Paris, 1957, p.17

profusion et de la diversité des espèces fait office, comme l'irrationalité, d'échappatoire. D'autant plus que ces espèces ont souvent ce petit air d'inconnu : elles échappent au calcul scientifique, à la classification.

L'environnement et la nature insulaires sont symbole de profusion et de sauvegarde, de conservation et de qualité là où, côté continent, l'impression de pollution est naissante⁸⁶ et l'environnement urbanisé avec des matériaux (briques, métaux, etc) qui éloignent de l'idée de nature. De plus, la nature de l'île, comme la magie ou la folie, est incontrôlable, imprévisible. L'homme n'a pas tant de pouvoir sur elle, il ne lui est plus supérieur, ne peut plus la maîtriser. L'environnement reprends ses droits face au calcul et au contrôle humain. C'est une nature dangereuse qui plus est, autrement dit incertaine. L'homme, sur l'île, fait face à un risque. Le risque renvoie lui aussi à l'imprévu, au soudain, à l'inattendu.

Et la nature préservée contribue à la préservation des sociétés insulaires, lesquelles apparaissent comme figées dans un passé fait de traditions fortes, d'attaches communautaires et terrestres sans égal (je pense en particulier à l'île de Bazin), venant contredire l'impression d'anonymat propres à la densification des milieux urbains. Et la force du local, des particularisme, dans un monde qui se libéralise, se mondialise, s'uniformise.

Si l'île consiste en une remise en cause des lois scientifiques, c'est aussi une

remise en cause des lois gouvernementales. Les pirates, les sauvages, l'autarcie des peuples résonnent avec le mot de Liberté. L'île est libération du monde extérieur. L'île est symbole de liberté, et ce n'est d'ailleurs peut-être pas un hasard si Oléron avait pris entre 1794 et 1795 le nom d' "Île de la Liberté"⁸⁷. Car, si les lois physiques de l'île peuvent être différentes de celle du continent

Le sublime

L'intérêt artistique pour les îles, et même plus largement pour les rivages, s'inscrit dans un nouveau paradigme esthétique engagé au XVIIIe siècle (*a) : le sublime. La beauté n'est plus nécessairement calme, elle est majestueuse : elle doit aussi effrayer, bouleverser celui qui la contemple.

"Cette redéfinition s'inscrit dans le contexte des progrès techniques et scientifiques qui démystifient et sécurisent la nature, devant espace de loisirs pour les classes privilégiées, entre les XVIIIe et XIX e siècles. Ce concept sera porté aux nues par les romantiques, épris de ferveur et d'extase." (*b)

Cette vogue du sublime rend possible une lecture magnifiée des îles dans la mesure où celles-ci sont ambivalence, oxymores : paradis infernaux, santé fiévreuse, protection périlleuse,

*a- "La nature âpre, monotone, hostile des régions septentrionales, composée de récifs et de landes, perpétuellement enveloppée de brouillards et habitée par les tempêtes, forme dorénavant [à partir des années 1760], par le prisme de ces œuvres, une nature nouvelle et poétique." ; Karine Salomé, *Les îles bretonnes, une image en construction (1750-1914)*, Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003, p.179

*b- Note de bas de page de Sylvine Pickel-Chevalier, *Une histoire touristique des côtes atlantiques. Saint-Trojan-les-Bains, modèle de station oléronaise, dans un monde en évolution*, Éditions Le Croît vif, Saintes, 2015, p.30

86 Selon Emmanuel Fureix et Martin Jarrige, les débats sur la pollution ont commencé en France dès la décennie des années 70 du... XIXe siècle , *La modernité désenchantée. Relire l'histoire du XIXe siècle français*, Éditions La Découverte, Paris, 2015, p.

87 Philippe Couteau, *Se souvenir d'Oléron*, Geste éditions, La Crèche, 2014, p.9

les lois sociales semblent également l'être. Pour l'île déserte il n'y a pas de lois, pour l'île peuplée une forme d'auto-régulation des insulaires. Alors, être sur une île serait se libérer de l'oppression judiciaire et des mœurs civilisés qui correspondent à autant de règles sociales contraignantes. L'argent n'a plus cours sur les îles, Robinson comprend l'inutilité des pièces et des billets (étrangement dans une période historique, le XVIII^e, que l'on sait être celle du début de ce que l'on appelle "capitalisme").

L'île échappe au monde et permet d'y échapper. Car l'isolement géographique est symbole de protection⁸⁸. Mais l'île refuge se fait aussi prison.

"Lorsque l'on évoque la figure l'idée d'isolement, il faut donc constamment se demander si l'on s'isole ou si l'on est isolé."⁸⁹

S'il est difficile de s'y rendre, il est également difficile d'en sortir. C'est le symbole de l'enfermement. Contradictoire avec celui de liberté mais l'île est précisément contradiction, illogisme, ambiguïté. *Shutter Island* retient Teddy prisonnier, impossible de partir. Et combien d'îles n'ont-elles pas cette connotation carcérale ? L'île de Sainte-Hélène qui enferma Napoléon. L'Alcatraz de San Francisco. Et même, pour nous rapprocher d'Oléron, le Fort Boyard, les catacombes de la Citadelle du Château-d'Oléron, le fort Louvois ; tout autant de lieux qui ont servi de cellules pendant les guerres et les conflits, de bagnes pendant la Seconde Guerre Mondiale. Alors, si l'île permet au rêveur d'échapper au monde, elle permet aussi au monde d'y placer ses indésirables.

Une autre symbolique apparaissant à travers l'île littéraire pourrait être le labeur. Que ce soient les îles où il s'agira de survivre (l'île de Robinson, L'île mystérieuse ou l'île de Sa majesté des mouches) ou les îles autarciques (comme celles de Bazin et Loti), l'humain va devoir faire preuve de ténacité, de vigueur, de courage : "[...] je demeurais très rarement oisif." nous dit Robinson. Pas de confort sur ces îles, les besoins sont les besoins naturels, il n'y a pas de superflu. C'est le contrepoint de l'oisiveté, de ce que l'on appelle "la société de consommation" : le naufragé où l'habitant, s'il désire obtenir quoi que ce soit, devra l'obtenir de lui même, par sa propre force. L'individu ne peut plus compter que sur son propre ouvrage, il lui est impossible de miser sur la facilité : nulle industrie n'existe qui pourrait subvenir directement à ces désirs. Aussi, dans l'imagination, lors que la vie des insulaires est dénuement, rudesse, austérité, acharnement et labeur, celle des continentaux est abondance, aisance, commodité, frivolité et loisir.

En fait, il s'avère que, malgré de nombreux symboles parfois paradoxaux, l'île est souvent

88 Nina Soulimant, *Faire face au changement et réinventer des îles*, thèse de géographie (dir. Louis Marrou) , Université de La Rochelle, 2011

89 *Ibid*, p.22

représentée comme l'antithèse du continent. Il s'agit probablement d'un cliché, on force les traits pour que les choses aient l'air de correspondre à l'idée, mais c'est un cliché qui révèle sur le monde, et sur les désires de lui échapper par l'île. Car, quelque part, cette île-inverse-du-monde peut

Vendredi ou les limbes de l'ironie

fonctionner comme une critique de ce monde. L'île peut être vecteur de remise en cause. Que ce soit l'île de Huxley qui donne du monde extérieur une image capitaliste et corrompue, que ce soit Bazin qui donne l'idée que l'austérité traditionnelle de l'île de Tristan da Cunha n'a rien à envier au confort britannique quelque peu pervers, ou que ce soit Robinson Crusoé (pourtant paru en 1719) qui découvre sur son île une sorte de

profondeur purifiée, débarrassée de l'argent et des appétits inutiles, l'île est aussi le support choisi pour renvoyer à la société, donc les lecteurs sont supposés faire partie, un reflet de leurs propres travers. *L'île de la fée* d'Edgar Allan Poe⁹⁰, dont je n'ai pas traité puisqu'il s'agit d'une nouvelle et non d'un roman, suit clairement cette idée d'île-critique. L'auteur commence par affirmer qu'il est une sensation encore possible pour "l'humanité déchue"⁹¹ qui consiste en la contemplation d'un paysage naturel, et l'impression d'isolement que cela procurerait. S'en suit une critique de la croyance en la supériorité de l'homme, et de la connaissance scientifique, sur la nature, critique aussi de l'idée d'une destinée humaine. Poe dira que ces réflexions-là lui procureront bien souvent un sursaut de fantastique (dont d'irrationalité face à la rationalité), et c'est à ce moment-là qu'il verra une l'île enchantée, et une curieuse fée, qui disparaîtra avec la nuit. La nouvelle de Poe est peut-être l'archétype de ce que doit procurer une île à l'homme continental du XIX^e siècle : de l'enchantement. Ceci me paraît d'autant plus indéniable que, dans la préface qu'il écrit, Baudelaire nous dit :

"Du sein d'un monde goulu, affamé de matérialités, Poe s'est élancé dans les rêves. Etouffé qu'il était par l'atmosphère américaine, il a écrit en tête d'Eureka : « J'offre ce livre à ceux qui ont mis leur foi dans les rêves comme dans les seules réalités! »"⁹².

L'île semble symboliser une recherche d'exotisme, voire d'inverse, de la part de la société continentale, puisque le "désir d'île" dont parle Françoise Péron⁹³ n'est ni commun à toutes les

90 Edgar Allan Poe, *Nouvelles histoires extraordinaires*, Éditions Gallimard, Paris, 1974

91 Edgar Allan Poe, *Nouvelles histoires extraordinaires*, Éditions Gallimard, Paris, 1974, p.313

92 Charles Baudelaire, "Sur Edgar Poe", in : Edgar Allan Poe, *Nouvelles histoires extraordinaires*, Éditions Gallimard, Paris, 1974, p.27-28

93 Françoise Péron, "Fonctions sociales et dimensions subjectives des espaces insulaires (à partir de l'exemple des îles

époque ni à toutes les sociétés mais correspond plutôt à un certain processus :

"La mutation des campagnes et l'insécurité urbaine plongent les individus dans la nostalgie d'un monde plus harmonieux. L'évolution rapide des techniques et des idées génère une peur de l'avenir et de l'inconnu qui conduit l'homme à devenir un *laudator temporis acti*, regrettant le bonheur du temps passé et l'ancrage des traditions, aspirant à se ressourcer sur les rivages [...] . Ainsi, la construction d'une altérité insulaire heureuse et séduisante prend-elle corps dans les sociétés industrielles européennes peu à peu gagnées par les visions rousseauistes de la nature."⁹⁴

La foule ? Le désert. L'accessible ? L'inaccessible. L'évolution ? L'arrêt du temps. Le rationnel ? L'irrationnel. L'ordinaire ? Le curieux.

Le refuge et la prison. Le paradis et l'enfer. L'équilibre et la folie. Le bien et le mal. L'utopie et la dystopique. Le passé et le futur. Le nulle part et l'ailleurs. L'île est symbole de contractions profondes qui rendent le monde lisible : le binaire est simple.

C'est comme si il y avait autant de réalités des îles que de réalisateurs ou d'observateurs. Autant de facettes des territoires insulaires que de films. Appelons cela un kaléidoscope, ou un « kaléïloscope »."⁹⁵

Ce qui est certain, c'est que l'île, depuis le XIXe siècle, est devenu un symbole important dont, quelque part, le monde semble avoir besoin.



L'île rêvée est-elle vécue? J'entends par là que le roman, l'auteur du roman et le lecteur du roman n'ont pas nécessairement vécu l'île. L'île romanesque existe-t-elle ? Si les représentations des îles influencent le désir d'île, n'est-il pas possible d'imaginer que, quelle que soit l'île de destination du voyageur, celui-ci sera nécessairement déçu ? Pire, l'île vécue est-elle rêvée ? Le rêveur d'île n'est-il pas, justement, celui qui n'est pas sur une île ? J'ai réalisé un petit tableau qui résume dans les grandes lignes la dualité imaginée entre l'île et le continent :

L'île	Le monde
Désert/solitude/liberté	Densité/foule/oppresion
Inaccessible/lenteur	Instantanéité/vitesse
Dénuent/besoins seuls/labeur	Abondance/frivolité/oisiveté
Nature forte, dangereuse en profusion et sauvegardée	Nature dominée, abîmée, urbanisée
Folie/magic/surnaturel/déformation temporelle	Rationalité, connaissance objective
Solidarité/interactions sociales	Individualisme/anonymat
Imprévisibilité	Calcul/argent (capitalisme)
Passé ou futur	Présent

du Ponant)", *Annales de géographie* 2005/4 (n°644), p.422-436

94 Nathalie Bernardie, « Immobiles îles », *Géographie et cultures* [En ligne], n°75, 2010, p.2

95 Corinne Bénand, "L'île et le cinéma", in : Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002, p.329

Il est possible de présumer que cet ensemble de songes et de symboles d'îles fonctionnera comme un cadre dans lequel l'île devra s'intégrer. Néanmoins, peut-être s'agit-il d'un cadre plus continental qu'insulaire... Puisque, ce qui selon moi ressort, c'est cette dialectique entre : ce que l'île est le continent n'est pas, ce que le continent est l'île n'est pas.

"[...] désir pour un Ailleurs qui représente ce que l'Ici n'est pas (lointain, différent, inconnu, chaud, inaccessible) [...]"⁹⁶

Et peut-être y a-t-il ici un quiproquo fait d'un aveuglement, historiquement et socialement induit (l'époque faisant qu'un certain nombre d'individus ressentent le besoin d'échapper), qui serait susceptible de conduire le rêveur à voir dans l'île ce qu'il veut y voir et à se focaliser dessus, tout en tenant à l'écart ce qui gâcherait le tableau.



Les caractéristiques de l'espace insulaire (isolement, finitude, endémisme, etc.) induiraient des comportements insulaires (solidarité, interconnaissance, floraison culturelle, etc.), cette induction est elle-même source d'inspiration artistique, les produits de l'inspiration (ici les romans) représentent l'île, symbolisent l'île, et ce mode imaginaire de l'île influencerait à son tour une lecture de l'espace. L'île ne peut être qu'un rocher objectif. La réponse à la question "qu'est-ce qu'une île" ne se résume pas à "espace de terre entouré d'eau de tous côtés"⁹⁷. Je dirais même qu'une île n'existe que dans la mesure où elle se rêve, se symbolise.

"Tout comme l'isolement, l'imaginaire ou l'idéalité, ce sentiment d'éternité associé au monde insulaire s'est en réalité très largement construit à partir d'un corpus de récits littéraires, mythologiques, romanesques ou poétiques qui ont peu à peu infusé les inconscients occidentaux."⁹⁸

A partir de tout ceci, de toutes ces caractéristiques naturelles et de leurs effets, de tous ces rêves, de tous ces symboles inspirés par l'objet île, ne peut-on pas entrevoir une forme d'imposition d'un idéal de l'île qui, si il revêt de multiples formes, est consensuel sur plusieurs points et notamment sur un élément important : l'île *doit* être différente du continent. Ainsi, il est possible de voir, derrière les théories de la nissologie ou la littérature qui peuvent sembler représenter ce qui est, une forme d'injonction à rester différent pour conserver la légitimité de se revendiquer île. Ce qui est, ce qui était, qui fut peut-être, devient ce qui doit être. L'île *doit* être inaccessible, l'île *doit* être peu peuplée, l'île *doit* avoir un vaste réservoir de tradition, l'île *doit* déformer l'écoulement du

96 Nathalie Bernardie, « Immobiles îles », *Géographie et cultures* [En ligne], n°75, 2010, p.3

97 Il s'agit de la définition donnée par le site internet Larousse, mais toutes les définitions de l'île, dans les dictionnaires, sont sensiblement similaires. [<http://www.larousse.fr>, consulté le 24/04/17]

98 Nathalie Bernardie, « Immobiles îles », *Géographie et cultures* [En ligne], n°75, 2010, p.6

temps, l'île *doit* être exotique, étrange, l'île *doit* être paradis et enfer.

L'île est tout, semble-t-il, l'île peut revêtir n'importe quel masque pourvu que celui-ci soit différent. Différent de quoi ? Du monde dans lequel vivent ceux qui cherchent l'île. L'injonction principale pourrait donc être l'exotisme. Et s'il s'avérait alors que les visiteurs, épris de rêves d'autre chose, retrouvaient sur l'île certaines des caractéristiques présentes à l'extérieur de l'île, leur rêve pourrait s'en retrouver terni, obscurci.

L'île est une promesse. Promesse d'évasion. Je présume que la légitimité d'Oléron reposera sur cette promesse qu'elle aura à tenir.

"Parmi les nombreux caractères ambivalents de l'île, il faut en effet rappeler que si l'île se veut avant tout différente, ce qui peut impliquer négation de l'Autre et enfermement, elle doit aussi échanger, communiquer pour exister. Et c'est précisément cette différence qu'elle va pouvoir échanger. Elle est donc condamnée à l'originalité. Condamnée à la production de la diversité et de la culture."⁹⁹

Oléron pourra être pire que le continent, ébranlant les peurs. Oléron pourra être meilleure que le continent, havre pour les idéalistes. Mais Oléron ne pourra pas être pareille que le continent. L'île romanesque est pensée par rapport au continent et pour le continent.

99 Anne Meistersheim, « Le malentendu. Entre imaginaire insulaire et imaginaire continental », *Ethnologie française* 2006/3 (Vol. 36), p.505

Chapitre Deux : "La fin d'une île"¹

1 "La fin d'une île" est une expression extraite de mes notes de terrain effectuées le 19/02/2017 au sein du Musée de l'île d'Oléron (localisé à Saint-Pierre-d'Oléron). Il s'agit du titre d'une vidéo d'archive de l'INA (pas de renseignement sur la date mais puisqu'il s'agit d'une vidéo sur la construction et l'inauguration du pont d'Oléron il est possible d'estimer que les images datent de 1965-1966) ; il s'agit d'une vidéo projetée dans le musée à l'occasion d'une exposition temporaire intitulée "Oléron-Continent", dans une petite salle décorée façon 1960's (tapisserie géométrique aux tons orangés, vieux poste de télévision d'époque, meubles en formica, etc.).

Après les songes, ce qu'ils signifient et symbolisent, il s'agira d'en entrevoir les effets.

De part les prémices de l'intérêt des continentaux pour les îles, de part le monde imaginaire qui se coagule autour des représentations de ces lieux maritimes, il est possible de comprendre les raisons qui poussèrent les touristes à désirer les îles. L'île, au-delà des songes et des symboles qu'elle représente, devient esthétisée. La vie sur les îles devient enviable, dans l'idée de dépaysement, de tranquillité et de ressourcement. Cet engouement touristique aura des conséquences sur Oléron : l'île perdra son isolement, son caractère insulaire, et certaines des caractéristiques que je vais tenter d'exposer. A tel point que certains diront d'Oléron qu'elle n'est plus une île. Ainsi, île d'un jour ne serait pas île toujours.

Il s'agira en premier lieu de s'intéresser à la manière dont s'instaure et se développe l'ouverture d'Oléron au continent ainsi que les raisons de son essor. Pour ensuite tenter de décrire, en prenant appui sur les discours insulaires et touristiques, les conséquences qui sont prêtées à cette rupture de l'isolement. Pour aller vite, je vais tenter de montrer en quoi Oléron peut ne plus être une île, et quels sens incarne cette disparition potentielle.

I- L'Oléron amarrée

"Le bonheur de l'insulaire, c'est son enfermement."²

Comment en est-on arrivés à raccrocher de manière stable Oléron au Continent, ou le continent à Oléron, quelles étaient les raisons de l'époque et quelles sont les raisons que la population y voit aujourd'hui ? Qu'est-ce que représente le pont dans différents contextes, comment ses représentations fluctuent ?

a) Île vue, île voulue

"Le rêve de l'île, la nissonostalgie est une composante dialectique de la vie terne."³

Il fut un temps durant lequel les îles étaient perçues comme des lieux de désolation. C'était, estimait-on, le royaume de la pauvreté, de l'austérité, des mœurs étranges⁴. Affiliée à une prison, un bagne, et, dans le meilleur des cas, à une place militaire stratégique, l'île, bien que l'on puisse croire le contraire, n'était pourtant pas dénuée de relations avec l'extérieur. Notamment avec les religieux

2 Guy Rohou, "Petite utopie insulaire", in : *Territoires et sociétés insulaires*, Colloque international, Brest, 15-17 novembre 1989, (1991 pour le présent compte-rendu), p.449

3 Abraham A. Moles, "Nissologie ou science des îles", *Espace géographique*, tome 11, n°4, 1982. pp. 285

4 Karine Salomé, *Les îles bretonnes, une image en construction (1750-1914)*, Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003

puis, plus tard, les administrateurs de l'État, venant y répandre leur message (divin pour les uns, administratif pour les autres)⁵. De plus, l'île d'Oléron, étant un lieu à forte production paysanne (sel, vin, produits de la mer), était en relation avec l'extérieur via le domaine commercial. Néanmoins, il semble vrai qu'avant le XIX^e siècle, les insulaires vivaient plutôt en ce que l'on pourrait qualifier d'autarcie relative ou plutôt d'autonomie⁶ – en ce sens qu'ils vivaient, géographiquement isolés, en partie de leur propre production⁷. Et peut-être est-il vrai, mais il s'agit d'un jugement de valeur, que leur monde et leur mode de vie étaient assez austères. Quoiqu'il en soit, cette vision plutôt sombre d'Oléron – comme de toutes les îles de l'Atlantique, c'était l'idée de l'époque – laissa la place à une perception plus esthétisée, notamment grâce aux artistes qui trouvèrent l'inspiration⁸ au sein des espaces insulaires (Honoré de Balzac, Louis Lessieux, Victor Hugo, Pierre Loti, etc.), mais également par les recommandations médicales sur les bienfaits curatifs de l'air du large⁹.

"On attend désormais de la mer qu'elle calme les anxiétés de l'élite, qu'elle rétablisse l'harmonie du corps et de l'âme, qu'elle enrayer la perte de l'énergie vitale d'une classe sociale qui se sent particulièrement menacée dans ses enfants, ses filles, ses femmes, ses penseurs."¹⁰

Traductions paradoxales

Une chose étrange m'apparaît : la traduction de l'insularité romanesque dans les désirs d'île des touristes à quelque chose de discordant.

Si l'on se focalise sur le roman fondateur de Daniel Defoe, il est clair que Robinson Crusoé recherche sur son île la rationalité, et non l'enchantement ; regrette la désolation du lieu, et non recherche la frugalité ; se protège de la violence de la nature, et non s'y expose ; est en quête de la présence d'autrui, non pas de la solitude ; lorsqu'il évoque sa situation il parle de "captivité" (*a) et non d'échappatoire. Tout se passe comme si le touriste recherchait l'inverse de ce que Robinson tentait désespérément d'avoir. Mais, bien sûr, ce dont le touriste insulaire est en quête c'est l'état final de Robinson : "quitter le monde, l'oublier, s'oublier, se débarrasser de lui et de soi en quelque manière – et toujours au bord de la mer. La littérature abonde de ce genre de fins." (*b)

Peut être que, dès l'origine de l'intérêt pour les îles il y a une sorte de quiproquo : le voyageur espère une île conforme à ses rêves et aux symboles dont j'ai traité, seulement : cette île existe-t-elle ?

*a- Daniel Defoe, *Robinson Crusoé*, Éditions de la Librairie Générale Française, Paris, 2003, p.143

*b- Jean-Didier Urbain, *Sur la plage. Mœurs et coutumes balnéaires (XIX^e -XX^e siècles)*, Éditions Payot et Rivages, Paris Vie, 1996 (1994 pour la première édition), p.175

5 C'est la thèse défendue par Karine Salomé, *Les îles bretonnes, une image en construction (1750-1914)*, Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003

6 L'autonomie impliquerait plus de dépendance, donc de relations avec l'extérieur, tandis que l'autarcie serait le "summum" de l'autonomie, selon Nina Soulimant, *Faire face au changement et réinventer des îles*, thèse de géographie (dir. Louis Marrou), Université de La Rochelle, 2011, p.67-71

7 Thierry Sauzeau, *Petite histoire d'Oléron*, Geste Éditions, La Crèche, 2016

8 Karine Salomé, *Les îles bretonnes, une image en construction (1750-1914)*, Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003

9 Les espaces littoraux devinrent, au cours du XVIII^e siècle des lieux recommandés par les professionnels de la santé pour leurs bienfaits curatifs, leur pouvoir de ressourcement (provenant de la qualité de leur air), c'est ce que développe Alain Corbin dans *Le territoire du vide. L'occident et le désir de rivage (1750-1840)*, Éditions Aubier, Paris, 1988. Et ce n'est pas par hasard si la ville de Saint-Trojan deviendra par la suite une sorte de station thermale avec un sanatorium, un aérium et aujourd'hui une Thalasso, thème développé dans Sylvine Pickel-Chevalier, *Une histoire touristique des côtes atlantiques. Saint-Trojan-les-Bains, modèle de station oléronaise, dans un monde en évolution*, Éditions Le Croît vif, Saintes, 2015

10 Alain Corbin, *Le territoire du vide. L'occident et le désir de rivage (1750-1840)*, Éditions Aubier, Paris, 1988, p.76

Ainsi le XIX^e siècle, dans un contexte que l'on pourrait dire de désenchantement (l'industrie, l'urbanisation, pour certains le déclin de la moralité, etc), voit se développer un tourisme aristocratique et bourgeois. A cette époque existent déjà de nombreuses stations balnéaires, en Charente-Maritime il y a par exemple Royan. Mais ces stations, aux yeux de certains voyageurs, ne feraient que reproduire les mondanités urbaines auxquelles ils sont accoutumés. Aussi, ceux d'entre eux qui désireront un surcroît d'exotisme choisiront volontiers les îles :

"En dépit de certaines divergences, les visiteurs se rejoignent dans la volonté de fuir un tourisme désormais rationalisé, codifié et institutionnalisé [...]. Loin de la foule et du spectacle qu'elle offre, loin de la vulgarité et de l'agitation criarde des villes balnéaires, les visiteurs aspirent à un voyage plus subtil, qui ajoute à la contemplation des beaux paysages et la saveur du plein air, le bien-être individuel et la quête de soi, le calme et l'isolement."¹¹

A Oléron, la commune de Saint-Trojan (qui deviendra d'ailleurs par la suite Saint-Trojan-les-Bains) située tout à fait au sud de l'île, connaîtra un essor touristique important : dès le XIX^e siècle, ceux que l'on appelle les "baigneurs" y viendront pour s'y délasser, à l'ombre des pins de l'immense forêt domaniale, instaurant un embryon de vie mondaine, estivale, dans les nombreux hôtels qui y apparaîtront. En l'espace d'un siècle, pour ainsi dire, la représentation de l'île, et des îles de l'Atlantique en général, est passée de celle de l'enfermement, infernal, atroce et battu par les tempêtes, dont les habitants étaient surtout connus pour les naufrages qu'ils provoquaient à celle de l'échappatoire, paradisiaque, où les habitants sont purs, moralement préservés, vivants dans un endroit, manquant certes de certaines commodités, mais tellement pittoresque et original (au sens "origine" du terme), à l'écart de toute préoccupation nationale¹². Ce changement progressif de perception pourrait correspondre à une transformation d'un paradigme sociétal (ou seulement d'un certain groupe social plus préoccupé par les évolutions contemporaines) : de la croyance en la puissance de l'homme sur la nature, par la technique et la science, à l'appréhension d'un avenir incertain.

Il semblerait visiblement que le XIX^e, à propos duquel il est communément admis qu'il s'agit d'une période d'innovations découvertes scientifiques, d'innovations, de croyance en l'avenir, eut également son lot de détracteurs. Si la lecture classique de ce siècle semble rimer avec "progrès", "accroissement", "accumulation", "quête de puissance" et "arrachement à la nature pensée comme hostile et illimité"¹³, il ne faudrait pourtant pas occulter les formes d'aversion qui existaient alors à l'égard de ces idées dominantes. Ceux qui s'opposent à ces paradigmes de progrès et d'évolution

11 Karine Salomé, *Les îles bretonnes, une image en construction (1750-1914)*, Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003, p.159-160

12 C'est l'analyse qu'en fait Karine Salomé dans son ouvrage précédemment cité.

13 Ce sont les mots qu'emploient Emmanuel Fureix et François Jarrige pour esquisser les contours classiques de la définition de la société française du XIX^e siècle, dans *La modernité désenchantée. Relire l'histoire du XIX^e siècle français*, Éditions La Découverte, Paris, 2015

pourraient être des Baudelaires, des romantiques, des nostalgiques, comme a pu l'être un certain Pierre Loti n'ayant de cesse de glorifier le passé à l'aune de son mépris pour le présent. J'imagine que pour ces individus, le désenchantement du monde n'est pas assez rééquilibré par certains avantages auxquels il est censé faire place (amélioration et facilitation des conditions de vie, libération démocratique et sociale dans une idée d'égalité, etc.). Aussi, dans ce siècle "prométhéen"¹⁴ :

"Tout aussi obsédante se révèle la figure du déclin, puis de la décadence."¹⁵

Les touristes pionniers qui vinrent sur Oléron sont, je crois, de cet acabit. Oléron sera vue, puis voulue, parce qu'elle n'apparaît pas similaire à la société extérieure : nulle industrie n'y prolifère, la communauté semble conserver des liens forts, profonds, la nature est présente et l'on y respecte sa grandeur, etc. Le XIX^e siècle est le moment du voyage comme forme répandue de l'évasion, quasi-obligée dans un monde imaginé par certain comme étant entré dans une dynamique frénétique d'évolution. Et l'île rassure. Elle semble, contre vents et marées, rester stable dans la tempête contemporaine.

L'île rassure, Oléron paraît loin du tumulte qui touche le continent. Néanmoins, le voyage sur Oléron et le séjour doivent faire face à certaines incommodités : la traversée est dangereuse et les structures d'hébergement sont plutôt rare et peu confortables. Victor Hugo relate son impression :

"On n'arrive pas aisément à l'île d'Oléron. Il faut le vouloir. On ne conduit le voyageur à l'île

14 Emmanuel Fureix, Martin Jarrige, *La modernité désenchantée. Relire l'histoire du XIXe siècle français*, Éditions La Découverte, Paris, 2015, p.20

15 Emmanuel Fureix, Martin Jarrige, *La modernité désenchantée. Relire l'histoire du XIXe siècle français*, Éditions La Découverte, Paris, 2015, p.22

Le voyage vers Oléron

Ou comment se faire une idée du degré d'inaccessibilité d'Oléron. Il faut se dire que durant la première moitié du XX^e siècle et, en partie, au-delà, rejoindre Oléron pour quelqu'un qui viendrait, par exemple, de Paris et souhaiterait se rendre à Saint-Trojan, était fort compliqué : arrivé en gare de Rochefort (à 27 kilomètres de Bourcefranc-le-Chapus, dernière ville continentale avant l'île d'Oléron), il fallait prendre un véhicule, souvent lent à l'époque, se rendre au pont transbordeur de Martrou (permettant la traversée de l'estuaire de la Charente, sans quoi l'on s'expose à un bien grand détour) et attendre que ce dernier ait l'obligeance de descendre si le moment y est propice ; une fois l'estuaire passé, il s'agira de parcourir une route d'une quinzaine de kilomètres en plein dans les marais, à la chaussée plus que déformée pour arriver, quelques kilomètres plus tard, à la gare maritime de Bourcefranc. Ensuite, si la mer est praticable et le bateau à vapeur prêt (en espérant qu'il y reste suffisamment de places pour vous et vos bagages – Ô combien nombreux étaient-ils tant on ne faisait pas un tel voyage pour une simple semaine) ; ensuite c'est la traversée du Coureau (bras de mer séparant l'île du continent), brassé par les vagues et, enfin, c'est l'arrivée au port du Château-d'Oléron ou à Ors ; puis vient le moment de prendre un train (inauguré en 1904 -*a-) pour se rendre à Saint-Trojan, "île dans l'île" (*b), doublement isolée du fait des marais, dunes et forêts qui l'entourent, sans autre route pour y parvenir.

*a – Information recueillie sur le site <http://www.oleron.fr> dans un article intitulé "L'aventure ferroviaire sur IO" écrit par Charles Nadeau et mis en ligne le 6 août 2015

*b – Expression de Sylvine Pickel-Chevalier, *Une histoire touristique des côtes atlantiques. Saint-Trojan-les-Bains, modèle de station oléronaise, dans un monde en évolution*, Éditions Le Croît vif, Saintes, 2015, p.21 : "Serti dans ces milieux hostiles, Saint-Trojan est une sorte d'île dans l'île [...]".

d'Oleron que pas à pas, il semble qu'on veuille lui donner le temps de réfléchir et de se raviser."¹⁶

Ainsi, l'île devra améliorer son confort et ses commodités si elle veut accueillir et satisfaire un plus grand nombre de visiteurs. Pourtant, presque un siècle après les paroles de Hugo, il est dit d'Oléron dans un journal continental des années 1930 :

"A tous ceux qui recherchent pour leurs vacances le calme, [...] loin des stations trop connues et partant trop encombrées où il faut continuer la vie mondaine de Paris, je voudrais signaler une région encore peu connue et fréquentée seulement par de fidèles habitués. Ces derniers me reprocheront peut-être de dévoiler le charme de l'île d'Oléron et de troubler ainsi le splendide isolement qu'ils aimeraient conserver. Qu'ils m'en excusent en songeant que les 25 km. de plages et leurs forêts de pins et de chênes verts représentent une superficie capable de leur ménager encore longtemps le calme et la solitude qui leur sont si chers."¹⁷

Oléron demeure un coin de terre à l'écart, isolé, préservée, loin de la foule : en ce début de XXe siècle, les raisons de l'attrait d'Oléron sont sensiblement les mêmes qu'un siècle plus tôt. Signe qui renforce peut-être l'impression d'immuabilité de l'espace et de la société insulaire : "Sa physionomie n'a presque pas changé depuis des lustres"¹⁸ :

"Les villages y sont tout blancs, avec des maisons basses et également blanches, à volets verts ou bleus, au pied desquelles tout un parterre de fleurs met de chaudes colorations délicatement nuancées. [...] Comme les routes, plates et sinueuses sont aussi toutes blanches et que leur poussière, soulevée par les autos et le vent du large, vient s'accrocher au feuillage bas des

tamaris en bordure, tout ce blanc fait songer à quelque paysage d'Afrique et, l'été le soleil éblouissant et la chaleur complètent l'illusion."¹⁹



Île d'Oléron. — Maisons paysannes à La Morelière.

"L'île d'Oléron", *La Revue du Touring-club de France*, Avril 1932, [archive de la BNF, mis en ligne sur Gallica le 04/07/2013], p.126

Néanmoins, malgré les charmes de l'isolement, au sein de ce même périodique, est annoncé, comme pour rassurer les éventuels futurs visiteurs, l'arrivée prochaine d'une heureuse amélioration des communications maritimes île-continent. Notez aussi qu'une "pension de famille moderne et

16 Victor Hugo (à propos de la traversée vers Oléron, en 1843), cité par Sylvine Pickel-Chevalier, *Une histoire touristique des côtes atlantiques. Saint-Trojan-les-Bains, modèle de station oléronaise, dans un monde en évolution*, Éditions Le Croît vif, Saintes, 2015, p.30

17 "L'île d'Oléron", *La Revue du Touring-club de France*, Avril 1932, p.123 [archive de la BNF, mis en ligne sur Gallica le 04/07/2013]

18 *Ibid*, p.124

19 *Ibid*, p.124-125

très confortable" vient de s'ouvrir à Dolus et que "déjà quelques villas se construisent en bordure de forêt", aux alentours de la plage de Vert-Bois dont "la sauvage grandeur est particulièrement émouvante" et dont il est d'ors et déjà prédit qu'elle deviendra "la plus belle station de bains de mer de l'île"²⁰.

La Revue du Touring-Club traduit une vision esthétisée, dans la lignée du sublime que j'ai déjà abordé, avec des descriptions oscillant entre louanges du calme des côtes Est de l'île et violence de l'océan de la côte Ouest, aussi appelé "côte sauvage". Je retrouve dans les lignes d'un autre périodique cette dualité de la douce-violence caractéristique du romantisme et Saint-Trojan en est la quintessence puisque la ville possède deux plages, l'une à l'est et l'autre à l'ouest.

"Ce qu'il faut surtout voir, c'est la côte sauvage, la côte regardant l'Océan, l'Océan immense, l'Océan presque toujours en furie. Sur ces rochers noirs qui frangent l'île [...] la mer déferle avec rage, hurle, tonne, bondit, se brise et retombe en large paquets d'écume. Le spectacle est plus effrayant encore dans le Pertuis de Maumusson. [...] En vérité elle est d'une beauté tragique, cette côte. Que de navires elle a vu disparaître, que de trésors a-t-elle engloutis ?"²¹

Mais finalement, malgré ses atouts pittoresques, Oléron va devoir s'adapter un peu aux modes de vie de ses visiteurs.

"Pourtant, ces touristes charmés par les colères océanes ou les flancs abruptes des montagnes, n'en aspirent pas moins à retrouver le confort et la sécurité qui leur sont familiers. Aussi, le tourisme porte-t-il en son sein, depuis sa genèse, le double processus de valorisation et destruction des milieux naturels qu'il convoite, car il métamorphose les milieux naturels ou ruraux qu'il investit, en les parant du modernisme des villes..."²²

En ce début de XX^e siècle, les continentaux ne s'en doutent pas encore mais ils finiront par regretter l'empressement de construction et d'équipement qu'ils ont pu stimuler sur l'île d'Oléron.

Aujourd'hui, le siècle a changé mais, me semble-t-il, l'île est toujours voulue pour les mêmes raisons. De part mon entretien avec Charles (néo-insulaire vivant à Oléron depuis quatre ans, artiste peintre), ce sont ces mêmes idées qui ressortent. Charles est d'origine parisienne et, pour échapper à l'oppression de la ville, me dit-il, il a choisi très tôt de voyager (Inde, Maghreb, Europe) pour s'installer finalement sur l'île d'Oléron où il a trouvé, estime-t-il, les ingrédients nécessaires à son épanouissement : l'inspiration artistique, la présence de la nature, la simplicité des insulaires, la tranquillité.

"[...] la plupart du temps les gens sont coincés à Paris, en famille en plus. Il sont malheureux, il font pas toujours ce qu'ils veulent. Il y a un monde... [...] C'est l'enfer, le RER, le monde, c'est un cauchemar. Je sature moi, la foule, c'est trop, c'est too much."

Il est venu chercher à Oléron ce qui, selon lui, n'est pas possible en ville. Un des symboles de sa nouvelle vie est son jardin, lui qui n'a jamais eu de jardin auparavant.

20 *Ibid*, p.125

21 Gaston Mauberger, "L'île d'Oléron rattachée au Continent", *Le Figaro*, n°244, 1er septembre 1913, Paris, p.3

22 Sylvine Pickel-Chevalier, *Une histoire touristique des côtes atlantiques. Saint-Trojan-les-Bains, modèle de station oléronaise, dans un monde en évolution*, Éditions Le Croît vif, Saintes, 2015, p.27

"T'es sur Oléron mais dans un appartement, euh non merci... Je quitte ça, je quitte la ville, en plus moi j'ai toujours logé dans des appartements donc... Il me fallait au moins un petit espace vert."

Ajoutons à cela que, Charles étant artiste peintre, il affectionne énormément l'aspect des villages Oléronais qu'il compare volontiers à ceux de ses voyages au Maghreb (comme *La Revue du Touring-club* et comme Loti avant elle), et les routes délabrés dans lesquelles il perçoit quelque chose de l'ordre des routes de la région de Goa, en Inde.



Peinture d'une rue de La Menouillère, par Charles, 2013

Ceci étant dit, le baigneur du début du XX^e siècle semble un peu lassé, comme Hugo, par la traversée et en 1913, *Le Figaro* annonçait déjà : "L'île d'Oléron rattachée au Continent" :

"Dans deux années tout au plus, l'île d'Oléron sera soudée au continent. [...] Le bateau bientôt ne sera plus nécessaire. [...] Et le "pont transbordeur" sera gigantesque. [...] Lorsque ce transbordeur sera construit, l'île d'Oléron, excessivement riche par son vignoble, ses parcs à huîtres, ses salines et ses pêcheries, se transformera et sa fortune décuplera. [...] Et que de touristes viendront visiter ce coin de terre étonnement curieux !

qui apparaît dans les propos du Touring-club comme facteur de handicap (moins de traversées l'hiver avec les fortes marées et les tempêtes, embouteillages d'une longueur affolante avant de parvenir à embarquer). Et :

"Souhaitons donc de voir prochainement améliorée la liaison de l'île au continent, et que l'on entreprenne au plus tôt l'établissement d'une route en corniche qui ferait le tour de l'île, [...] reliant entre elles, en longeant la mer et la forêt, toutes les plages."²³

Il s'agit donc d'un souhait, tant pour les touristes que les insulaires visiblement, plein de belles promesses.

Île vue, île voulue. Il me semble que les raisons de l'attraction touristique d'Oléron passent

23 "L'île d'Oléron", *La Revue du Touring-club de France*, Avril 1932, [archive de la BNF, mis en ligne sur Gallica le 04/07/2013], p.127

plus particulièrement par : l'architecture maghrébine évoquée par Loti, la dimension sublime de la nature (entre tranquillité et sauvagerie) et le caractère préservé de la population.

b) Le pont : l'aubaine et la menace

"Maintenant que les villes elles sont polluées et tout... On aimerait bien une île. Allons-y on a l'argent. Mais tu vois nous on a jamais choisi, on voulait connaître la modernité, on l'avait pas, là on veut la tranquillité et ben on l'a pas." Christine (57 ans)

J'ai montré à quel point la construction d'un pont semblait logique pour le confort touristique. Mais, quel est le point de vue des insulaires à propos de leur rattachement définitif au continent ? Comment s'est développé, de leur côté, le désir de continent ? Voient-ils d'un bon œil cet amarrage de leur île ? N'y trouvent-ils pas aussi, déjà, des inconvénients ?

Pont : "ces trois kilomètres de route à l'assaut d'Oléron"²⁴. 1966. Cette date effraie, c'est celle du deuil d'Oléron pour les partisans de la "banalisation". Une île à pont n'est pas une île. Mais les touristes n'auraient pas pu imposer la construction du pont à eux seuls. Il y a forcément quelque part une forme de consensus. Pour que le viaduc soit réalisé il fallait bien une sorte de compromis où les insulaires, aussi, trouvaient des avantages.

Ainsi si Guy Rohou disait plus haut que le bonheur des populations insulaires est d'être enfermées, il me semble néanmoins que les insulaires d'avant le pont ne baignaient pas dans cette prétendue allégresse de la clôture insulaire. Avant que le continent ne s'intéresse à Oléron, il est possible d'imaginer que les insulaires vivaient leur isolement géographique avec une relative indifférence, c'était comme ça. On ne se posait pas vraiment la question. Autrement dit, l'indifférence de l'insulaire c'est son enfermement, pour parodier Rohou. Madame H., insulaire ayant connu la vie sans pont, a un discours pour le moins différent de celui qui voudrait l'insulaire joyeusement enfermé :

"Sans le pont il y aurait moins de monde j'en suis sûre, parce qu'ils se sentiraient prisonniers, comme on l'était. Parce qu'on était prisonniers. Mais avec le pont, on est comme si on était ailleurs. Là, retourner sans pont, je serais pas d'accord. Tant qu'on n'a pas l'habitude ça peut passer, mais là qu'on a le confort, on accepte pas facilement de retourner en arrière. [...] Si jamais on n'avait plus de pont, on se sentirait pris au piège. On aurait peut-être plus de tranquillité mais on serait pris au piège. La liberté n'a pas de prix, où alors faut pas l'avoir connue." Madame H. (80 ans)

Ainsi, une relative indifférence à leur situation d'insularité aussi longtemps que les Oléronnais restent aveugles au monde. Au XIX^e siècle, alors que les échanges commerciaux entre l'île et le

24 Thierry Sauzeau et Michel Garnier, *Oléron l'île*, Gestes éditions, La Crèche, 2005, p.22

continent sont en plein essor, l'insularité est susceptible d'être devenue une tare, et qui plus est lorsque ces échanges devinrent touristiques. Le bras de mer séparant Oléron du reste de la France a pu être un handicap plus qu'un avantage aux yeux de la population insulaire (déficit de liberté de circulation, prix élevé des denrées, etc.). En fait, sans parler des freins la potentialité touristique, qui n'était d'ailleurs pas nécessairement évidente pour les insulaires du XIX^e siècle, l'enfermement avait son lot d'inconvénients pour les îliens eux-mêmes. Alors qu'aujourd'hui, pour Madame H. le pont est un symbole de liberté et de joie : "le pont c'est le soleil" me dit-elle.

De plus, il est possible d'imaginer que si le touriste pionnier continental en rentrant chez lui parle d'Oléron à son entourage, auquel il donne envie d'y voyager, il donne aussi à Oléron l'envie de voyager sur le continent. La séduction est ainsi réciproque. Et peut-être même plus : le continental permet à Oléron de s'appréhender comme un lieu esthétique, ayant un potentiel touristique. En effet, les insulaires n'ont pas une conscience innée de la beauté que le monde extérieur prête à leur île. J'observe, grâce au *Journal de Marennes*²⁵ (de l'année 1834), une vision de l'environnement que je qualifierai d'utilitariste. En ce sens que la mer semble y être envisagée comme une voie, une route, commerciale plus que comme une étendue poétique²⁶. Il a donc fallu attendre que les insulaires entrevoient leurs paysages, leurs villages comme beaux, pittoresques, pour qu'ils saisissent l'aubaine que pouvait représenter le tourisme puis l'aubaine que pouvait représenter une augmentation et une amélioration des liens avec le continent pour le tourisme. Les insulaires y virent, sur conseils et après concertations probablement, un moyen d'abandonner petit à petit leurs activités traditionnelles, physiquement éprouvantes, pour se lancer dans les activités économiques liées au tourisme (restaurants, hôtels, guides, marchands...). Madame H. me racontera la vie austère que sa famille avait pu avoir avant le pont, avec un puits pour seul frigo, un travail manuel rude et épuisant (en l'occurrence l'ostréiculture).

"C'est dommage, j'en avais des photos de ma grand-mère. Comment elle était, comment elles étaient les pauvres... Avec les quichenottes, les robes noires, elles étaient toutes habillées en noir. Été comme hiver c'était des robes jusqu'au pied. C'est pas croyable... C'était presque des esclaves." Madame H.

Il est alors possible de comprendre que, si mon enquête me certifie que les insulaires se contentaient absolument de ce mode de vie, il eurent des raisons d'espérer autre chose.

"Si sur le plan humain les îles offrent des avantages, elles génèrent également quelques inconvénients. Ainsi les communautés insulaires forment de petites sociétés humaines et chaleureuses, où les liens familiaux, de voisinage et les rapports professionnels et affectifs sont

25 *Le journal de Marennes*, Archives départementales de La Rochelle, 1834 (cote : Jx 169). Il ne s'agit pas à proprement parler d'un périodique insulaire, néanmoins c'est le seul journal local du début du XIX^e siècle que j'ai pu dénicher.

26 La présence d'une liste de navire à chaque début de numéro peut aller dans ce sens. Chaque nom de navire est suivi d'une indication (en tonnes) sur la hauteur de sa contenance, la liste est divisée en deux parties : les "Arrivages", "Navires venus au lest" ; et les "Départs", "Navires chargés de sel" ce qui dénote une situation d'exportation plus que d'importation puisque les navires arrivant dans la zone de Marennes sont vides et repartent chargés de sel.

étroitement imbriqués. Néanmoins, on peut penser que le besoin d'échapper à ce contrôle social sévère et l'envie de se soustraire à l'isolement provoqué par l'insularité [...]. Enfin, sur le plan professionnel, les choix restent très limités, notamment pour les femmes."²⁷

D'autant plus que les deux Guerres Mondiales ayant fait quelques ravages et ayant eu des conséquences économiques, démographique, Oléron, comme de multiple endroits en France, avait besoin d'une nouvelle dynamique : le tourisme pouvait être la solution²⁸.

Et il faut s'imaginer qu'au contact des continentaux, par les récits que ceux-ci faisaient potentiellement de leur existence continentale, ils entrevirent la possibilité d'améliorer leur mode de vie, en le facilitant. Allant, pour certains, jusqu'au désir, en plus d'abandonner les activités traditionnelles, de quitter l'île. Définitivement pour quelque-uns, les exilés, occasionnellement pour les autres. Nous avons donc d'un côté un nombre de visiteurs croissant, et de l'autre un nombre d'insulaires désirant pouvoir sortir de temps à autre également croissant. Le premier pallier, dans la quête d'une plus grande liberté de mouvement, fut l'élaboration de liaisons maritimes (en particulier via des bateaux à vapeur) dès le milieu du XIX^e siècle, avec des horaires régulières (plus ou moins respectées). Puis, environ un siècle plus tard, ce fut l'arrivée du bac où l'on pouvait transporter, en plus des passagers (déjà plus nombreux que sur les petits bateaux à vapeur) des véhicules, et traversant le bras de mer plus rapidement (15 minutes environ)²⁹.

Il fallait donc qu'Oléron réalise son potentiel esthétique. Au début du XX^e siècle, de part un périodique, *Le Réveil d'Oléron*, apparaît une vision esthétisée de l'île d'Oléron dans le discours des insulaires. Dans le n° du 2 août 1913, est reproduite la "profession de foi que M. Baudrier adresse aux Électeurs"³⁰, où l'on peut lire :

"[...] qu'il s'agisse de l'avenir de nos plages, si belles et trop peu fréquentées encore [...]"
et plus loin, "Est-il nécessaire d'affirmer que nul plus que moi ne désire plus ardemment voir notre petite patrie reliée au continent par un ouvrage qui en assure les communications en tout temps, à marée basse comme à marée haute.
Il est de l'intérêt de tous d'encourager les éminents ingénieurs qui étudient ce projet et je ne manquerai pas si je suis votre élu, de m'en faire le défenseur ardent au Conseil Général."

De part la première citation, sur la beauté des plages Oléronaises, on constate une perception esthétisée de l'environnement naturel de l'île, que je n'ai pas perçu auparavant dans les bribes de paroles insulaires. Reprise peut-être, par contamination des valeurs, des perceptions des touristes, lesquelles, on peut l'envisager, apprirent aux insulaires à voir leur environnement de manière plus

27 Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002, p.124

28 Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002

29 Charles Nadeau, "Le pont de l'île", publié sur le site www.oleron.fr le 21 janvier 2016.

30 A la une du n°. M. Baudrier étant le maire du Château-d'Oléron en même temps que juge au tribunal de commerce, et officier du mérite agricole (puisque qu'ostréiculteur et propriétaire-viticulteur), le discours cité dans le périodique traite d'une tentative de Baudrier pour convaincre les Oléronais qu'il est la personne idéale pour les représenter, eux et leurs intérêts, en tant que Conseillé Général du département de la Charente-Inférieure.

contemplative qu'ils ne le faisaient auparavant (les insulaires comprenant alors l'intérêt, le prix même, de la simple nature). Et l'on perçoit une volonté, de la part de l'élu municipal, d'augmenter le rendement touristique du paysage de l'île. De part la seconde citation, plusieurs choses : d'abord, M. Braudrier se place comme le plus à même de défendre, auprès du département, la création d'un lien fixe île-continent. Ce qui pourrait également signifier qu'il compte sur cet argument du lien avec le continent afin d'être élu par les habitants locaux et, donc, qu'il pense (et peut-être pense-t-il juste) que les Oléronais sont nombreux à désirer être raccrochés au continent ; de cette volonté pourrait découler l'idée que les îliens ne sont pas particulièrement attachés à l'idée de rester île, et que l'insularité, l'isolement géographique, est vécu comme un handicap (au contraire de la fiction classique selon laquelle l'homme des îles serait, substantiellement, attaché à son isolement, de manière innée).

Néanmoins, si l'île augmente ses échanges avec le continent, s'ouvre en développant la fréquence de ses traversées³¹, le bac restait un moyen assez vétuste de gagner l'île ou d'en sortir, dangereux qui plus est, peu pratique (il fallait bien calculer son temps pour ne pas le manquer sinon il fallait dormir une nuit de plus, soit sur l'île, soit sur le continent).

"Oh lala fallait pas avoir la trouille (rires) ! On était jeune et, on avait peur de monter la dessus. Non mais c'était dangereux ! Mais les gens ils bougeaient pas, ils restaient sur l'île, voilà. Ils restaient sur l'île, ils sortaient pas. Ma grand-mère et tout je suis sûre qu'elle est jamais, jamais sortie de l'île !" Madame H. (80 ans)

En conséquence de quoi, dès la fin du XIX siècle, commencèrent à être pensés des projets de liaison fixe entre Oléron et l'extérieur. D'abord prenant la forme d'un pont transbordeur qui ne vit jamais le jour. Ensuite un projet de tunnel sous-marin qui daterait de la fin du XIXe siècle également. Divers projets de ponts de toute sorte³². Et enfin, le seul projet qui aboutit fut celui d'un pont. Inauguré en 1966, il est souvent décrit comme une prouesse technique : d'une longueur de 3,3 kilomètres, il est à l'époque le viaduc le plus imposant de France ; construit en béton il fait également office de conducteur d'eau courante, électricité et câbles téléphoniques. En conséquence de quoi, on l'imagine aisément, Oléron devint moins austère, le prix des approvisionnements baissa, le mode de vie des insulaires changea, probablement, avec une plus grande liberté de circulation.

En fait, alors que les touristes désirent un pont afin de pouvoir échapper à une vie qu'ils considèrent étouffante sur le continent, trop urbaine en somme, les Oléronais quant à eux désirent le pont pour échapper à l'île qu'ils estiment étouffante puisque fermée, un peu en retard sur l'époque. Ainsi, si il y

31 Au sein du Journal de Marennes, apparaissent, dans les n° de l'année 1879 (ce qui n'était pas le cas dans les numéros de l'année 1834 que j'ai consulté), les horaires de traversées entre Oléron et le continent, ce qui pourrait signifier l'essor d'un tourisme, des échanges croissants entre la population insulaire (qui profiterait des bateaux à vapeur pour se rendre sur le continent) et des visiteurs continentaux.

32 A propos des projets successifs de liaison fixe, mes informations proviennent à la fois de l'exposition temporaire du Musée de l'île d'Oléron intitulée "Oléron-Continent" et d'un article de Charles Nadeau, "Le pont de l'île", publié sur le site www.oleron.fr le 21 janvier 2016.

a un accord des deux côté qui se soldera par la construction effective du viaduc, les uns et les autres n'y mettent pas la même signification. Cet écart entre les avantages du pont pour les insulaires et les avantages du pont pour les continentaux pourrait être le départ, sinon la continuité, d'un malentendu, d'un quiproquo.

Plus tard, en juillet 1965, dans le périodique *L'insulaire*³³, dont le nom d'ailleurs affirme la situation d'insularité (la revendique en quelque sorte, justement au moment où un projet de lien fixe avec le continent est en plein essor), au sein de la rubrique on lit :

"Voici donc les vacances et leur flux d'estivants, venus de partout, admirer les merveilleuses îles

de la côte charentaise. [...] Il importe avant tout de protéger les sites tels que le Phare de Chassiron : La Cotinière, Boyardville, la forêt de pins de Saint-Trojan, etc..."³⁴

Le pont : cause ou conséquence. ?

L'attrait touristique grandissant pour Oléron serait-il à l'origine de la nécessité d'un pont ou le pont à l'origine d'un afflux de visiteurs grandissant ? C'est une question de point de vue.

Selon certaines sources ce serait le tourisme qui serait à l'origine de la nécessité d'un pont. Entre 1950 et 1960, le trafic des bacs serait passé de 370 000 voyageurs par ans à 1 215 824, or une augmentation progressive de ces taux était à prévoir (*a). La construction du pont en découlerait. Le tourisme pourrait donc être la cause du pont, et non l'inverse comme il peut-être tenté de le penser.

"[...] les liaisons maritimes s'avèreront vite dépassées par l'intensité du trafic passager et automobile en période estivale." (*b)

Par contre, entre 1990 et 1991 (année de gratuité du pont), Le viaduc aurait vu augmenter sa moyenne journalière de trafic routier de 31,55 % en juillet et de 39,29% au mois d'août (*c). C'est à dire que si la construction du pont ne serait que la conséquence d'un attrait croissant, la gratuité, elle, serait la cause d'un attrait croissant.

*a- Ces chiffres proviennent de Valérie Légereau, *Les impacts des constructions des ponts de Ré et Oléron*, Mémoire de maîtrise de géographie (dir. Jean Soumagne), Université de Poitiers, 1994-1995 (cote : 69 J 97 aux Archives Départementales de La Rochelle), p.24 ; dit avoir trouvé ces sources à la "Direction Départementale de l'Équipement, service des routes".

*b- Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002, p.133

*c- *Ibid*, p.159

Conseillant donc d'interdire l'usage de la voiture dans les zones les plus touristiques, ceci pour la sécurité des promeneurs. En reprenant les termes de cet extrait tel que "admirer", "merveilleuses" et "protéger" on comprend qu'en ce milieu de XX^e siècle avec son augmentation du taux de touristes et de la perspective du Viaduc d'Oléron, l'heure est à l'exaltation de la beauté du site (c'est bien pour cela que les touristes viennent) mais aussi à la protection, à la défense, car des risques d'altération de cette nature sont à envisager et prévenir. La perte d'insularité, donc, est déjà envisagée comme un danger potentiel avant même de devenir effective. Mais *L'Insulaire* ne

tari pas d'éloges sur la prouesse technique que représente la construction du pont et son aubaine économique. Au sein d'une interview avec M. Pigeot³⁵, directeur chargé des travaux, pour avoir une

33 *L'insulaire*, n°3, Juillet 1965

34 "Éditorial", *Ibid*, p.1

35 Signé A.D., "Le pont de l'île d'Oléron : un record, un monument, un avenir...", *L'insulaire*, n°3, Juillet 1965, p.3

"idée exacte de ce que sera ce pont, dans le domaine de la technique et dans celui de l'économie insulaire"³⁶, à la question sur le financement de l'ouvrage, voici la réponse de Pigeot :

"Le pont d'Oléron est, ne l'oublions pas, une réalisation du département de la Charente-Maritime, qui doit utiliser les sources de crédits habituelles de subventions et d'emprunts. Mes compatriotes souscriront, je l'espère, massivement à ce dernier, du fait qu'ils retireront un double profit de l'intérêt attaché à la souscription et ensuite des avantages considérables qu'ils peuvent attendre du « cordon ombilical » que constituera la liaison définitive de l'île au continent."³⁷

Ainsi, le Directeur des travaux espère que ses "compatriotes" accepteront de contribuer au financement du pont, et paieront leur dû au péage, puisqu'ils auront les avantages d'une traversée facilitée. De même que les Oléronais auront de grands avantages à ce pont qui, en sus des retombées économiques attendues, leur permettra un meilleur approvisionnement ; ce « cordon ombilical » étant la voie par laquelle passeront les futurs câbles téléphoniques, l'électricité et l'approvisionnement en eau³⁸. Ainsi, l'insularité, pourtant affirmée comme potentiel touristique et contemplatif, est bien perçue comme un frein à la prospérité économique et au niveau de vie des îliens. D'ailleurs, le commentaire du journaliste qui clos l'interview laisse même entendre que la perte d'insularité est vitale pour Oléron :

"Dans un prochain article, nous allons entreprendre une étude approfondie, dans tous les domaines, du pont et de son avenir qui est, comme chacun sait et comme le souligne si pertinemment M. Pigeot, intimement lié à l'avenir d'Oléron."³⁹

Autrement dit : nécessaire à. Dans ce milieu d'années 1960, à Oléron, le pont est une promesse, et est appréhendé avec un certain espoir de facilitation des conditions de vie, promesse qu'il s'agira toutefois de réglementer, de surveiller en quelque sorte, mais dont l'île semble d'ors et déjà s'enorgueillir.

Néanmoins, côté continent, dès le début du XXe siècle, avec les premiers projets un peu fantasques de liaison fixe île-continent, existent des questionnements, des peurs en quelque sorte, à l'égard de ce type de projets, qui constituent une nuance aux avantages potentiels d'un pont :

"Jusqu'à présent, Oléron ne recevait que de rares baigneurs. Que sera-ce après l'établissement du transbordeur ? Déjà, elle s'était banalisée, la pauvre petite île, en se payant le luxe d'un chemin de fer. Plaise au ciel que Saint-Trojan ne devienne pas une station à la mode [...]. Pour Oléron, ce serait la fin de son originalité si prenante, de son charme si discret, de sa solitude si chère aux artistes, aux penseurs et aux poètes. « Être dans l'île, a dit Pierre Loti, c'est être un peu retiré du monde, être dans une région plus tranquille et moins changée depuis les vieux temps. » Hélas ! tout cela va disparaître. Mais les Oléronais se moquent des poètes. Les affaires sont les affaires et les poètes sont des fous."⁴⁰

36 *Ibid*, p.3

37 Interview de M. Pigeot signée A.D, "Le pont de l'île d'Oléron : un record, un monument, un avenir...", *L'insulaire*, n°3, Juillet 1965, p.3

38 Informations recueillies dans : Charles Nadeau, "Le pont de l'île", publié sur le site www.oleron.fr le 21 janvier 2016.

39 Interview de M. Pigeot signée A.D, "Le pont de l'île d'Oléron : un record, un monument, un avenir...", *L'insulaire*, n°3, Juillet 1965, p.3

40 Gaston Mauberger, "L'île d'Oléron rattachée au continent", *Le Figaro*, n°244, lundi 1er septembre 1913, p.3 [archive de la BNF, mise en ligne sur Gallica le 15/10/2007]

Il s'agit quelque part d'une incrimination lancée aux insulaires, qui ne comprendraient pas les intérêts de leur propre île. Ce passage du *Figaro* illustre les prémices de l'idée d'une prophétie destructrice qui toucheraient les îles, et plus particulièrement à pont, que je développerai par la suite mais dont je peux d'ors et déjà dire qu'elle se fera légion.

"Ces voyageurs redoutent en effet la disparition prochaine de leur asile. Le sentiment d'une jouissance privative, éphémère et fragile, affleure dans les constats de certains qui annoncent des évolutions à venir."⁴¹

Néanmoins, si le continent s'inquiète à propos d'éventuelles futures séquelles liées à la perte d'insularité d'Oléron, il ne faudrait pas voir les insulaires comme des individus obstinément aveugles aux potentielles menaces que constitue le viaduc.

Si l'insularité paraît donc être devenue une tare et le pont un grand bienfait, en même temps que cette représentation du pont comme une aubaine, coexistaient (parfois chez les mêmes

"La fin d'une île"

On voit dans cette vidéo des ingénieurs expliquer l'affaire techniquement, entrecoupés d'images d'Oléronais au regard méfiant. Puis, le Capitaine d'un bac se fait interviewer : il ne veut pas lutter contre le progrès, le pont est "bien". Ensuite, deux Oléronais affirment que le pont leur semble utile pour leur liberté. Selon la voix-off, les "ex-insulaires" vont vers un "mode de vie nouveau, plus continental".*

*- Extrait de notes de terrain du 19/02/2017 au sein du Musée de l'île d'Oléron (à Saint-Pierre-d'Oléron)

individus) et coexistent encore, des discours insulaires plus pessimistes : le pont comme une menace.

En effet, pour apporter une nuance à ce discours qui pourrait faire croire à une unanimité quand à l'intérêt du pont et à ses bienfaits, j'aimerais parler de l'occasion que j'ai eu, lors d'une visite au Musée de l'île d'Oléron au moment où s'y déroulait

une exposition temporaire intitulée "Oléron-Continent". Dans une petite pièce décorée aux goûts des années 60, passait en boucle, sur un vieux poste de télévision de l'époque, une vidéo de l'INA⁴² dont j'aimerais rapporter certains éléments (cf encadré ci-contre "La fin d'une île"). Interrogés, les insulaires diront :

Que le pont est une "bonne chose" mais qu'Oléron était une "île tranquille" ; "On n'était pas envahis comme ça", et c'étaient des touristes "plus calmes" ; puis une autre Oléronaise "Craignons-nous l'invasion ? Que nous, Oléronais, nous étions bien tranquilles. Nous ne sommes déjà plus tranquilles."

Tenez donc, l'Oléron entière n'est pas en train de s'époumoner à scander dans un chant unanime la grandeur du Viaduc, certains échos sont plus tempérés. Alors, au moment même où l'insularité touche à sa fin⁴³, les Oléronais sont déjà de futurs "ex-insulaires", se posent aussi des questions

41 Karine Salomé, *Les îles bretonnes, une image en construction (1750-1914)*, Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003, p.161

42 "La fin d'une île" (départ, d'ailleurs de la réflexion sur la problématique de mon mémoire), pas de renseignement sur la date mais on peut imaginer 1965-66. Extraits de notes de terrain du 19/02/2017

43 Fin de l'insularité, mais pour autant "fin d'une île" ? Là demeure toute la question...

concernant les conséquences éventuelles de cette perte d'isolement géographique qui correspondrait aussi à une perte de "tranquillité". Oléron se place alors entre "désir d'ouverture et crainte de disparaître"⁴⁴, comme la plus part des îles françaises du XX^e siècle. Il y a ce tiraillement incertain, une volonté de s'ouvrir au monde, d'y trouver du confort et de la prospérité et en même temps une certaine appréhension de s'y perdre. Les Oléronais veulent gagner en liberté de mouvement, mais ils ont une impression, peut-être, de jouer leur identité au poker. A leurs yeux, désirer une plus grande liberté passe nécessairement par une perte de "tranquillité", et demeurer sans pont, autrement dit plus tranquilles, passe par un déficit de liberté. Il s'agira de choisir entre la liberté et la tranquillité. Puisque :

"Néanmoins, la volonté de désenclavement est indissociable de la satisfaction, certes contradictoire, d'être à l'écart d'un monde que l'on perçoit comme autre."⁴⁵

C'est une situation qui peut-être difficile, et qui a probablement créé de nombreux débats insulaires à l'époque. Personne ne pouvait prévoir ce qu'il adviendrait avec tel ou tel choix. Mais, visiblement, la tentation de l'ouverture au monde fut plus puissante que celle de la tranquillité.

Quoiqu'il en soit, si le pont est inauguré en

1966, il mettra 25 ans avant de devenir gratuit. Il est dès lors possible d'estimer que pendant ce temps l'ouverture d'Oléron restait alors relative. Il fallait trouver un équilibre, un pallier à :

"[...] deux tentations également dangereuses : celle de liquider son patrimoine, ses

L'île a pont est-elle une île ?

Si la définition classique de l'île est d'être une terre entourée d'eau de tous les côtés, le pont serait-il redéfinition de l'espace ?

Louis Brigand nous dit : "J'ai toujours pensé, et je pense toujours, qu'une île à pont n'est plus une île." (*a) Par conséquent, "l'île devient une presqu'île" (*b)

Pourtant, me semble-t-il, malgré le pont, Oléron demeurerait cerclée par la mer.

"Lorsqu'un pont est construit, l'île continue d'être un espace entouré d'eau, mais les caractères d'insularité sont profondément modifiés. La rupture de l'isolement est franche et se traduit par une accessibilité totale, qui exclut d'emblée l'île à pont de la problématique insulaire.

[...] Hormis la question strictement géographique, on doit reconnaître que les changements humains et sociaux liés à la construction d'un pont contribuent généralement à la perte des caractères d'insularité." (*c)

Je comprends mieux : ce seraient les effets de la finitude de l'espace qui cesseraient de se réaliser avec un pont.

Mais, attendez, que dit encore Brigand dans le même ouvrage ? Que des îlots de sable (mouvants) peuvent prétendre au statut d'île. Or, ces îlots sont inhabités.

Comment pourrait-il alors y exister des caractères d'insularité ? Pas d'habitants, pas d'effet de l'espace.

D'autant plus que Brigand rajoute qu'aujourd'hui, avec les moyens de transports perfectionnés que nous connaissons, même une île sans pont n'est plus vraiment en situation d'isolement.

En fait, c'est un grand débat, éternel probablement. Néanmoins, selon moi, ce qui compte ici est ce que les individus considèrent qu'une île à pont est. Les Oléronais, malgré le pont, parleront d'île.

*a- Louis Brigand, *Besoin d'îles*, Éditions Stock, Paris, 2009, p.191

*b- Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002, p.43

*c- Ibid, p.45

44 Anne Meistersheim, « Le malentendu. Entre imaginaire insulaire et imaginaire continental », *Ethnologie française* 2006/3 (Vol. 36), p.506

45 Karine Salomé, *Les îles bretonnes, une image en construction (1750-1914)*, Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003, p.375

caractéristiques non seulement physiques et géographiques et mêmes culturelles, au nom et en hommage à une prétendue modernité ; et la tentation de se refermer sur soi, de refuser tout contact avec l'extérieur au nom du refus de la colonisation."⁴⁶

Et l'équilibre qu'Oléron choisi fut un pont à péage. Péage qui permis une transition peut-être moins brutale entre la fermeture et l'ouverture. Aussi l'île ne s'est-elle pas lancée aveuglément dans ce que certains appellent la "modernité".

Il serait tentant de penser que les intérêts insulaires quant à l'élaboration d'un viaduc et ceux des continentaux concordent, or les uns veulent sortir plus facilement quand les autres veulent venir plus facilement, ce n'est déjà pas la même chose. Mais les deux vision, si elles se rejoignent en finalité, ne peuvent être identiques puisque l'insulaire *est isolé* quand le continent *veut s'isoler*⁴⁷. L'isolement, réel ou fantasmé, semble être devenu un privilège qui, dans le cas d'Oléron, risque d'être perdu parce que certains souhaitent le trouver.

"– Donc Pala devra changer, c'est bien votre conclusion ?

M. Bahu opina :

– Radicalement.

– Des pieds à la tête, dit la Rani, avec un plaisir prophétique sadique.

– Et ceci pour deux raisons majeures, poursuivit M. Bahu. D'abord parce qu'il n'est tout simplement pas possible à Pala de continuer à être différent du reste du monde. Ensuite parce qu'elle n'a pas le droit d'en être différente.

– Pas le droit d'être libre et heureuse ?

A nouveau, la Rani émit un oracle sur le bonheur mensonger et la liberté abusive.

Respectueusement, M. Bahu accueillit l'interruption, puis se tourna vers Will.

– Pas le droit, insista-t-il. Afficher sa béatitude à la face de tant de misère – c'est du pur *hubris*, c'est un affront délibéré fait au reste de l'humanité."⁴⁸



Ainsi, Oléron semble être passée, entre le début du XIX^e siècle et la fin du XX^e, par la mise en service du Viaduc et sa gratuité, par des perceptions spécifiques de la situation d'isolement géographique, évoluant de la vision utilitariste de l'espace à une vision plus esthétisée de ce même espace ; passant d'une croyance en ces promesses qu'émettait l'ouverture de l'île au monde, tout en nuançant l'aubaine que cela pouvait constituer (c'est-à-dire en ne se limitant pas à la seule estimation des possibles profits économiques mais en entrevoyant l'éventuelle perte du privilège de la tranquillité, vision, donc, plus très utilitariste) ; pour en arriver enfin à une perception qui finira sa course dans les méandres de la critique et du regret de l'île qui fut. Finalement, il est possible

46 Anne Meistersheim, « Le malentendu. Entre imaginaire insulaire et imaginaire continental », *Ethnologie française* 2006/3 (Vol. 36), p.507

47 "Lorsque l'on évoque l'idée d'isolement, il faut constamment se demander si l'on s'isole ou si l'on est isolé.", Nina Soulimant, *Faire face au changement et réinventer des îles*, thèse de géographie (dir. Louis Marrou) , Université de La Rochelle, 2011, p.22

48 Aldous Huxley, *Île*, Éditions Plon, Paris, 1963, p.94

d'entrevoir que les Oléronais sont passés par plusieurs niveaux de perte d'insularité. La fin du XIX^e siècle et le début du XX^e, bien qu'il n'y ait pas encore de pont, constituait déjà en une diminution de l'insularité puisque les relations et échanges avec l'extérieur s'intensifiaient, l'île n'était donc déjà plus "fermée". Ensuite, la période de la construction du pont fut une nouvelle étape, un espoir de développement d'Oléron, mais un espoir nuancé par des appréhensions. La période de de la fin du XXe siècle, elle, se fera plus critique de ce lien fixe, plus nostalgique de l'île qui fut. Pourquoi un tel retournement ?

II- L'Oléron quelconque

"Si l'existence des îles a une valeur en soi, la destruction du concept topologique qui leur sert de base serait-elle une destruction des valeurs ?"⁴⁹

Le pont est là, le péage s'en va, la situation objective d'insularité avec. Oléron à perdu sa principale caractéristique, primordiale parmi le primordial. Nous n'en sommes plus au stade de la menace mais bien des conséquences et, surtout, des sentences.

Le tourisme, le pont, le tourisme, le mélange, la dilution, les transformation des modes de vie, l'ouverture auraient pour conséquence une "banalisation" d'Oléron :

"[...] le site se banalise. Il perd son image insulaire et par conséquent est incapable de se dissocier de l'ensemble balnéaire du département."⁵⁰

Le quelconque, le banal, l'ordinaire, le lieu commun. Oléron pourrait ne plus être île car elle ne serait plus l'ailleurs, plus différente, tant dans sa physionomie que dans les mœurs et pratiques de ses habitants. Le quelconque c'est l'absence de singularité, l'inverse de la spécificité. L'inverse de ce qu'Oléron doit être pour restée rêvée, pour rester île. Comment mesurer cette banalité qu'Oléron aurait contracté comme une maladie ? Peut-être en regardant ce qui ressemblerait sur l'île et qu'il y a sur le continent. Et peut-être aussi en regardant ce qui de l'île qui était s'évanouit en Oléron. Mais il faudra bien entendu remettre ces condamnations dans leurs contextes, dans les bouches qui les prononcent et dans la signification qui les sous-tend.

49 Abraham A. Moles, "Nissologie ou science des îles", *Espace géographique*, tome 11, n°4, 1982, p.282

50 Valérie Légereau, *Les impacts des constructions des ponts de Ré et Oléron*, Mémoire de maîtrise de géographie (dir. Jean Soumagne), Université de Poitiers, 1994-1995 (cote : 69 J 97 aux AD de La Rochelle), p.79

a) Ressemblances et Évanescences

"« [...] On sentait tout s'effiloche. On ne voyait pas commun et certains même ne voyaient pas pourquoi résister à l'inévitable. Notre groupe après avoir été naturel, maintenu par des côtes, devenait artificiel, clos par un grillage, par la peur de se dissoudre parmi vous... »
Il ajoutera même :
« Une réserve, quoi ! »"⁵¹

Et si Oléron s'était mise à ressembler au continent ? En plus d'y être reliée, Oléron imiterait le monde. Oléron ne serait plus une île parce qu'elle perdrait, par le lien fixe avec le monde que constitue le pont, son insularité et que la perte de cette insularité la rendrait anodine, obsolète, insipide. Qu'est-ce que la "banalisation", à quel processus correspond-t-elle et quels signes confortent, à Oléron, ceux qui l'y perçoivent ?

Dès le début du XX^e siècle, Oléron va progressivement acquérir de nouveaux équipements (hôtels, casino, cinéma, restaurants, etc.). Dans une perspective touristique, il semble alors utile de reproduire sur l'île un embryon de la vie mondaine continentale que les voyageurs aimeraient pouvoir retrouver en partie sur leur lieu de vacances. Il s'agit en quelque sorte de rendre l'île viable pour des touristes habitués à un certain confort. Et ce confort-là peut bien entendu être profitable à la population Oléronaise dans la mesure où il apparaît comme une augmentation du niveau de vie. Seulement, il ne faudrait pas que l'île, en s'équipant, perde les raisons de son attrait. Il s'agit de trouver un certain équilibre entre une dynamique d'urbanisation et une conservation du pittoresque. Lors de mon observation au Musée de l'île d'Oléron, où j'avais eu l'occasion de contempler le premier numéro de *L'Insulaire*, j'avais noté une volonté de modernisation technique et architecturale de l'île (peut-être le fait de l'époque) :

"[...] nous demanderons que l'urbanisme de nos cités deviennent le problème numéro un, afin que les estivants puissent trouver, chez nous, un confort idéal, un accès facile, des commodités qui rendent un séjour agréable."⁵²

Ainsi, l'urbanisation d'Oléron est estimée de bonne augure. La création de routes, l'augmentation de l'asphalte, l'élaboration de complexes imposants (un nouveau port, des résidences de vacances, des parkings), la mise en place de réseaux électriques, sont de ces choses valorisées par le journal, de même que l'instauration d'une compagnie Oléronaise d'aviation touristique. *L'Insulaire* tient à montrer qu'Oléron suit son temps, qu'elle s'adapte aux croyances contemporaines en la "modernité"⁵³. Réduire le côté sauvage de l'île n'est pas une mauvaise chose à envisager, ceci dans

51 Paroles de Simon, un des personnages insulaires de Hervé Bazin, *Les bienheureux de la désolation*, Éditions du Seuil, Paris, 1970, p.151

52 *L'insulaire*, n°1, mai 1965, p.2

53 Lesquelles croyances en la modernité en sont pourtant déjà à leur essoufflement selon la thèse de Alain Touraine,

l'idée de contribuer au bien-être touristique :

"Nous détruirons les fausses légendes. En particulier, nous démontrerons aux personnes qui désirent passer un ou deux mois chez nous, que la lutte contre les moustiques a été et demeure engagée. Il n'y a pas plus de moustiques ici qu'il n'y en a dans d'autres régions de France."⁵⁴

Dans l'espoir qu'Oléron aura un avenir prospère, il faut l'aseptiser, enlever le côté hostile de son environnement, ici les moustiques. Il faut détruire les "fausses légendes" pour montrer que l'île possède un niveau de vie viable, que son côté archaïque s'estompe pour laisser la place à l'esthétique des années 1960 que l'on sait rectiligne et cimentée. Alors, "destruction des moustiques", "aménagement d'un réseau routier", "une intervention aussi énergique qu'efficace de l'État", mais attention "tout en donnant à l'île un caché de bon goût que toute personne sensible aux charmes de la nature appréciera beaucoup inévitablement"⁵⁵.

Il s'agira de parvenir à concilier une dose suffisante de confort urbanisé, idée d'une île praticable, et de conserver la beauté du lieu, idée d'île à potentiel contemplatif. C'est dire que l'on s'inquiète dès les années 1960 de respecter ces deux critères. Ce qui n'est pas sans évoquer une reprise du discours continental puisqu'il y a deux ans, nous dit le Touring-club de 1932, un casino a été créé (pour le divertissement continental) et une "pension de famille moderne et très confortable" qui constituerait le "commencement d'un développement que l'avenir ne manquera pas d'intensifier"⁵⁶, ou encore à propos du si "charmant" village de domino dont :

"Tous les éléments [qui] sont propres à [lui] assurer un développement certain se trouveraient réunis si les transports étaient mieux organisés à l'intérieur de l'île. Mais tout est à faire. Il n'y a encore rien, c'est le bled complet, mais un bled magnifique et reposant."⁵⁷

Voilà qui confirme la recherche d'une urbanisation de l'île pour la rendre viable à ces individus citadins. Une certaine orientation des objectifs qu'Oléron aurait à tenir pour voir sa fréquentation augmenter, c'est le contrat.

Comment respecter ce contrat ? Comment changer tout en restant pareil ? En 1961, un certain Léopold Péponnet s'inquiète des transformations qu'Oléron est susceptible de subir. Pour que l'île ne se perde pas, il donne certains conseils et parle d'un "triple impératif"⁵⁸ : il faut "conserver le visage général d'Oléron, en respectant le paysage et les sites urbains de caractère authentiquement Oléronais", "assurer le mieux être social en améliorant les conditions d'hygiène et de confort des agglomérations en construisant de nouveaux logements pour les insulaires et des bâtiments pour les

Critique de la modernité, Éditions Arthème Fayard, Paris, 1992

54 *L'insulaire*, n°1, mai 1965, p.2

55 *L'insulaire*, n°1, mai 1965, p.2

56 "L'île d'Oléron", *La Revue du Touring-club de France*, Avril 1932, p.123 [archive de la BNF, mis en ligne sur Gallica le 04/07/2013], p.126

57 *Ibid*, p.126

58 Léopold Péponnet, *L'âme d'une île en perdition (Oléron)*, monographie 1961, (cote BR 843 aux Archives Départementales de La Rochelle), p.6

Et Ré pendant ce temps-là ?

Alors qu'il est dit d'Oléron qu'elle se lance à bras ouverts dans des transformations irréversibles, en somme sans réfléchir, sans prévoir, sa voisine l'île de Ré, elle, fait figure de bonne élève.

En effet, avec un pont construit en 1988, soit vingt-deux ans plus tard que celui d'Oléron, Ré a eu le temps d'observer certains des effets considérés comme néfastes qu'il s'agira qu'elle évite. Ainsi fut-elle mieux préparée qu'Oléron à son entrée dans une relation fixe avec le continent. (*a)

L'île de Ré serait parvenue à se "préserver", le pont n'aurait pas changé l'île, grâce à :

"[...] la mise en place, dès la réalisation du pont de Ré, d'éléments de cadrage et de protection. En revanche sur l'île d'Oléron, le schéma directeur est intervenu tardivement après l'ouverture de l'île au continent. Elle a donc moins bien été protégée." (*b)

Mais quels éléments de cadrage au juste ? Le péage bien sûr :

"La construction du pont supprime une contrainte qu'il faut retrouver sous une autre forme si l'on veut ralentir les évolutions, faute de quoi on constatera... un fort accroissement de la fréquentation des visiteurs journaliers. [...] En résumé les actions de dissuasion apparaissent indispensables." (*c)

Ou encore l'architecture :

"[...] les règles spécifiques à chaque île doivent être conservées, à travers les plans d'urbanisme [...]. Le respect de ces éléments de base est la garantie contre tout dommage au caractère et à l'atmosphère de chaque île. [...] Les volumes bâtis doivent être fractionnés, et construits avec des matériaux et des couleurs traditionnels." (*d)

*a- Ce sont en tout cas les idées développées dans Valérie Légereau, *Les impacts des constructions des ponts de Ré et Oléron*, Mémoire de maîtrise de géographie (dir. Jean Soumagne), Université de Poitiers, 1994-1995 (cote : 69 J 97 aux AD de La Rochelle)

*b- *Ibid*, p.129

*c- *Ibid*, p.71

*d- *Ibid*, p.119

services publics" et enfin "favoriser l'extension touristique avec ordre et méthode"⁵⁹. Péponnet propose ensuite de rejeter "extra-muros" "tout ensemble architectural nouveau", les grands équipements (campings, complexes sportifs, zones résidentielles, parking, etc.), de contraindre les centres des villes à demeurer piétons et à rester "dans le tracé originel de ses artères, pleines de tous ces imprévus qui donnent vie et charme à l'agglomération"⁶⁰. Péponnet engage aussi à :

"[...] harmoniser ces constructions neuves, avec les petites agglomérations et les villages, éviter de bâtir en série, d'implanter, n'importe où, des parallélépipèdes blancs enclos de barbelés. [...] Enfin, soigner le petit jardin dans un "beau désordre" qui est un effet de l'art."⁶¹

Ainsi donc, dès les débuts de l'attrait touristique d'Oléron et au moment de la concrétisation du projet de liaison fixe île-continents, sont appréhendées les éventuelles conséquences sur le "charme" du lieu et pensées des manières de le préserver. Néanmoins, alors que tout semble encore possible dans ces années

1960, vingt ans plus tard le discours se fera plus condamnant.

Il y a comme un changement d'époque, un changement de paradigme. Alors que jusque-là le mot

59 Léopold Péponnet, *L'âme d'une île en perdition (Oléron)*, monographie 1961, (cote BR 843 aux Archives Départementales de La Rochelle), p.6

60 Léopold Péponnet, *L'âme d'une île en perdition (Oléron)*, monographie 1961, (cote BR 843 aux Archives Départementales de La Rochelle), p.7

61 Léopold Péponnet, *L'âme d'une île en perdition (Oléron)*, monographie 1961, (cote BR 843 aux Archives Départementales de La Rochelle), p.7

d'ordre semblait correspondre à la construction et à la contemporanéité de ces constructions, de ces aménagements, dans les années 80 apparaît un discours plus critique à l'égard de ce type d'architecture. Les années 1980 correspondent à la période qu'Alain Touraine qualifie de "post-moderne"⁶². Il me semble qu'Oléron et ceux qui la fréquentent suivent à peu près ce mouvement :

"Nous voulions sortir de nos communautés et nous engager dans la construction d'une société en mouvement ; nous cherchons maintenant à nous dégager de la foule, de la pollution et de la propagande."⁶³

A cette époque critique apparaît à Oléron un discours nostalgique, notamment au sein du journal *Oléron Hebdo*⁶⁴ : je m'aperçois d'une répugnance à l'idée de l'installation de deux supermarchés sur l'île⁶⁵ (un à Saint-Pierre, l'autre à Dolus). Mais, en ce qui concerne le projet d'un Leclerc à Saint-pierre, il s'agit d'un sentiment de peur lié à l'éventuelle mort des commerces de proximité, et initié principalement par les commerçants, plus que d'un réel mépris des supermarchés, leur intérêt pour le "droit à la culture" des Oléronais y est affirmé. Par contre, pour l'affaire du Intermarché de Dolus, je prends note d'une plus grande amertume :

"La parole est aux commerçants. Ici, à Dolus, les conditions ne sont pas du tout les mêmes qu'à Saint-Pierre. Chez le voisin du canton nord, deux grandes surfaces font déjà partie du paysage. A Dolus, c'est toujours le commerce traditionnel qui a pignon sur rue. Et les commerçants réagissent verbalement au projet. « *Il y a encore des gens qui veulent la qualité. Ils fréquentent nos commerces et on veut nous mettre une grande surface.* » « [...] *on va tuer l'animation de la commune* [...] »"⁶⁶ [Ce n'est pas moi qui souligne]

Ainsi, les Intermarchés et Leclercs ne sont pas considérés comme qualitatifs. Mais je sais d'expérience que, malgré les récriminations à l'égard de ces projets d'implantation de supermarchés, qui ne s'installeront pas sans histoires, Oléron entrera dans cette ère de la zone commerciale. Il y a même aujourd'hui à Dolus, en plus du fameux Intermarché, un Gifi, un Delbard (chaîne de jardinerie), et à Saint-Pierre, en plus du Leclerc, un Mr.Bricolage, un Chaussea (chaîne de chaussures low cost), un Intersport, etc.

Quoi qu'il en soit, cet exemple, à travers ces deux articles, peut traduire d'une répugnance à l'égard de la désertification des centres-villes de l'île, des commerces de locaux, et des lieux de sociabilité. Une répugnance donc à un mode de vie peut-être plus citadin (courses en supermarché plutôt que dans les épicerie, non-qualitatif, d'une esthétique plus artificielle, etc.). C'est à dire qu'il y aurait, sur Oléron, à la fois une acceptation de l'incorporation de certaines pratiques continentales (par exemple la télévision, la voiture, etc.) tout en se refusant à un accord total avec ce fameux

62 Alain Touraine, *Critique de la modernité*, Éditions Arthème Fayard, Paris, 1992

63 Alain Touraine, *Critique de la modernité*, Éditions Arthème Fayard, Paris, 1992, p.112

64 Cote : Jx 244 aux AD de La Rochelle

65 "Quel panier pour la ménagère Oléronaise ?", *Oléron Hebdo*, n°10, vendredi 15 mai 1981, p.2-3 ; et, "Dolus : les commerçants en colère contre le projet Intermarché", *Oléron Hebdo*, n°10, vendredi 15 mai 1981, p.3-4

66 "Dolus : les commerçants en colère contre le projet Intermarché", *Oléron Hebdo*, n°10, vendredi 15 mai 1981, p.3

Une aversion partagée

De part les entretiens que j'ai mené, j'ai eu l'occasion de constater que le ressentiment à l'égard des supermarchés et autres super-structures commerciales demeure vivace, et ce malgré leur utilité avouée et leur fréquentation par de nombreux Oléronais. Ainsi, lorsque mes enquêtes abordaient la thématiques des endroits qu'ils apprécient le moins sur Oléron, ils parlaient, quasi unanimement, de cette "nationale 724". Par exemple :

"Y a des endroits que j'aime pas. Enfin que j'aime pas... La traversée de Saint-Pierre ! Elle me déplaît particulièrement. Parce que c'est, c'est nul. Parce que c'est nul. La colonne vertébrale d'Oléron finalement c'est... (rires) Ça rejoint tout ce qu'ont fait les hommes parfois et quand je vois tous ces commerces, ces machins, je dis "mais pourquoi mettez-vous pas des arbres qu'on voit plus tout ça, que ça s'estompe un petit peu ?". J'aime pas. C'est des endroits que j'aime pas parce que c'est pas beau. Je n'aime pas, par exemple, le port de Boyard. Je l'aime pas. Parce que c'est factice. Parce que c'est commerce. Parce que ça sent le piège à touristes. Et j'aime pas cet endroit-là, je l'aime pas. Je me dis mais comment a-t-on pu faire de cet endroit qui pourrait être magnifique avec un chenal qui est joli, comment peut-on faire un endroit aussi nul avec... Là quand on... Il suffit d'y aller maintenant, avec que des rideaux de fer, on sent que c'est que du commerce. Ça me gêne un peu. Alors je dis on peut faire du commerce, évidemment, mais est-ce qu'on peut pas faire des choses jolies ?" Émilien (57 ans, comédien et écrivain)

"Non, ce qui est impressionnant, mais ça c'est conçu comme ça c'est toute cette départementale qui traverse tout le long. Et sur Saint-Pierre c'est affreux. Et Dolus c'est pareil c'est affreux mais... Ça traverse et... Et ouais c'est moche quoi. T'as des parkings devant, des commerces, et des trucs. Mr Bricolage, Intersport... Ça fait zone... Z.I. Alors que t'es, tu traverse une île. J'aimerais pas habiter une maison sur le bord là." Charles (la quarantaine, artiste)

"J'aime pas trop Dolus. Pourtant j'ai passé du temps... Mais pas Dolus vraiment, enfin la zone où t'as les magasins. Je sais pas... C'est pas tout à fait... Ça fait tâche en fait. Ça fait vraiment tâche parce que ça va pas. Comment dire ? Ça se marie pas très bien avec le paysage donc c'est quand même pas... C'est gênant. [Q- Gênant ? Pourquoi?] C'est pas l'île quoi. Ça va pas. Ça me fait penser à... Mais à n'importe quoi mais pas à l'île." Arnaud (49 ans, patron de bar-restaurant).

"mode de vie nouveau, plus continental"⁶⁷ dont on pariait l'apparition au moment de la construction du pont.

Ce type de critique à l'égard de constructions imposantes, d'occidentalisation en somme, s'intensifiera avec le temps, j'y reviendrai dans le chapitre suivant. Introduire cette période plus réprobatrice, plus accusatrice des méfaits des évolutions architecturales et du développement en équipements de type plus urbain me semblait toutefois nécessaire afin de replacer l'argument de la banalisation dans un certain contexte social, plus global que l'île, et comme étant un constat partagé par les insulaires eux-mêmes : la perception du banal ne se restreint pas à l'île et n'est pas uniquement une croyance continentale.

Comme je l'ai dit, Oléron verra apparaître un Leclerc, un Intermarché et d'autres grandes enseignes. Elle aura deux zones commerciales, une à Saint-Pierre et une à Dolus. Des zones résidentielles de type pavillonnaire s'installeront également. Mais aussi un parc aquatique, des villages vacance, un skate-park. Il y aura des parkings, des

routes, notamment une route nationale (la 734 qui sera redéfinie par la suite comme route

⁶⁷ "La fin d'une île", vidéo INA, date inconnue, Extrait de notes de terrain du 19/02/2017 au sein du Musée de l'île d'Oléron (à Saint-Pierre-d'Oléron)

départementale mais qui gardera son appellation de "nationale" sur l'île). Tous ces éléments que Léopold Péponnet conseillait de tenir à distance de l'île pour ne pas ternir son charme, son "visage [...] qui lui vaut sa fortune"⁶⁸, apparaîtront tout de même. Et l'île sera défigurée avec :

"Les hôtels champignons, la dermatose des côtes, le psoriasis du littoral !"⁶⁹

Bien entendu, les éléments qui font plus traditionnels ne seront pas détruits, mais pour ceux qui voient les transformations de la physionomie de l'île de manière négative, la persistance d'éléments traditionnels peut être insensibilisée par leur pessimisme.

La nationale-départementale 734, les routes goudronnées d'Oléron seront décrites de la sorte :

"Et puis l'unique nationale déroule son ruban d'asphalte du sud au nord. Pas même un virage. Tout autour, ce n'était que platitude insolente sans le moindre pittoresque."⁷⁰

Oléron ne devrait pas avoir des routes droites. Pour remplir sa promesse de dépaysement, d'île réelle, elle aurait du n'avoir que des chemins sinueux, tortueux, de ces chemins qui semblent nous perdre, sans pancartes, de ses ruelles laissant la place à l'imprévu. La 734 ne laisse pas de place à l'imprévu, droite comme un i, oscillant entre de longues limitations à 90 km/h et de brefs moments à 50 km/h lorsqu'elle passe dans les villages. Elle laisse peu de place à la contemplation d'Oléron, passant par les

deux zones commerciales, elle donne à celui qui la parcourt une impression de périurbain sans grand cachet. Cette route est tout un symbole. Symbole d'une rupture dans l'harmonie du paysage

Nuance

Alors que l'on pourrait croire que les insulaires, devenus nostalgiques de tout ce temps passé joyeusement harmonieux, se seraient mis à aimer le pittoresque des petits villages reculés de l'île et des cabanes ostréicole, ce qui n'est pas tout à fait faux en ce qui concerne les plus jeunes (Emilien, Raphaël ou Garance aiment tous le même type de lieu sur l'île : plages, forêts, monuments historiques, centre-bourgs anciens), Madame H. fait figure d'exception. De tout mes enquêtés, c'est elle qui a le plus connu l'île sans pont (elle avait 30 ans déjà lorsqu'il fut inauguré), et figurez-vous qu'elle n'aime pas du tout ce qui lui rappelle la vocation ostréicole de l'Est Oléronais (c'était pourtant la profession de sa famille). Elle me dit :

"J'aime pas Chaucre. Ah ça j'aime pas du tout. [...] La Brée c'est mignon aussi. Tout le tour de l'île. Pas le Château. Pas le côté des huîtres là c'est moche ça. C'est vraiment... C'est les huîtres hein, c'est le travail mais c'est rien d'autre."

Ainsi donc Madame H. n'est-elle pas sensible au charme de la vase ? Et pas plus au vieux village traditionnel de Chaucre ? Elle me dira même plus tard adorer des lieux comme Boyardville ou La Côtinière pourtant très ouvertement touristiques. A côté de cela, nous avons Charles (néo-insulaire vivant sur l'île depuis quatre ans) qui peint... L'ostréiculture.

C'est pourquoi je voulais apporter une nuance à une sorte d'instinct qui voudrait que l'on estime les insulaires naturellement conservateurs et attachés à leurs traditions. C'est peut-être vrai mais il faut néanmoins avoir à l'esprit que des personnes comme Madame H. ont pu se sentir, malgré tous les défauts qu'elles trouvent aussi à l'ouverture de l'île, exempté d'activités selon elles dévalorisantes (comme l'ostréiculture dont Madame H. a refusé de prendre la voie).

68 Léopold Péponnet, *L'âme d'une île en perdition (Oléron)*, monographie 1961, (cote BR 843), p.9

69 Jean-Didier Urbain, *L'idiote du voyage. Histoires de touristes*, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2002 (1991 pour la première édition), p.202

70 Patrick Gardian, *Marie d'Oléron*, Geste Éditions, La Crèche, 2005, p.41

insulaire, symbole d'une ressemblance trop flagrante avec l'extérieur, symbole d'une consommation nouvelle et globalisée. L'architecture des grandes surfaces fait désordre sur l'île, leur taule est une fausse note parmi les vieilles pierres, la chaux et les volets verts. D'autant plus que le Leclerc s'est implanté de manière à jouxter le parc du Château de Bonnemie, non loin de la maison des Aïeules où est enterré Pierre Loti, et fait ainsi figure de double sacrilège⁷¹. En effet, comme le parc de la demeure seigneuriale de Bonnemie pourrait-il encore faire office de "superbe parc qui invite à la promenade et à la rêverie"⁷² alors même qu'un Leclerc s'y installe ?

L'aspect d'Oléron semble alors important, il faut que l'apparence de l'île forme un tableau cohérent. Peut-être est-ce parce que les descriptions que Pierre Loti faisait des villages sont restées gravées dans les songes, dans les idées de ce que doit être Oléron :

"Deux ou trois villages seulement, séparés par des solitudes ; villages aux maisonnettes basses, aussi blanches de chaux que des kasbah d'Algérie et entourées de certaines espèces de fleurs qui peuvent résister au vent marin."⁷³

Des villages séparés par des "solitudes", pas par des zones commerciales ou des nationales. Ainsi les lotissements de type pavillonnaire peuvent paraître discordant dans ce joli décor. Pourtant, ils existent. Or, la maison urbaine n'est pas vraiment vectrice de rêve⁷⁴, elle "manque de cosmicité"⁷⁵, elle fait même partie de ces choses que les continentaux en mal d'évasion ne souhaitent pas retrouver sur l'île. Sur le continent, les touristes voient des pavillons tous les jours, c'est donc quotidien, quelconque, qu'il y en ait sur Oléron est alors un signe de sa dynamique de banalisation.

"Les « bourgs » sont de plus en plus urbains du fait de l'introduction d'un immobilier standardisé. L'augmentation de la fréquentation, notamment automobile, entraîne de nouveaux aménagements, tandis que l'accueil de touristes nécessite des mesures particulières. Les zones périphériques des « villages » et des « bourgs » se banalisent en raison de l'introduction d'un bâti souvent sans grand caractère, même si l'on cherche dans les constructions récentes à introduire un style néo-insulaire."⁷⁶

Il y a trop de voitures, trop d'aménagements, trop de signes de la vie continentale qui font dire à Louis Brigand que les îles à pont ne constituent plus un paysage insulaire mais un "environnement de type périurbain."⁷⁷

Et ce n'est pas tout, la ressemblance d'Oléron avec l'extérieur ne s'arrête pas à la physionomie des lieux, elle s'insinue aussi dans les comportements. Des mœurs et pratiques, a priori pensés comme

71 Il est question de tentatives de la SPPIO (Société de Protection des Paysages de l'Île d'Oléron) pour détourner le lieu de l'implantation, à défaut de ne pouvoir empêcher cette dernière, au sein de "Bonnemie, site classé ?", *Oléron Hebdo*, n°10, vendredi 15 mai 1981, p.3

72 Citation tirée du site www.ile-oleron-mareennes.com [consulté le 05/05/17]

73 Pierre Loti, *le Roman d'un enfant*, Éditions France Loisir, Paris, 1990 (originellement 1890), p.92

74 Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Éditions des Presses Universitaires de France, Paris, 1957, p.42

75 *Ibid*, p.42

76 Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002, p.396-397

77 Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002, p.140

continentaux par les insulaires, s'immiscent dans l'île et la troublent :

"- *Et maintenant ça a changé ?*

- Non mais y a plus rien à voir ! Moi de ce que je me rappelle, y a Plus-Rien-A-Voir maintenant, plus rien.

- *Même la Côtinière ?*

- Mais tout, tout, tout. Tout ! Partout hein. Les vélos mais... On fermait pas les maisons ! On fermait pas. On fermait les portes nulles part. Des voitures y en avait pas, on risquait pas de se faire écraser hein ! Et, les vélos, y avait des vélos, et encore tout le monde en avait pas. Et... On pouvait les laisser n'importe où, hein, on les retrouvait. Y avait pas besoin de les attacher. Y avait pas de voleurs dans ces temps. Rien ! C'est pas croyable..." Madame H. (80 ans)

L'augmentation du niveau de vie, son rapprochement avec le mode de vie prétendument extérieur aurait apporté à la fois la pratique du vol, qui n'existait pas auparavant selon Madame H., mais aussi l'insécurité liée au trafic routier ou encore la tyrannie de la télévision et ses conséquences :

"Non mais y a plus, plus rien de pareil. Plus rien. Et dans le temps il y avait de l'entente, les gens s'aidaient entre eux, il y avait pas cette merde de télé ! Mais c'est la vérité ! Y a le pour et le contre dans tout. Mais c'est pas que du bon hein. Les gens ils se regroupaient, ils faisaient des veillées, enfin... Parce qu'il y avait pas de distractions, rien. Ils s'aidaient les uns les autres, que maintenant c'est chacun pour soi. [...]" Madame H. (80 ans)

Dès lors, on s'aperçoit que dans l'esprit de certains insulaires, l'ouverture au monde possède son lot de revers. Bien qu'il y ait certains avantages, la plus part des changements liés à la perte de l'insularité sont perçus de manière négative. Le sens communautaire, passant par cette idée de solidarité semble s'être affaibli, la sociabilité (les veillées) liée au caractère restreint de la société insulaire semble se perdre également. Et, toujours dans cette idée de sociabilité, pour Madame H. comme pour Christine, les gens d'aujourd'hui, en particulier les néo-insulaires et les touristes, ne diraient plus bonjour, il y aurait de ce fait moins de chaleur dans l'île.

"[...] il est reproché aux étrangers de bouleverser l'équilibre social et économique des îles, perturbant par leur richesse le sentiment d'une communauté globalement égalitaire."⁷⁸ ; et "La présence d'étrangers inquiète également car elle rompt le système rassurant de connaissance et de reconnaissance qui prévaut, tout au moins dans les petites îles."⁷⁹

Mise à mal d'une certaine stabilité sociale, puisque les insulaires seraient remplacés par des non-Oléronais. C'est ce que Madame H. m'explique, soit que les insulaires s'exilent sur le continent, où que les jeunes ne restent pas et vendent la maison familiale lorsqu'ils en héritent, par choix du continent, donc, mais aussi à cause de contraintes économiques empêchant (avec une augmentation des prix de l'immobilier dont je reparlerai) d'acquérir une propriété. Et Madame H. me dresse une curieuse liste :

"Là [elle me montre les alentours] c'est que des gens d'ailleurs hein. Mais là, je suis sûre qu'on est déjà en minorité par rapport à la population d'Oléronais. On est en minorité ! Ça c'est sûr. Là, toute cette rue, y a T. [les lettres majuscules correspondent à des noms de famille qu'elle me

78 Karine Salomé, *Les îles bretonnes, une image en construction (1750-1914)*, Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003, p.313

79 Karine Salomé, *Les îles bretonnes, une image en construction (1750-1914)*, Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003, p.314

donne et que j'ai anonymisé] au bout qui était de Dolus, les N. de Dolus et son père était menuisier, après je cherche... Y a Lionel qu'est de la Natonnière, de l'île, quand même encore ! On continue, là les M., y a un M. qui est de l'île aussi. Ça fait trois. Et... Nous. Là : il y en a pas [de l'autre côté]. Dans le bout... Si dans le bout il y a D., son père était de Dolus [...]. C'est pour dire, dans toutes les maisons qu'il y a, on n'est plus que quatre vraiment Oléronais !

Ainsi, dans la zone où Madame H. possède son logement tout du moins, les "vraiment Oléronais" deviendraient minoritaires. Elle dit cela comme si rester représentait un acte de résistance, d'ailleurs elle ajoutera plus tard qu'ils "s'en vont pas ailleurs les Oléronais", autrement dit les "vraiment Oléronais" restent sur l'île jusqu'au "grand voyage". Pour elle il est inimaginable de partir, alors ceux qui partent ne doivent pas vraiment être attachés à l'île.

Un autre effet néfaste de l'urbanisation continentale d'Oléron, cela va de paire avec la construction de grandes surfaces, mais aussi avec le tourisme, pourrait être que les centres des villages perdraient de leur animation pour ne devenir que saisonniers :

"Y a tout qui ferme. Regarde Saint-Pierre. Mais c'est quoi ça... C'était pas comme ça du tout avant. C'était pas que pour l'été. Franchement on s'amusait beaucoup. Hiver comme été, c'était pas aussi saisonnier en fait." Christine

C'est une perte de repère, une perte de lieu de sociabilité, une impression d'invisibilité pour des insulaires qui se sentent relégués au second plan. Le bien-être insulaire semble subordonné au bien-être touristique. D'ailleurs, lors de mon entretien avec Madame H., celle-ci n'aura de cesse de me répéter "c'est que tourisme, tourisme, tourisme". C'est peut-être un sentiment de dépossession qui pointe à travers ce genre de remarques.

L'été, à Oléron tout est plus cher, il faut payer des parkings qui sont gratuits l'hiver, cela fait partie du genre de choses qui exècrent Madame H., que d'une saison à l'autre elle soit dans l'obligation de payer, au même titre que les touristes, ce qu'elle a

Un "air de village gaulois"

Si Oléron peut apparaître comme une île qui n'a pas "résisté" (*a) à la pression d' "occidentalisation" (*b), il est pourtant amusant de tomber sur des discours pour le moins inversés. Dans un article de *L'Express* (*c), daté du 14 juillet 2015, Oléron est dite comme ayant "un air de village gaulois". Référence, probablement, au village bien connu des irréductibles Astérix et Obélix irréductibles face à l'envahisseur romain.

La raison de cette comparaison n'est pas liée à l'empire romain mais à l'empire Mac Donald's. Visiblement, partout où le géant américain (symbole de l'occidentalisation et du capitalisme) aurait tenté de s'implanter en France, il y serait parvenu. Sauf dans deux cas, notamment à Oléron. La population et les municipalités se seraient tant mobilisées que le projet fut abandonné.

*a- Référence à Joël Bonnemaïson qui dit "une certaine modernité qui produit dans certains cas (pas toujours) un mieux être matériel uniformisé et occidentalise : c'est le prix à payer. Les lieux des îles deviennent dès lors des espaces de banalisation, des lieux nus, sans culture et sans souffle. Elles se vident de leur force propre et bientôt de leurs habitants...". "Approche de l'îlénité océanique", in : *Territoires et sociétés insulaires*, Colloque international, Brest, 15-17 novembre 1989, (1991 pour le présent compte-rendu), p.46 : "[...] le sort des mondes insulaires paraît fixé : destruction ou résistance."

*b- Référence aux îles qui subiraient "l'occidentalisation de leur monde" de Joël Bonnemaïson, *Ibid*, p.46

*c- Pierre Chausse, "Oléron, la douce sauvage", *L'Express* [en ligne], 14 juillet 2015

d'habitude gratuitement : aussi me parle-t-elle de perte de "privilèges". Et Charles, néo-insulaire, a

bien remarqué ce côté financiarisé de l'été par rapport à l'hiver :

"Ça c'est le côté touristique : profit. C'est pas l'été que je préfère."

Le tourisme étant une activité économique, il semblerait que l'argent s'imisce dans Oléron, société jusqu'alors préservée de la cupidité, faite de trocs et d'échanges. Et un poète inspiré par l'île en dresse un portrait pour le moins négatif :

"Le mensonge rallonge le songe étrange
Où s'affixent à la pécuniarité du sublime
Les joies fiduciairisées de l'île
A vrai dire
Le Château d'Oléron a quelque chose
De la dictature du capital
Qui broie l'homme en proie à l'effroi de vivre
Cela se voie dans le regard des jeunes filles
Toutes les fois que de passage
La rue me parle le langage néolibéral du mépris [...]"⁸⁰

Le capitalisme ! Il ne manquait plus que lui. Ce monstre sanguinaire qui avait mordu les foules continentales a trouvé le pont bien commode pour se faufiler dans l'île jusqu'alors préservée de toute concupiscence.

Si Durkheim ou Weber voyaient cela, avec leurs théories de sociétés traditionnelles allant vers des sociétés rationalisées, ils en mourraient de fierté tant ils seraient confortés dans leurs choix théoriques. Seulement, pour ces sociologues, l'individu vivant dans une société rationnelle gagnait en liberté, tout détaché du poids des contraintes communautaires qui avaient tendance à le contrôler. Or, Oléron ne correspond pas à ce schéma. D'une part les continentaux viennent chercher ici une liberté qu'ils n'ont pas le sentiment d'avoir dans leur lieu de vie habituel et, d'autre part, les insulaires sont persuadés qu'avec la continentalisation d'Oléron ils ont perdu en liberté :

"Les interdits, c'est sûr que là on en a de plus en plus." Charles

Parce qu'à la fois le pont est libération des contraintes spatiale et de l'immobilité mais en même temps ces conséquences supposées sont synonymes de contraintes : un nombre important de visiteurs donne une impression d'oppression, Charles par de "claustrophobie" (d'ailleurs, notons que la claustrophobie n'opère que dans un lieu clos...), pour Madame H. l'été approchant est signe d'asphyxie. Mais la perte de liberté n'est pas liée seulement à la foule, c'est aussi, en somme, une perte de libertés démocratiques : étant donné que les touristes ne respectent pas certaines règles (notamment celles de la pêche à pied), la police serait plus présente avec une surveillance accrue quant au respect des quotas de coquillages. Selon Madame.H, des lois qui n'avaient pas jusque-là à être prononcées sont aujourd'hui instituées, donnant à l'île un air de zone sous encadrement :

"On interdit tout. On n'a plus aucun droit. Tout. Mais y a des flics partout, à contrôler partout."

80 Anne Cillon Perri, *Chanson pour Marennes et Oléron*, Éditions Opoto, ?, 2009, p.26

La présence de supermarchés, de pavillons, de personnes qui ne diraient pas bonjour, la perte de liberté, etc., voici le cocktail qui pourrait faire d'Oléron un "lieu commun"⁸¹. Mais, si des chercheurs sont capables de parler de regrets :

"[...] on peut regretter la banalisation des aménagements qui se font autour des habitations. Les matériaux utilisés pour les murs d'enceinte ou les clôtures altèrent souvent le caractère insolite des sites."⁸²

C'est qu'une bien grosse perte doit en découler. Laquelle ?

Ce mot de "banalisation", qui résonne comme une corne de brume annonçant l'arrivée d'un redoutable fléau, mais que cache-t-il ? Quel serait le problème de la progressive ressemblance d'Oléron avec le continent ? Je disais, dans le chapitre un, que, selon moi, le critère primordial de l'île était sa différence par rapport à l'extérieur, critère englobant tous les autres, critère surpassant les images contradictoires de l'île. Or, avec la ressemblance le critère de la singularité n'est pas respecté. Malgré sa perte d'isolement géographique, Oléron aurait du conserver les autres signes de son être-île. Seulement, se déversent dans l'île un flot d'éléments qui, rappelant au continental son propre quotidien, et lui empêchent l'évasion.

"- Oh... Faut arrêter ça. On est déjà allés trop loin.

- *Trop loin ?*

- On a bien déformé l'île quoi. C'est plus le mouvement inverse qu'il faudrait.

- *Comment ça ?*

- Arrêter de mettre du béton sur les routes, partout.

- *Pourquoi ?*

- C'est ce que les gens veulent je crois. Si l'île c'est la même chose que dehors, le même bordel, dégueulasse, à quoi bon ? Ça n'aurait plus aucun intérêt." Christine

Car l'impossibilité d'évasion altère du même coup la possibilité pour l'insulaire d'avoir le sentiment de faire partie d'une communauté spécifique, avec une identité distincte de celle de la France globale. Ainsi peut-être, le reflet d'eux-même qu'avaient pu saisir les insulaires dans l'œil des touristes fini par s'éroder.

La ressemblance, par définition, gomme les différences, et qu'arrive-t-il ? L'évanescence. Avec cette uniformité croissante entre l'île et l'extérieur, et comme la singularité semble être la condition d'île, s'évanouissent d'autres parcelles des songes et des symboles que devrait représenter une île.

Le pont, en tant que tel, à banalisé le voyage vers Oléron. Alors que du temps de Loti, des bateaux à vapeur ou même du bac, la traversée était une épreuve, un challenge, aujourd'hui ça ne l'est plus :

"Désormais, trois minutes suffiront aux automobilistes pour passer du continent dans l'île."⁸³

81 Eric Orsenna "Préface", in : Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002, p.7

82 Frédéric Bioret, Louis Brigand, Maurice le Demez, "L'environnement : argument de développement d'un tourisme intégré dans les îles bretonnes", in : *Territoires et sociétés insulaires*, Colloque international, Brest, 15-17 novembre 1989, (1991 pour le présent compte-rendu), p.403

83 Citation tirée de "La fin d'une île", pas de renseignement sur la date mais on peut imaginer 1965-66. Extraits de

Suffire... La facilité, la rapidité, Oléron l'accessible de suite. L'île n'est plus ni prison ni refuge. On entre, on sort quand on le désire. Il n'y a plus de contrainte géographique. L'île ne semble plus décider qui elle reçoit. Celui qu'elle accepte est tout le monde. Le privilégié d'hier, le singulier, le rêveur distingué perd la rareté de son voyage. Et le massif n'a rien d'original puisqu'il est répandu. L'on chérissait la lenteur de l'île par rapport au monde, l'on trouve la rapidité de la traversée.

"Les ponts promettent la dépossession. Que son île puisse être abordée en toute saison, de jour comme de nuit, au terme d'un voyage à pied sec, voilà qui confine au sacrilège."⁸⁴

Et ce sera même pire par la suite, alors que le péage pouvait être un ersatz de frontière, une barrière artificielle remplaçant quelque part une barrière naturelle, la gratuité du pont rompt désormais avec tout privilège : le rêve Oléronais est accessible à tous. En plus de perdre la contrainte géographique, l'île perd la contrainte économique. Comme un biscuit artisanal entamerait une carrière industrielle, Oléron en s'offrant de manière quantitative, perdrait sa valeur. Robinson chérissait l'impression de désert, l'île est surpeuplée de Robinsons.

"Si le développement du tourisme est lié à la diffusion de nouveaux moyens de transport et à l'amélioration des conditions de vie, cela signifie aussi que le touriste est un voyageur qui apparaît au terme d'une série de disparitions essentielles. L'insécurité, l'insalubrité, l'inconfort dans l'espace, l'incertitude dans le temps, la lenteur obligée des déplacements et la traversée aléatoire d'étendues désertiques ont disparu *comme inévitables servitudes*."⁸⁵ Et : "[...] les progrès des transports signent la disparition du risque, qui conférait jadis à tout voyage une dimension héroïque."⁸⁶

Alors, l'on chérissait l'impression de désert :

"Mais que reste-t-il alors du rêve quand vient la foule qui se bouscule au rivage ?"⁸⁷

Et Robinson qui voulait régner doit dire adieu à sa souveraineté puisqu'un des points importants de l'île était de représenter une "découverte" d'un "inexploré" suivit d'une "prise de possession."⁸⁸ qui n'est dès lors plus possible. Oléron n'apparaît plus non plus comme le lieu du passé inchangé puisque l'on perçoit, notamment dans sa physionomie, des transformations : la temporalité Oléronaise se calque sur celle du continent. Oléron n'est plus un voyage dans l'espace ni un voyage dans le temps.

L'on chérissait le sauvage, l'indompté et :

"Monsieur, on ne peut plus passer nulle part ! Ce qui était un paysage ouvert est devenu un espace cloisonné. Bientôt il y aura tant de clôtures, et si hautes, qu'il faudra lever la tête en se

notes de terrain du 19/02/2017 au sein du Musée de l'île d'Oléron.

84 Guy Rohou, "Petite utopie insulaire", in : *Territoires et sociétés insulaires*, Colloque international, Brest, 15-17 novembre 1989, (1991 pour le présent compte-rendu), p.448

85 Jean-Didier Urbain, *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2002 (1991 pour la première édition), p.163-164

86 *Ibid*, p.165

87 Jean-Didier Urbain, *Sur la plage. Mœurs et coutumes balnéaires (XIXe -XXe siècles)*, Éditions Payot et Rivages, Paris Vie, 1996 (1994 pour la première édition), p.193

88 Jean-Didier Urbain, *Sur la plage. Mœurs et coutumes balnéaires (XIXe -XXe siècles)*, Éditions Payot et Rivages, Paris Vie, 1996 (1994 pour la première édition), p.30

promenant, pour voir le ciel. C'est tout ce qu'on pourra apercevoir !"⁸⁹



Oléron ne tiendrait plus ses promesses. Ni exotisme, ni évasion, ni spécificité. Oléron n'est plus ni utopie ni dystopie en puissance mais continuité du continent. Ainsi, si l'on reprend le tableau que j'avais élaboré en Chapitre Un résumant les songes-symboles pour le mettre aux goûts des perceptions fatalistes, à propos d'Oléron, de la fin du XX^e siècle, cela donne :

En **violet** les évanescences (ce qui disparaît et qui devrait pourtant être pour coller au rêve) ; en **orange** les ressemblances (ce qui d'Oléron rejoint le continent) ; non-surligné lorsqu'il s'agit de songes-symboles qui sont peu ou pas évoqués comme ayant disparu ou changé.

Oléron	Le monde
Désert/solitude/liberté	Densité/foule/oppresion
Inaccessible/lenteur	Instantanéité/vitesse
Dénuement/besoins seuls/labeur	Abondance/frivolité/oisiveté
Nature forte, dangereuse en profusion et sauvegardée	Nature dominée, abîmée, urbanisée
Folie/magie/surnaturel/déformation temporelle	Rationalité, connaissance objective
Solidarité/interactions sociales	Individualisme/anonymat
Imprévisibilité	Calcul/argent/(capitalisme)
Passé ou futur	Présent

Qu'ils soient visiteurs ou résidents, les individus s'accordent à dire qu'Oléron a changé, elle a subi des transformations à la limite de la dénaturation. Si côté touriste le quelconque est synonyme de la fin d'un rêve, côté insulaire il peut l'être de la fin d'un monde. *Leur* monde.

"C'est à cette époque que les rangs de vigne furent presque tous arrachés ou vendus. C'est à cette époque que commencèrent à s'installer cabanes et caravanes. Les dunes disparurent presque, bousculées, rasées pour édifier des villas. Les bords de mer devinrent des propriétés privées. On éleva des clôtures, partout, qui barraient les points de vue... Mon île, pendant dix mois de l'année, ne fut bientôt plus habitée, ou peu s'en faut, que par des vieillards. L'été, elle était devenue un vaste terrain de camping. Les villages avaient perdu leurs commerces, les cultivateurs ne cultivaient plus... Les promoteurs étaient aux aguets... On parlait d'un copié-collé de Las Vegas ! Dieu nous en préserve !"⁹⁰

Ainsi, l'idée d'une immuabilité des îles, pourtant séduisante, laisse à désirer quant à sa réalité. Oléron, en signant par le pont la fin de son isolement semble avoir subi des conséquences remettant en cause sa prétention au statut d'île.

89 Michel Savatier, *Quand Oléron était une île et autres souvenirs*, Éditions Le Croît Vif, Paris, 2009 (cote : PF 6942 aux AD de La Rochelle), p.139

90 Michel Savatier, *Quand Oléron était une île et autres souvenirs*, Éditions Le Croît Vif, Paris, 2009 (cote : PF 6942 aux AD de La Rochelle), p.187

b) Oracles et sentences

"En moins de dix ans l'Île aura perdu son Âme. [...] L'île n'a pas encore complètement "démoli sa beauté" [...]. Mais cette beauté, faite de l'harmonie des êtres et des choses, tend à disparaître très rapidement, avec l'accélération de l'histoire du temps où nous vivons."⁹¹

Nous sommes passés de menaces, d'appréhensions quant à la progressive perte d'insularité d'Oléron qu'il semblait alors encore possible d'empêcher, d'orienter, à des constats, des conséquences, des regrets, et enfin à un nouvel état qui me semble être de l'ordre de la psychose, du tragique, du drame irréversible.

'C'est maintenant, semble-t-il, comme à la veille d'une catastrophe, l'état d'alerte, l'état d'urgence unanime, sondage à l'appui, face à une prophétie sur le point de s'accomplir : le rivage dénaturé par la pollution urbaine !"⁹²

Ces changements qu'aurait subit Oléron, dont je ne nie d'ailleurs pas l'existence mais plutôt l'idée de subit, conforteraient, comme je l'ai dit, les théories évolutionnistes de la sociologie. Seulement, la perte d'enchantement d'Oléron, la perte du charme des lieux, ne me semble pas être un constat anodin. Je vais tâcher de le démontrer : la banalisation d'Oléron cache bien des choses et la mise en lumière de son mystère en révélera certaines.

Ces voix dont je vous parlais plus tôt, ces voix qui donnaient au pont, pourtant construction, des vertus néfastes de destruction, ont des allures d'oracles, de prophéties. Selon elles, l'île n'était plus île, elle devenait presqu'île. Le tourisme allait devenir si massif qu'il la détruirait. Et, en plus du tourisme,

La laideur vacancière

Extrait d'une discussion entre un journaliste et une estivante qui a pu acquérir un "cabanon" au confort vétuste comme maison de villégiature. Pour illustrer cette prétendue pollution qui serait le fait d'un tourisme sauvagement incontrôlé, pollution environnementale qui semble prendre des connotations sociales.

Avant que la discussion ne démarre, le présentateur dit ces quelques mots pour faire comprendre le "problème" aux téléspectateurs :

"Ces îles [celles du Ponant] – il était temps ! – viennent de faire l'objet d'un plan de sauvegarde et de mise en valeur. Vous jugerez tout à l'heure de l'urgence du problème."

La discussion maintenant :

"Elle est pas bien belle votre maison quand même. [...] C'est pas dommage de construire n'importe comment comme ça partout là ? – Bah ici vous savez on est un petit peu perdus hein, entre parenthèses. – Ah oui, mais elle est si belle cette côte... – Bah écoutez hein, on ne nous voit pas de partout hein, n'importe comment. – Hum. Vous n'avez pas l'impression que vous gâchez le paysage là ? – Pas du tout ! – Cela dit, il faudrait que vous donniez un coup de peinture, quand même, ce serait plus propre. – C'est ce qu'on va faire. Bien sûr."*

*Extrait d'une vidéo INA, archive d'une émission intitulée La France défigurée, spécial "Île d'Oléron", 24 septembre 1972

91 Léopold Péponnet, *L'âme d'une île en perdition (Oléron)*, monographie 1961, (cote BR 843), p.5

92 Jean-Didier Urbain, *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2002 (1991 pour la première édition), p.203

l'urbanisation insatiable allait en annihiler le pittoresque et le charme. Je l'ai dit, es voix pessimistes commençaient à se faire entendre mais étaient loin d'être majoritaires au moment de l'inauguration du pont. L'heure était aux réjouissances, aussi, certains⁹³ diront que, bienheureuse de ses nouveaux équipements, Oléron ne se protégea pas de manière suffisante.

"D'ailleurs, si l'on est en droit de penser que ces équipement visent plus à satisfaire les besoins saisonniers, la majorité des Oléronnais et des Noirmoutins s'est déclarée favorable à leur construction. Après un demi-siècle de revendications pour l'amélioration des conditions de traversée, afin d'échapper aux contraintes spatiales, économiques et sociales imposées par l'insularité, elle ne pouvait effectivement qu'être associée à une victoire. Aussi, l'inauguration des deux premiers ponts (le 21 juin 1966 pour Oléron et le 29 novembre 1871 pour Noirmoutier) est-elle célébrée en fanfare."⁹⁴

Et la gratuité du pont eu pour effet de surajouter dans la prophétie de la destruction, du déclin.

"Officialisée en 1991 pour Oléron et 1994 pour Noirmoutier, la gratuité du péage a permis une ouverture totale de ces îles, avec pour conséquence une banalisation de leur espace."⁹⁵

C'est cela que les chercheurs nomment la "banalisation". Et il sont nombreux à l'employer : Louis Brigand⁹⁶, Françoise Péron⁹⁷, ou Joël Bonnemaïson⁹⁸, et j'en passe. Est présent tout un lexique du banal, du quelconque, de l'insipide, dont j'ai traité des signes visibles sur lesquels il basait sa vraisemblance, mais dont j'aimerais à présent aborder le sens.

Selon ces mots-là, confinant à l'évangélisme, Oléron n'a pas résisté, alors ce sera la "destruction" et, pourquoi pas, l'Apocalypse. Mais, tout ceci n'est-il pas une forme de débat de valeur ? Entre un beau et un laid, un bien et un mal ? Qu'importe, l'essentiel ici est qu'il y a débat. Mais un débat qui, me semble-t-il, va se muer en croyance. Peut-être est-ce dû à ce type de discours ou à l'esprit du temps (dans une dynamique de désir de retour aux sources, à l'artisanat, au local, au qualitatif plutôt qu'au quantitatif)⁹⁹, mais il semblerait que la thèse selon laquelle Oléron a perdu quelque chose, de son esprit ou de sa culture, devint, à la fin du XX^e siècle la thèse dominante. Dominante au sens où elle m'apparaît partagée tant par les théoriciens (géographes en particulier, que j'ai déjà abordés) que les romanciers, écrivains ou poètes :

93 Par exemple Valérie Légereau, *Les impacts des constructions des ponts de Ré et Oléron*, Mémoire de maîtrise de géographie (dir. Jean Soumagne), Université de Poitiers, 1994-1995 (cote : 69 J 97 aux AD de La Rochelle) ; ou encore Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002

94 Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002, p.136

95 Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002, p.140

96 Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002 ; et Louis Brigand, *Besoin d'îles*, Éditions Stock, Paris, 2009

97 Françoise Péron, "Spécificité des sociétés insulaires contemporaines : l'exemple des îles françaises de l'Atlantique et de la Manche", in : *Territoires et sociétés insulaires*, Colloque international, Brest, 15-17 novembre 1989, (1991 pour le présent compte-rendu), p.53-58

98 Joël Bonnemaïson, "Approche de l'îlénité océanique", p.41-46

99 Thèse de la volonté du retour aux sources développée par Jean-Pierre Warner & Céline Rosselin (dir.), *Authentifier la marchandise. Anthropologie critique de la quête d'authenticité*, Éditions de l'Harmattan, Paris, 1996

"Je me figure déjà le mystère tapi au creux de l'île [...]" et plus loin "Et puis, dès que nous touchons l'autre rive, c'est le désenchantement. [...] Un dolmen brisé repose derrière un snack rempli de touristes aux nuques écarlates. J'évite de te faire part de ma déception, pensant que l'île réserve pour plus tard ses splendeurs."¹⁰⁰

; mais la thèse est aussi partagée par les individus eux-mêmes (pas une seule des personnes avec lesquelles j'eus l'occasion de m'entretenir n'a douté du fait qu'Oléron s'était, en somme, au pire perdue, au mieux transformée, bien qu'ils y croyaient à des degrés différents – souvent fonction, d'ailleurs de leur relation au tourisme, dépendance ou indépendance)¹⁰¹.

Je l'ai dit, Oléron ne tient pas, ou plus, ses promesses. Alors, faites-donc entrer l'accusé : le touriste (mais lequel?). Car c'est bien de cela qu'il s'agit, d'une condamnation envers un tourisme vorace. Quand j'employais le terme évanescence j'y mettais la signification de l'évanouissement du rêve, non pas parce qu'il devenait impossible en soi mais bien parce qu'il devenait possible pour de trop nombreux individus. Le rêve de classe s'était fait rêve de masse.

"Qu'en est-il [...] de cette île déserte dès lors qu'elle est offerte à tous? Encore un pauvre petit rêve défunt ? [...] la mise en consommation vacancière du littoral implique fatalement l'impossibilité même du rêve"¹⁰²

Pour ceux qui perdaient le privilège de la distinction liée à des vacances insulaires originales, la massification de leur privilège sonnait comme une abrogation de la rareté. Finalement, nous pourrions supposer que ce n'est pas Oléron qui devient banale mais plutôt ceux qui s'y rendent.

"A vouloir trop consommer de l'île, ne va-t-on pas finir par s'en lasser, par rompre le charme ? C'est le danger inhérent à une activité « cannibale » comme le tourisme qui finit par détruire ce qu'il était venu chercher, c'est-à-dire le dépaysement."¹⁰³

Les géographes qui parlent de banalisation sont des rêveurs jaloux et peureux. Et Louis Brigand de nous donner son (nouvel) idéal d'île :

"Comme le chercheur d'or tamise le sable au fond des rivières à la recherche de pépites, c'est en éliminant la proximité des aéroports internationaux, les grandes lignes maritimes, les sites protégés et les climats cléments que l'on accède à la perle recherchée : l'île sans touristes !"¹⁰⁴

Comment traduire cette jalousie ? En hurlant le danger, les risques, sous couvert d'objectivité scientifique, que représenterait le tourisme, en général. Belle idée, merci pour les îles. J'aurais pu y croire, si seulement ne transpirait pas, ça et là de ces jugements, de ce mépris. Signe du banal : le pavillon. A qui appartient-il cet "habitat pavillonnaire qui pousse le long de la côte comme de la mauvaise graine"¹⁰⁵ ? Au touriste populaire.

100 Patrick Gardian, *Marie d'Oléron*, Geste Éditions, La Crèche, 2005, p.40 puis p.41

101 Schématiquement : pour Pierre (24 ans), Oléron est devenue une marchandise, pour Christine (57 ans) elle a perdu son "esprit", pour Madame H. (84 ans) Oléron s'est vidée de son sens communautaire, et j'en passe. Par contre B. comédien et écrivain vivant, entre autre, de visites théâtrales à destination des estivants, nuance étrangement le côté néfaste du tourisme.

102 Jean-Didier Urbain, *Sur la plage. Mœurs et coutumes balnéaires (XIXe -XXe siècles)*, Éditions Payot et Rivages, Paris Vie, 1996 (1994 pour la première édition), p.193-194

103 Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.70

104 Louis Brigand, *Besoin d'îles*, Éditions Stock, Paris, 2009, p.137

105 Louis Brigand, *Besoin d'îles*, Éditions Stock, Paris, 2009, p.81

Ces géographes de la banalisation des îles à pont apparemment comme les parfaits archétypes du *voyageur* de Jean-Didier Urbain¹⁰⁶, le touriste qui ne veut pas être touriste :

"Ce qui fait le voyageur, ce qui fonde socialement son mythe, c'est la croyance en l'inaliénable privilège d'un regard contemplant un monde inconnu qu'il s'approprie, puis qu'il révèle au plus grand nombre afin d'asseoir sa différence."¹⁰⁷ – "[...] c'est la possibilité sociale d'énoncer publiquement un « moi j'ai vu » qui affirme le luxe inégalable qu'il eut de contempler un monde inconnu, oublié, ou qui désormais n'est plus."¹⁰⁸

Plus de privilège, plus de "monde inconnu", plus d'appropriation, plus de révélation (puisque tout le monde peut s'y rendre), plus d'originalité de celui qui voyage à Oléron. Et que ce se passe-t-il alors ? Des malédictions ! Et le géographe devient sorcière. Mais plus seulement le géographe ou les autres chercheurs, car ces oracles funestes leur préexistent et leur survivent. C'est simplement, je crois, que le géographe, l'historien, le sociologue, l'urbaniste, etc., sont de ces gens qui sont *crus* (au sens de croire). Sera alors employé tout un cortège de termes assez fatalistes et pour le moins cabalistique :

"Le Dieu tourisme n'est pas loin d'être aussi Diable."¹⁰⁹

"Les campings, les caravanings n'ont même pas la pudeur de se camoufler aux regards des automobilistes. A ce train, en moins de dix ans, l'île aura complètement perdu son âme, si personne ne réagit et ne milite pour le sauvetage d'Oléron."¹¹⁰

"Toute la difficulté pour les îliens est là : accepter de vivre avec le tourisme sans y perdre son âme."¹¹¹

"[...] et des habitants des îles qui, selon les points de vue, perçoivent les touristes comme une manne financière indispensable pour la survie, voire le renouveau des îles, ou, au contraire, comme une horde envahissante annonciatrice de leur fin."¹¹²

Malheur ! Déveine ! Oléron va sombrer dans les abîmes de l'anodin. Et ce n'est plus qu'une simple affaire de transformations architecturales puisqu'il est prédit qu'elle y perdra son "âme".

"Le touriste étant un être collectif, le touriste n'a donc pas d'âme !" ¹¹³

C'est bien la masse qui est destructrice, la quantité touristique, d'ailleurs une preuve réside dans le fait que de nombreuses catégorisations sont opérées à propos des touristes. Il y aurait comme un bon tourisme et un mauvais tourisme. Un auteur, se disant être tombé amoureux d'Oléron et se représenter "une île, non pas comme celle de Robinson Crusoë, mais presque"¹¹⁴, dressera une jolie

106 Jean-Didier Urbain, *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2002 (1991 pour la première édition)

107 Jean-Didier Urbain, *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2002 (1991 pour la première édition), p.78

108 Jean-Didier Urbain, *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2002 (1991 pour la première édition), p.79

109 Eric Orsenna, "Préface", in : Louis Brigand, *Les îles du Ponant, Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002, p.7

110 Léopold Péponnet, *L'âme d'une île en perdition (Oléron)*, monographie 1961, (cote BR 843), p.6

111 Louis Brigand, *Besoin d'îles*, Éditions Stock, Paris, 2009, p.139

112 Louis Brigand, *Besoin d'îles*, Éditions Stock, Paris, 2009, p.156

113 Jean-Didier Urbain, *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2002 (1991 pour la première édition), p.56

114 Myriam Pantex, *Magie Oléronaise*, Autoédition : Copie-Média, 2014, p.14

Le Juillettiste et l'Aoûtien

Tous les estivants ne sont pas les mêmes, et cette différence recouperait une partition assez communément admise à propos d'Oléron. Il s'agit d'une distinction : le Juillettiste et l'Aoûtien (le "pionnier" et le "grégaire" pour Brigand). Recoupant deux autres distinctions : peu nombreux (juillet)/nombreux (août) ; respectueux (juillet)/destructeur (août).

"Le touriste ? C'est étranger qu'on adore au mois de juillet et ce *baignasout*' qu'on déteste au mois d'août (rires)." Emilien

"Les îles de Ré et Oléron n'étaient que trop lancées. Et depuis c'est tous les étés l'invasion des Aoûtiens." (*a)

"Et puis ils sont exécrables, pas tous mais... y a une grande partie au mois d'août ils sont pas agréables du tout. Et ça passe mal avec nous. Là, des gens comme ils sont, non, on les supporte pas. Les gens normaux oui mais pas les autres. Mais au mois d'août y a pas beaucoup de normaux ! (rires). Et c'est pas d'hier, ça a toujours été, les commerçants l'ont toujours dit : la clientèle d'août, on s'en passe. Juin, juillet, septembre, mais c'est le paradis. Que au mois d'août c'est des fous. C'est des sauvages." Madame H.

"Ça y est, les juillettistes ont laissé la place aux aoûtiers. La transition est chaque année la même : les vacanciers se suivent, se croisent, et se ressemblent peu. [...] En effet, si les vacanciers du mois de juillet étaient moins nombreux qu'à l'ordinaire, plus discrets, laissant des places sur les parkings et sur les plages, il semble que nos aoûtiers ne l'entendent pas de cette oreille ! [...] les routes de l'île se sont trouvées prises d'assaut, encombrées, sans parler du viaduc qui était "plein à craquer" ! [...] Désormais, plus une place pour se garer, mettre sa petite serviette sur le sable [...]. Mais qu'importe puisque c'est les vacances ! Enfin l'île d'Oléron a retrouvé son vrai visage estivale [sic] : celui d'un immense parc automobile." (*b)

*a- "Le Subiet", *Revue de recherches ethnographiques*, mars 1974, Archive GALLICA (mise en ligne le 18/11/2013)

*b- "Bienvenue aux aoûtiers !", Oléron'île, n°35, du 8 au 15 août 1996, p.1

typologie des "promeneurs"¹¹⁵ à faire pâlir d'envie le sociologue : il y a le "promeneur populaire [...] "facile à contenter puisque tout lui plaît"¹¹⁶, autrement dit, qui n'a pas de goûts ; le "sportif" qui "avale des kilomètres sans se soucier de ce qui l'entoure"¹¹⁷, autrement dit l'aveugle ; le "touriste moutonnier"¹¹⁸, tiens donc, qui viendrait là parce que d'autres y vont, le suiveur, et dont le "seul plaisir c'est d'apporter sa glacière et de pique-niquer à l'orée en laissant sur place, papiers gras, bouteilles canettes et autres détritiques"¹¹⁹, le pollueur-destructeur ; vient ensuite le "sensible" au "charme"¹²⁰ qui tente d'échapper à la ville ; puis "l'artiste"¹²¹ en quête d'inspiration et à l'écoute de la nature ; après quoi nous avons "l'intellectuel"¹²², le médiateur, rêveur, qui se veut "loin de toute présence humaine"¹²³ ; et enfin le "naturaliste"¹²⁴, à l'écoute de ce qui l'entoure. Il y a bien d'un côté des bons touristes, respectueux, à l'écoute, légitime, et de l'autre des mauvais touristes, destructeurs, fermés aux beautés de l'île. Ce sont ces derniers qui posent problème. Et, visiblement, Louis Brigand le géographe partage cette

115 *Ibid*, p.47-49

116 *Ibid*, p.47

117 *Ibid*, p.48

118 *Ibid*, p.48

119 *Ibid*, p.48

120 *Ibid*, p.48

121 *Ibid*, p.48

122 *Ibid*, p.49

123 *Ibid*, p.49

124 *Ibid*, p.49

bi-catégorisation :

"Dans le processus de découverte des îles et des îlots, il y a plusieurs phase successives. La première, c'est celle du pionnier. Il s'agit de la personne qui se rend sur un îlot ou une plage d'une île, n'y trouve aucun touriste et passe une journée extraordinaire ! [puis il en parle sur le continent et...] [...] Dans le même temps, apparaît une vague de visiteurs, bien plus grégaires, qui se rendent sur les sites fréquentés, parce qu'ils apprécient et recherchent la présence rassurante de leurs congénères. [...] Au final, les pionniers sont peut-être ceux qui avouent ne plus aller dans les îles en août, préférant de loin les charmes de l'avant et de l'arrière-saison, tandis que les grégaires sont ceux qui y reviennent chaque année en été !"¹²⁵

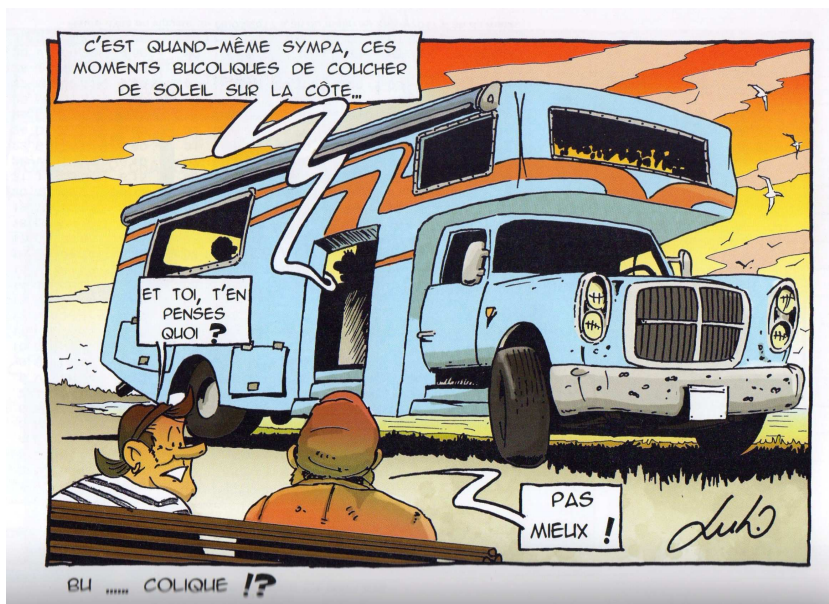


Illustration de la "laideur vacancière".
Ludovic Nadeau, *Bédémérée*, octobre 2017

Distinction qui se retrouve aussi sous la plume de Jean Chaussade, parlant du "tourisme résidentiel"¹²⁶ qui, s'il ne se mélange pas à la population autochtone, permettrait (par son aisance économique) des apports en capitaux, et le "tourisme de passage"¹²⁷ qui serait "fortement perturbateur" et économiquement aléatoire.

Cela ressemble de près à une sorte de moralisation du voyage,

faire comme ci est mieux que faire comme ça. Les vacances de type Club Med ne sont pas valorisées, elles sont recherchées par ce genre de touristes que l'on estime chercher du générique plutôt que de l'original, de l'artificiel plutôt que de l'authentique.

"Alors pourquoi cet antagonisme entre touriste et voyageur ? [...] En fait, par-delà les critiques que le voyageur adresse au touriste, il y en a une, fondamentale, qui les sous-tend toutes : *le voyageur reproche au touriste de banaliser le monde.*"¹²⁸

La prétendue banalisation est donc un euphémisme. C'est un masque, un concept concédant du sérieux à une analyse qui se voudrait dénuée de jugement. Or, le concept, mis en relation avec d'autres éléments énoncés par ceux qui le prononcent révèle que derrière lui se cache l'idée de beauté et de laideur, de distingué et de vulgaire. La laideur est vacancière. Et, surtout, les risques que l'on relie à l'environnement, comme pour appuyer leur légitimité, constituent une pollution mais une pollution sociale. C'est ce que laisse entendre Christine en comparant Oléron à Ré :

125 Louis Brigand, *Besoin d'îles*, Éditions Stock, Paris, 2009, p.160-161

126 Jean Chaussade, "L'île d'Yeu : un exemple de développant insulaire", in : *Territoires et sociétés insulaires*, Colloque international, Brest, 15-17 novembre 1989, (1991 pour le présent compte-rendu), p.109

127 *Ibid*, p.110

128 Jean-Didier Urbain, *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2002 (1991 pour la première édition), p.80

"- Mais au moins eux ils ont su prendre la direction de leur île, on peut pas dire qu'ils se soient laissés faire... Elle a changé quand même c'est devenu bien bourge mais... C'est peut-être mieux, ça préserve un peu.

- Devenir bourge ça peut contribuer à conserver c'est ça ?

– (Rire) C'est pas logique ? Non c'est sûr... Mais je pense, parce que les riches ils veulent une nature parfaite, en bonne santé et tout le tralala qui va avec. On laisse rien en décrépitude là-bas."

Un tourisme plus riche est perçu comme étant moins dangereux pour l'île, en termes de nature bien sûr. Or, depuis la gratuité du péage, le tourisme Oléronais seraient en "mutation"¹²⁹, devenant moins aisé :

" [...] on assiste en Oléron à une paupérisation de la clientèle. L'île [...] est très attrayante pour une large population. Mais si la foule attire la foule, elle repousse la clientèle plus aisée [...]."¹³⁰



Illustration de la "pollution" (sociale) d'Oléron.
Ludovic Nadeau, Bédémérée, Janvier 2017.

En fait, à mesure que l'on avance dans le temps, et dans la massification du tourisme, le non-insulaire est revêtu de qualificatifs péjoratifs de la part des insulaires. Il est, en quelque sorte, déprécié. Et il me semble que cette dépréciation ne soit pas sans lien avec cette fameuse "mutation". Ces nouveaux touristes, plus populaire, sont aussi plus méprisés, notamment parce que ces derniers ne rapportent que peu de bénéfices économiques puisque :

"Le seul produit qui tire son épingle du jeu est la « moules-frites » en barquettes, sur laquelle on ne peut guère compter pour relancer l'activité hors saison !"¹³¹

Et ces touristes populaires sont à la fois plus nombreux mais également plus gênants que les touristes plus aisés :

"Avec l'ouverture du pont, 1966 a représenté pour Oléron le début du « tourisme de masse ». Trente ans plus tard, l'afflux des touristes pose de réels problèmes et, si chacun y va de sa solution, personne ne détient le remède miracle."¹³²

Le tourisme de masse est donc un "problème" qui nécessite non pas une solution mais un "remède". Le tourisme serait-il une maladie ? Ce qui n'est pas sans rappeler la préface d'un certain livre de

129 "Oléron un tourisme en pleine mutation", *Oléron'île*, n°1, du 14 au 21 décembre 1995, p.5

130 "Oléron un tourisme en pleine mutation", *Oléron'île*, n°1, du 14 au 21 décembre 1995, p.5

131 "Oléron un tourisme en pleine mutation", *Oléron'île*, n°1, du 14 au 21 décembre 1995, p.5

132 *Ibid*, p.5

géographie qui tenait ce langage :

"Ouvrons les yeux : la plus part de nos îles sont malades."¹³³

Le tourisme rend les îles "malades", il est diabolique, les poussant à se mettre en scène dans un affreux cliché, et le touriste fait partie d'une horde, avide d'arnaques et de chimères. Jean-Didier Urbain évoque ce "mépris anti-touristique"¹³⁴ et montre qu'il s'agit d'un discours socialement situé, de la part de ces touristes pionniers, les "Robinsons" :

"Expansion, conquête, vaste mouvement d'occupation et de dégradation du monde physique et humain, ainsi perçoit-on dès lors le tourisme. C'est une invasion. Par hordes barbares et marées cannibales, elle dévore, empoisonne, colonise, assassine les espaces et les traditions. C'est une vague déferlante qui pénètre les villages, les forêts, les montagnes, les déserts. Sur les rivages balnéaires, elle s'étale, saisonnière, avec ses papiers gras et ses huiles solaires."¹³⁵

Finalement, ne peut-on pas dire que ce que le voyageur n'aime pas dans le touriste c'est sa propre image ? Souvenez-vous de Roberto, le personnage du roman de Umberto Eco : le touriste est au voyageur ce que Ferrante est à Roberto, un double qui le suit et peut accéder à l'île, même avant lui. Et un double mauvais, voilà qui recoupe bien l'idée du bon touriste et du mauvais touriste.

Les bêtes

Le touriste n'est pas humain. C'est un animal, une bête. Ou du moins il est décrit comme tel. Combien ne fois n'ai-je pas lu ce mot "horde", et bien d'autres encore. C'est un lexique de la bestialité :

On parle d' "essaims de *Parisiens*" (*a)

Il est question de nourrir (avec le Leclerc) les "milliers de mandibules" des estivants (*b). Il est dit que : "Nous sommes à quelques semaines, voire quelques jours, de l'« ouverture » non de la chasse mais de la Saison. Ce qui, convenons-en, est un peu tout comme..." (*c)

Les touristes ont un "épiderme d'un rouge écarlate ressemblant étrangement à la carapace d'un homard... cuit." (*d)

Qualification qui rejoint assez clairement ce que Urbain dit à propos du "mépris anti-touristique" :

Dès lors, le touriste est dit *bête*. Il est, semble-t-il, imperméable au génie du voyage. On en fait donc un *animal*. Bovin, ovin, ce voyageur sera aussi chien fidèle, suivant aveuglément son maître [...] nous passons du troupeau docile broutant le pittoresque à la figure de la meute, vulgaire et indisciplinée, courant partout, flairant l'autochtone et pissant dans les ruines. [...] Le touriste devient dangereux. [...] il est vorace, investissant tous les espaces, détruisant tout sur son passage. Cet animal devient proprement importun." (*e)

" [...] c'est une foulditude indiscrète et quasi délinquante qui harcèle le monde comme un essaim de guêpes. Ici donc une autre image s'impose logiquement : celle de l'insecte. Ni troupeau ni meute, la foule touristique accède alors à l'image catastrophique de la nuée, à la figure du fléau écologique." (*f)

*a- Michel Savatier, *Quand Oléron était une île et autres souvenirs*, Éditions Le Croît Vif, Paris, 2009 (cote : PF 6942 aux AD de La Rochelle), p.152

*b- "Rêves de grandeur...", Rubrique "L'huître Bavarde", *Oléron'île*, n°11, du 22 au 29 février 1996

*c- "Tout le monde sur le pont...", Rubrique "L'huître Bavarde", *Oléron'île*, n°29, du 27 juin au 4 juillet 1996

*d- Myriam Pantex, *Magie Oléronaise*, Autoédition : Copie-Média, 2014, p.131

*e- Jean-Didier Urbain, *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2002 (1991 pour la première édition), p.53-54

*f- *Ibid*, p.54

133 Eric Orsenna, "Préface", in : Louis Brigand, *Les îles du Ponant, Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002, p.7

134 Jean-Didier Urbain, *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2002 (1991 pour la première édition), p.83

A Oléron, le touriste non-respectueux est gênant parce qu'il augmente le trafic routier, à tel point qu'il occasionne une "quasi impossibilité d'entrer ou de sortir de chez soi l'été"¹³⁶ avec "bruit, pollution, danger, stress"¹³⁷.

"Le tourisme n'est pas une bonne œuvre, mais une industrie pourvoyeuse d'emploi dont il faut maîtriser les nuisances."¹³⁸

L'estivant détraque l'ordre de l'île puisque, étant ignorant de certaines règles, il met à sac, dans sa soif de nature et de loisir, les ouvrages laborieux des insulaires ; comme le dit *L'Insulaire*¹³⁹, dans une mise en garde à destination des touristes qui détruiraient, par désinvolture, dans un véritable "pillage des ressources"¹⁴⁰, les écluses à poissons et le milieu naturel des habitants marins, dans leur recherche de coquillages. Ajoutant que certains touristes désireux de récolter des huîtres mais quelque peu fainéants, décident de les prendre là où elle sont faciles à trouver : dans les parcs à huîtres des ostréiculteurs. Occasionnant donc des nuisances pour ces travailleurs. De plus, les estivants sont aussi voleurs de sel, saccages qualifiés de "larcins".

"Non content de détruire les récoltes de l'autochtone, voilà notre nomade nécrophile, rongéant du cadavre, dévorant la dépouille des cultures mortes..."¹⁴¹

Le touriste, sur Oléron (par les insulaires comme par les continentaux qui voudraient n'être pas touristes) est de ce genre : il détruit. Le diagnostique (scientifique) apposé à Oléron est bien celui d'une disparition (ressemblances de l'île avec le continent donc disparition d'un critère essentiel du rêve d'île, la singularité, et évanescences de la possibilité même de ce rêve). Le responsable de la disparition d'Oléron est bien : le touriste

"Le touriste banalise ; et la banalisation touristique emportera toutes les différences qui, en les traversant, donnaient jadis son sens au voyage. [...] Le discours du voyageur devient un *discours d'urgence*. Satirique ou grave, il n'y aura bientôt plus, à l'en croire, d'espaces propices à la découverte. Le touriste est passé par là ! Survient une vague de déploration. En fait, bien en deçà de l'évidente inculpation de banalisation qui frappe le touriste, se joue un drame plus profond."¹⁴²

Géographiquement, architecturalement et socialement, Oléron n'est plus une île, si je puis résumer ces prophéties ainsi. Est-ce à dire qu'une île, finalement, ne serait que la possibilité d'un privilège par rapport à d'autres qui n'auraient pas ce privilège. Il faut croire que je me trompais, dans

135 *Ibid*, p.22-23

136 "Les riverains de Delidon en colère", Rubrique "Missive", *Oléron'île*, n°1, du 14 au 21 décembre 1995, p.7

137 *Ibid*, p.7

138 Philippe Gaviglioli, "Écotaxe : un problème mal posé", in : *Oléron'île*, n°10, du 15 au 22 février 1996, p.3

139 "Estivants : nous attirons l'attention sur...", *L'insulaire*, n°3, Juillet 1965, p.7

140 Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.57

141 Jean-Didier Urbain, *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2002 (1991 pour la première édition), p.55

142 *Ibid*, p.81-82

mon Chapitre Un en disant que le rêve d'île était rêve d'évasion : il est rêve d'évasion par rapport à d'autres qui ne peuvent pas s'évader.



La dépréciation à l'égard du tourisme est bien souvent négative en ce qui concerne Oléron. Lié à des mots (ou des maux) forts, le tourisme emmènerait l'île à sa perte, si ce n'est déjà le cas. Il y a comme une sentence : cette fois c'est vraiment la "fin d'une île", le pont a entamé un mouvement pernicieux qui s'est ensuite accéléré avec sa gratuité. Mais, puisqu'il s'agit d'une peur c'est aussi que la chose en question approche peut-être mais n'est pas encore survenue. Par la chose j'entends la fin d'Oléron, sa mort.

Cette peur, cette appréhension prophétique existait déjà au milieu du XIXe siècle :

"La contemplation du spectacle de la beauté et de la singularité des mœurs insulaires est en effet empreinte de craintes quant à leur devenir. A partir des années 1880-1890, les médecins en poste dans les îles, mais aussi les visiteurs, les écrivains, les folkloristes laissent transparaître leur angoisse face à la dégénérescence des insulaires. Ces inquiétudes s'insèrent dans un contexte où règne la hantise de la décadence. Les nouvelles pathologies industrielles et citadines, le spectacle des fléaux sociaux sociaux afférents au paupérisme, la poussée des hystéries insurrectionnelles [...]. La peur sociale est d'autant plus forte qu'elle s'accompagne du sentiment d'un processus inéluctable sur lequel la société n'a pas d'emprise. Il semble que les îles exacerbent l'angoisse, présentant avec une lisibilité exemplaire le résumé de l'histoire de la civilisation."¹⁴³

Il semble dès lors que l'appréhension du changement, de l'avenir, soit ancré dans l'objet île : l'homme est inquiet pour les îles. Il s'agit-là d'un symptôme.

De plus, cette peur est socialement orientée, je l'ai montrée, condamnant, pour des question de conservation du privilège du voyage sur l'île côté continental et parce qu'il s'agit d'un argument propice à revendication d'une tranquillité perdue côté insulaire. Avec l'idée d'une influence de l'espace sur les habitants, d'une rupture dans la nature (isolée) de cet espace (avec le pont) apparaît l'idée qu'Oléron est le théâtre d'une contamination sociale. Et, Jean-Didier Urbain parle de "théorie morphopsychologique"¹⁴⁴ qui pousserait à croire en un "rapport essentiel entre la médiocrité du site et la médiocrité des hommes qui le peuplent."¹⁴⁵

"Par là, l'île participe au mouvement économique; elle possède, nous l'avons vu, des valeurs, valeurs issues de la culture humaine et du rapport dialectique que celle-ci établit entre société et individualité, ces valeurs sont les causes d'un ferment touristique particulier, différente de la simple volonté d'aller faire un tour ailleurs. Par leur exploitation même, elles détruisent la

143 Karine Salomé, *Les îles bretonnes, une image en construction (1750-1914)*, Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003, p.269

144 Jean-Didier Urbain, *Sur la plage. Mœurs et coutumes balnéaires (XIXe -XXe siècles)*, Éditions Payot et Rivages, Paris Vie, 1996 (1994 pour la première édition), p.199

145 *Ibid*, p.199

source qui les a constituées, c'est le mécanisme de la pollution sociale."¹⁴⁶



L'ouverture progressive de l'île, du XIXe siècle à aujourd'hui, est passée par tant de phases successives qui correspondent à autant de contextes sociaux, de l'espoir en l'avenir à la crainte de ce même avenir, du désir d'Oléron à sa destruction par la convoitise, d'une nature pure à une nature polluée, d'un lieu de charme à une île banale. Soit. Le processus est un traquenard. Oléron s'est fourvoyée, le monde a fourvoyé Oléron et Oléron a fourvoyé le monde. L'île semble être entrée dans une période bien sombre. C'est pourquoi je la qualifierai de crépuscule. Nous sommes au crépuscule d'Oléron. Les oracles l'ont laissé entendre : la nuit approche. Et Oléron est cette : "île, entre désir d'ouverture et crainte de disparaître"¹⁴⁷.

Afin de clore ce chapitre deux, voici un extrait d'entretien qui, me semble-t-il, résume à la fois ce qui a été dit et inaugure en même temps ce qui va suivre :

"- Alors il faut se bouger, montrer qu'il y a encore des Oléronais qui s'intéressent à leur île sinon ça sera que des gens extérieurs qui s'en occuperont et là...

- Et là ?

- On aura plus qu'à disparaître." Christine (57 ans)

146 Moles Abraham A., "Nissonologie ou science des îles", *Espace géographique*, tome 11, n°4, 1982, p.288

147 Anne Meistersheim, « Le malentendu. Entre imaginaire insulaire et imaginaire continental », *Ethnologie française* 2006/3 (Vol. 36), p. 506

Chapitre Trois : Le début d'une île

"Alors, Oléron ne perdra pas son âme, mais l'épanouira pour le bien de tous : ceux qui accueillent comme ceux qui sont accueillis."¹

Le crépuscule, disais-je. Et après ? La nuit, certes. Mais la nuit n'est pas nécessairement une fin totale. Après elle, vient assez fréquemment un nouveau jour. Au regard du chapitre qui précède, dont j'ai estimé les points de vues qu'il aborde assez fatalistes, Oléron apparaît comme une île bien noire. Une île dans un mouvement de déclin inexorable : perte d'insularité, de cachet, d'âme, de solidarité, de tranquillité, et j'en passe. J'aurais pu me dire, et j'ai dû me le dire², que j'avais trouvé la réponse à ma problématique : Oléron n'est plus une île. Toutefois, en rester à l'apparente ordinarité de l'île consisterait, selon moi, à évacuer une bonne partie de mon sujet. Ce serait enlever à Oléron une certaine complexité. Et même pire, ce serait renier le sens de ma recherche. Si l'île est toujours un endroit exerçant un fort attrait sur la population continentale³, et si tous les insulaires ne s'exilent pas, c'est qu'Oléron plaît toujours et n'a peut-être alors pas tout à fait trépassé.

En fait, nous pouvons voir dans une île tout ce que nous voulons y voir paraître-il⁴. N'est-il pas alors possible de se dire que la banalisation d'Oléron n'est qu'un symptôme, comme je l'ai présenté, lié à la perte de privilèges, à la massification du rêve d'île, en fait à son accessibilité massive ? Et, finalement, la perception du déclin d'Oléron, de sa fin, n'est-elle pas susceptible ne n'être qu'un rêve : celui du passage d'une Oléron utopique à une Oléron dystopique ? Dénoncer la situation de l'île, avec un lexique de fin du monde, conduit, quelque part, à insuffler autour d'Oléron une dose de dramatisation qui, et ceci est contradictoire, rend sa situation tout sauf banale. Oléron, dans le discours fataliste, s'apparente finalement à une sorte d'île utopique menacée par l'extérieur (comme la Pala de Huxley) et le diagnostique prend alors des allures de roman...

Le propos de ce chapitre sera de montrer que l'on peut voir, au lieu de la mort d'Oléron, de son extinction, sa naissance⁵ (ou, ça renaissance comme un phœnix renaîtrait de ses cendres).

1 Léopold Péponnet, *L'âme d'une île en perdition (Oléron)*, monographie 1961, [cote BR 843 aux AD de La Rochelle], p.10

2 Étant donné que les premiers moments de ma recherche furent consacrés à de nombreuses lectures, je crois qu'avait infusé dans mon esprit un peu de conviction à propos de la réalité d'une "fin" d'Oléron. Sur l'île, j'observais et je me disais, qu'après tout, c'était peut-être vrai : mon île avait probablement moins de charme que jadis, la route nationale était proéminente et peu en accord avec le reste de l'île, etc. Toutefois, il m'est apparu que j'opérais en fait une sélection visuelle. J'avais en tête l'image d'une Oléron en déclin, aussi cherchais-je surtout dans ce qui m'entourait les éléments qui venaient corroborer cette image. Lorsque j'ai découvert cela, lors de l'avancée de ma réflexion, j'ai décidé de remettre en cause toutes ces croyances sur la fin d'Oléron (c'est de là, d'ailleurs, que m'est apparue ma problématique finale). Et, curieusement, avec ce nouveau regard, moins traqueur, j'aperçus qu'en réalité les éléments (signes de la disparition de l'île) exposés dans le Chapitre Un cohabitent avec d'autres éléments dont je parlerai justement dans ce chapitre.

3 Toujours un lieu attractif, si ce n'est plus : le site web de la Communauté de Communes de l'île [<http://www.cdc-oleron.com>] affirme qu'en 2006, Oléron a dépassé les 2 millions de "nuitées touristiques", soit une augmentation de 12% par rapport à l'année précédente. Un autre site web intitulé "Média tourisme" [<http://www.mediatourisme.fr>] dit que le nombre d'habitants durant l'été est d'environ 250 000 individus (autrement dit, la population annuelle est multipliée par dix en saison).

4 "Chacun trouve dans l'île ce qu'il a envie d'y trouver et cherche à y construire son propre « idéal ».", in : Louis Brigand, *Besoin d'îles*, Éditions Stock, Paris, 2009, p.230

5 Au sens de révélation de l'île à elle-même, grâce au tourisme, progressive conscience de la valeur de l'île chez les insulaires. Voilà pourquoi l'Apocalypse peut s'entendre autant que fin (Chapitre Deux) aussi bien qu'entant que révélation (Chapitre Trois) avec l'idée de nouveau monde également. Puisque, je l'ai montré, l'immuabilité excluant le changement, rien n'était réellement immuable en Oléron. Et si rien n'est immuable, si, dans l'île, l'illéité compte plus que la simple géographie, il est alors possible qu'au-delà d'une expiration d'Oléron à cause du pont et du tourisme s'opère en fait une révélation.

I- Naissance

Oléron n'est plus une île et n'est plus Oléron à cause de multiples intrusions (architecturales, culturelles, etc.). Mais, Oléron serait-elle une île sans ces intrusions ? Pour le dire autrement, Oléron se percevrait-elle comme une île, au sens continental (l'île qui *doit* être différente du reste du monde) si elle n'était pas entrée en contact, puis en collision, avec ce monde ?

"Les îles ont toujours été des sources d'inspiration extrêmement riches et ont donné naissance à de nombreux mythes [...]."⁶

Mais, ne seraient-ce pas, également, ces mythes qui auraient donné naissance à de nombreuses îles, en tant que lieux rêvés ? La nature influençant le rêve et le rêve influençant à son tour la perception de cette nature. L'île, aussi simple et restreinte puisse-t-elle paraître, simple parce que restreinte, est bel et bien pourtant un espace complexe. C'est pourquoi Anne Meistersheim⁷ propose de suivre, lorsqu'il s'agit d'étudier les îles, la "pensée complexe" d'Edgard Morin et notamment un des principes de celle-ci qui m'intéresse particulièrement : le "principe dialogique"⁸. L'idée serait de ne pas chercher une réponse catégorique mais de rester ouvert à la contradiction. L'île peut être aussi bien fermeture qu'ouverture, réelle qu'irréelle, influençante qu'influencée, mourante que naissance.

Il importe simplement :

"[...] d'accepter l'ambivalence et le paradoxe, c'est-à-dire accepter la dualité dans l'unité. Car les deux points de vue peuvent, en effet, être complémentaires sans cesser d'être antagonistes."⁹

C'est pourquoi je tenterai de montrer que la colonisation continentale des îles, si je puis dire, et le sentiment d'invasion que le tourisme procure ainsi que l'impression de déclin et de perte, d'urgence de la situation d'Oléron, peuvent fonctionner comme des stimulants pour la conscience de soi. L'intérêt continental pour Oléron est une source de prise de conscience des insulaires quant à leur identité ; et les continentaux sont des moyens de comparaison pour parfaire cette identité sur le mode de la différence.

C'est pourquoi j'aborderai à la fois la conscience d'une spécificité insulaire *par*, et *pour*, l'Autre, mais également une mise en altérité progressive. La conscience d'être puis la conscience d'être par l'Altérité. Et, la tentative de maintien de cette spécificité par l'altérité.

⁶ Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002, p.26

⁷ Dans son ouvrage, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.135-139

⁸ *Ibid*, p.138

⁹ *Ibid*, p.138

a) Le miroir

"Narcisse d'un genre nouveau, abîmé de tristesse, recru de dégoût de soi, il médita longtemps en tête à tête avec lui-même. Il comprit que notre visage est cette partie de notre chair que modèle et remodèle, réchauffe et anime sans cesse la présence de nos semblables."¹⁰

Si le regard continental avait amené les insulaires à voir en Oléron un potentiel touristique, il a du même coup amené les insulaires à se représenter à eux-mêmes : le regard touristique est un miroir tendu à Oléron. Cela a déjà été évoqué dans les chapitres qui précèdent sans toutefois avoir été prononcé clairement. La conscience d'une spécificité s'opère à *travers* l'Autre. Et ne peut s'opérer sans lui. Cet Autre qui nous voit et nous regarde, cet autre qui nous renvoie un reflet. Nous pourrions même présumer qu'avant le tourisme, Oléron ne se représentait pas à elle-même puisqu'elle ne se présentait à personne.

Souvenez-vous, dans le Chapitre Deux, j'avais évoqué un article du *Figaro*, datant du tout début du XX^e siècle, dans lequel les rédacteurs s'inquiétaient de la menace que constituerait un projet de liaison fixe île-continent et disaient des insulaires, pour aller vite, qu'ils se moquaient bien de la poésie inhérente à Oléron :

"Mais les Oléronais se moquent des poètes. Les affaires sont les affaires et les poètes sont des fous."¹¹

A cette époque, les insulaires n'avaient donc probablement pas les mêmes codes esthétiques que les continentaux, et, de fait, pas la même perception de l'île. Il est alors possible d'imaginer qu'une orientation des représentations, opérée par les regards extérieurs, aurait infusait en Oléron une perception de la beauté de l'île par ceux qui l'habitent.

Alors qu'au début de l'essor touristique, au début du XX^e siècle, j'observe, grâce à des journaux continentaux¹², une représentation d'Oléron qui rime avec "pittoresque", "attirance nostalgique" et "sauvage mélancolie", une admiration de la beauté simple des Oléronaises en coiffes, comme sorties d'une époque lointaine et charmante, je n'observe pourtant aucune de ces images dans le discours insulaire de la même période¹³.

Néanmoins, dans un numéro du *Réveil de l'île d'Oléron*¹⁴ du début du XX^e siècle (dont le nom est assez suggestif), j'avais noté un début d'affirmation de la beauté des plages de la part du maire du

10 Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Éditions Gallimard, Paris, 1972, p.95

11 Gaston Mauberger, "L'île d'Oléron rattachée au continent", *Le Figaro*, n°244, lundi 1er septembre 1913, [archive de la BNF, mise en ligne sur Gallica le 15/10/2007], p.3

12 Gaston Mauberger, "L'île d'Oléron rattachée au continent", *Le Figaro*, n°244, lundi 1er septembre 1913, [archive de la BNF, mise en ligne sur Gallica le 15/10/2007], p.3 ; et "L'île d'Oléron", *La Revue du Touring-club de France*, Avril 1932, [archive de la BNF, mis en ligne sur Gallica le 04/07/2013], p.124

13 Je l'avais dit avant l'essor touristique, dans *Le Journal de Marennes* (années 1830), n'apparaît qu'une vision utilitariste de l'espace insulaire on y parle des navires de commerce, du prix des denrées, de politique mais jamais de la beauté des plages. Et si, quasiment un siècle plus tard, à travers *Le Réveil de l'île d'Oléron* (années 1910-1930) il devient question de la beauté de l'île, il s'agit d'une conscience du potentiel touristique, en particulier des plages, qui correspond plus à une prise de conscience des codes esthétiques balnéaire qu'à une réelle sensation poétique de l'île.

14 *Le Réveil d'Oléron*, n° du 2 août 1913

Château-d'Oléron, Mr. Baudrier. Et, curieusement, cette affirmation était liée à un objectif de promotion touristique. Certes il n'y avait pas de références à la nostalgie et au charme de la coiffe mais ceci constitue tout de même un éveil, une sensibilisation. Ce qui donne un indice du rôle révélateur que peut avoir le tourisme. Bien que ce dernier ait une dimension économique, une visée de profit, matérialiste, il permet à l'île de se voir, de se représenter à elle-même par ce que les Autres disent d'elle, voient en elle. C'est l'Autre qui élit un lieu.

"L'île ne doit donc pas être considérée seulement pour et par elle-même, bien que chacune d'elles se pense comme le centre du monde : l'île n'existe que dans sa relation à l'Autre, au continent."¹⁵

Karine Salomé, qui s'est intéressée à la progressive élaboration de l'image des îles de l'Atlantique, montre qu'il est difficile de trouver les signes d'un rapport esthétique des insulaires au lieu qu'ils habitent avant l'essor de l'intérêt continental pour les îles et les voyages¹⁶, et qui plus est un rapport poétique. C'est au fur et à mesure que les continentaux vont manifester leur désir d'île que vont apparaître de nouvelles perceptions de l'île, plus esthétisées, chez les insulaires. Salomé va même jusqu'à dire, et nous sommes alors loin de la destruction de l'île, que le regard exogène porté sur l'île sera un moteur, à la fois pour la patrimonialisation mais également pour la naissance d'un "sentiment de fierté"¹⁷ qui sera le ciment d'une identité découverte (ou redécouverte).

Dans les années de construction du pont, cette conscience de la beauté du paysage Oléronais persiste avec néanmoins un élément interpellant : si les désirs touristiques consistent à se rendre dans un endroit, pour aller vite, figé dans le passé, les désirs insulaires semblent vouloir donner des gages de l'urbanisation de l'île¹⁸. Aussi, *L'insulaire*¹⁹ tente de montrer qu'Oléron s'inscrit dans son époque, qu'elle est, en quelque sorte, habitable et confortable²⁰. Malgré la prise de conscience des atouts d'Oléron, il semblerait que les insulaires de l'époque avaient en tête bon nombre d'évolutions, qui entraient en contradiction avec les souhaits touristiques d'intemporalité²¹. Ne pourrait-on dire alors que, tandis que les perceptions continentales de l'île sont à la fois poétisées et esthétisées (l'île possède des sens et des significations qui lui donnent une consistance onirique – profondeur de la beauté – et ces rêveries forment une image harmonieuse, un code esthétique – surface de la beauté), les insulaires eux, n'auraient acquis que la dimension esthétique de l'île, en interprétant les attentes

15 Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.18

16 Karine Salomé, *Les îles bretonnes, une image en construction (1750-1914)*, Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003

17 Karine Salomé, *Les îles bretonnes, une image en construction (1750-1914)*, Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003, p.317

18 J'avais dit en Chapitre Deux que les deux perceptions, Oléronaises et continentales, de l'intérêt du pont n'étaient pas très synchronisées.

19 *L'insulaire*, n°1, mai 1965

20 Dans une perspective d'aseptisation (pensée comme synonyme d'un niveau de vie plus élevé et comme nécessaire à la dynamique touristique) : le périodique disait vouloir miser sur l'urbanisation de l'île, la chasse aux moustiques, etc.

21 Schématiquement : les insulaires veulent sortir de l'île, les continentaux y pénétrer ; les insulaires désirent un niveau de vie plus confortable, les continentaux désirent oublier un moment les artifices ; les insulaires souhaitent s'émanciper de leur soumission à la nature, les continentaux souhaitent un retour à la nature, etc.

touristiques ? Peut-être précisément parce que, si la poésie de l'île émane de l'île elle-même, je l'ai dit en Chapitre Un, les symboles poétiques ne prennent leur sens que dans un certain contexte : celui de la "modernité" continentale. Or, les Oléronais d'avant le pont, et probablement un peu après, ne font pas partie de ce contexte (on ne peut pas dire de l'île qu'elle est "moderne"). Ceci renvoie à une idée assez commune à propos du désir : nous ne désirons que ce que nous n'avons pas. Or, l'Oléron ancienne, les Oléronais l'avaient, ils la vivaient, pourquoi auraient-ils dû la rêver ?

Ce nouvel état d'esprit insulaire, conscient de la beauté de l'île mais peu enclin à rester figer dans un pittoresque faisant de l'île un lieu en retard sur le temps, connaîtra des évolutions. Dans les années 1980-1990, à travers deux autres périodiques, *Oléron Hebdo*²² et *Oléron'île*²³, j'ai pris note d'un changement de paradigme, voire d'un renversement :

critique de l'urbanisation, de l'aspect de certaines constructions, de l'abandon des activités traditionnelles, de l'exil de nombreux insulaires dû à la montée des prix de l'immobilier, critique du trafic routier trop important, d'un tourisme irrespectueux et trop massif, etc. Ce qui correspondait jusqu'alors plutôt aux sentences prononcées par les continentaux. Ainsi, le regard extérieur stimule, guide et, peut-être, gouverne la perception indigène de l'île. Ce discours insulaire critique quant aux transformations d'Oléron, pourtant jadis souhaitées, résulte d'une croyance insufflée par l'extérieur, celle de la fin prochaine d'Oléron. Encore une fois, c'est dans le regard de l'autre (ici un regard apeuré) qu'Oléron se perçoit. Seulement, l'influence qu'exerce l'extérieur sur ce changement de paradigme ne s'arrête pas à des discours : cela passe aussi par les pratiques.

Il est possible de supposer qu'au contact des étrangers et du monde extérieur, de manière

La notion d'identité en sociologie

Selon le *Dictionnaire de la sociologie* :

"Identité. Le concept d'identité désigne à la fois ce qui est propre à un individu ou à un groupe et ce qui le singularise. Il s'agit d'un concept ambigu, qui renvoie en même temps au même et à l'autre. Selon le niveau considéré, les expressions de l'identité varient en fonction de références culturelles, professionnelles, religieuses, géographiques, linguistiques, etc. [...] Quelle que soit la perspective adoptée, l'identité se construit grâce à des références disponibles. Ce recours donne lieu à des stratégies identitaires, en fonction desquelles chacun mobilise les ressources dont il dispose au sein d'environnements familiaux, culturels ou professionnels afin de constituer et de faire reconnaître sa conformité ou sa singularité. L'importance reconnue à la notion d'identité permet aussi d'introduire dans l'analyse des phénomènes sociaux une dimension subjective, décrivant un travail de négociation entretenu par l'individu, de manière permanente et instable, avec son environnement. [...]"*

Autrement dit, l'identité s'élabore par la comparaison possible avec autrui, elle dénote de ce qui peut être différent, spécifique dans un groupe social, elle se donne à voir à travers de multiples formes (en particulier autour de la culture) et n'est pas une pure invention puisqu'elle s'inspire de l'existant, des traits culturels qui lui sont disponibles et qu'elle peut s'approprier. Cette définition nous apprend également que l'identité est instable dans le temps, qu'elle varie selon les contextes et son intérêt pour le groupe qui la revendique.

* Raymond Boudon, Philippe Besnard, Mohamed Cherkaoui, Bernard-Pierre Lécuyer, "Identité", in : *Dictionnaire de la sociologie*, LAROUSSE, 2012 (1989 pour la première édition), p.117

22 Décennie 1980

23 Décennie 1990

progressive, les Oléronais se soient mis, comme je l'ai montré en Chapitre Deux, à ressembler, par leur mode de vie, aux individus continentaux. Cette ressemblance, qui pouvait apparaître comme une malédiction dans la bouche des oracles, peut être appréhendée d'une toute autre manière : l'insulaire du XIX^e siècle et de la 1^{ère} moitié du XX^e siècle, celui qui ne voyait pas la poésie de son paysage et de son être, ne voyait en fait pas la poésie qu'y voyaient les continentaux. Le rapprochement insulaire-continentale a produit une convergence des perceptions esthétiques et poétiques des insulaires.

Si la ressemblance passe par la présence de pavillons et de Leclercs sur l'île, elle se traduit aussi par l'homogénéisation des représentations d'Oléron. L'insulaire, une fois son paradis perdu (qui n'est d'ailleurs devenu paradis qu'au moment où il fut perdu), une fois cette impression d'avoir abîmé son île, d'avoir sur Oléron les nuisances et les pollutions propres au continent (trafic routier, délits, présence de l'argent et des horaires), d'être absorbé dans le tourbillon de la banalité, a fini par envisager les choses à la manière des continentaux : il *doit* y avoir d'un côté Oléron et de l'autre le monde. Alors que dans les années de construction du lien fixe île-continent, les représentations et

Extase pittoresque

Pour compléter l'évolution de l'appréciation Oléronaise de la beauté de l'île et pour montrer comme le regard que l'autre porte sur nous peu influencer notre propre perception, j'aimerais parler d'un article de 1984 au sein du périodique *Oléron Hebdo**, ou la dimension esthétique de l'île est appuyée avec plus de force qu'elle ne le fut jadis, abordant la sortie d'un "feuilleton" en ces termes : "Le cadre est la plus grande île qui borde notre continent, une île merveilleuse, quasi féerique. Oléron, pour tout dire, qui étonne toujours, même ces fidèles habitués... « avec ses dunes, pleines de senteurs et de sève, ourlant l'océan dont elles se détachent comme le tracé d'un peintre sur un fond de tableau, avec ce spectacle d'une plaine d'argent que l'on découvre immense jusqu'à l'infini, ondulant à peine sous la caresse de la brise comme la femme de quarante ans se ride à regret ». Une île [...] où vivent toute l'année deux dizaines de milliers de femmes et d'hommes hardis et courageux, aimables et hospitaliers et qui vont soudainement rêver d'une société différente, à nulle autre semblable, sans restriction, sans contrainte, sans lois. A une communauté de liberté, de liberté absolue."* Ainsi donc, Oléron fait rêver...

*- "L'île de la Liberté, un nouveau feuilleton", *Oléron Hebdo*, n°148, vendredi 6 janvier 1984, p.13 [Jacques Guilbaud (auteur du feuilleton) sera décrit dans l'article comme "juriste connu pour plusieurs ouvrages de référence", "intimement lié aux gens simples", "n'écrit pas pour rien dire", "observation de la vie même des hommes", etc.

les désirs insulaires et continentaux ne concordaient pas les uns avec les autres, avec le rapprochement des modes de vie, la perception de ce que doit être Oléron est susceptible de s'être plutôt homogénéisée. L'insulaire s'est mis à rêver son île. Quel insulaire aurait rêvé du désert sans connaître la foule ? Car l'existence du pont permet quelque chose, il donne de la valeur à l'île, pour l'insulaire :

"Et puis il faut sortir de l'île d'Oléron, pour mieux y revenir." Émilien (57 ans, comédien et écrivain)

Et Oléron, puisque apparemment en déclin, puisque que les insulaires d'aujourd'hui ont connu autre chose

qu'Oléron l'ancienne, puisqu'ils voulaient fuir l'île et veulent maintenant fuir le monde, est devenue pour eux une terre poétique, un symbole.

La conception insulaire de la beauté et de la valeur de l'île est donc progressive. Et

aujourd'hui, à l'occasion de mes entretiens, et même si j'en juge le discours de mon entourage, il est clair qu'aucun Oléronais n'a pas conscience de la beauté d'Oléron. Alors que dans la seconde moitié du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e siècle, l'isolement géographique était parfois perçu comme un handicap et l'île comme un quotidien dont il y avait peu de raison de s'exalter, Garance (17 ans, lycéenne) me parle aujourd'hui d'Oléron en ces termes :

"Oléron c'est hyper cosy. Enfin cosy...petit. Enfin je veux dire qu'il y a pas de... Enfin tout le monde se connaît, tout est à proximité. Pour aller à l'autre bout de l'île de Saint-Trojan on doit mettre quoi une heure et demi ? Même pas. On fait vite le tour quoi. [...] Mais c'est bien en même temps. On a trop de chance quoi de vivre dans cette île. Enfin c'est trop bien tu vois. Genre on se dit qu'on vit sur une île, y a de la plage partout et tout, c'est pas comme à Paris où dans les grandes villes tu vois. C'est un truc de fou moi je suis trop contente, tu vois, d'avoir vécu sur Oléron et... Je sais pas c'est trop bien, c'est un cadre trop bien [...]"

Comme dans le discours continental les éléments valorisés sont désormais : la proximité et l'interaction des habitants, l'exiguïté du territoire (on sait que l'île idéale, romanesque, était une île dont on pouvait assez rapidement faire le tour), la croyance en une dualité île-ailleurs (qui passe par la comparaison avec Paris). Cet extrait d'entretien avec Garance dénote à la fois d'une fierté de vivre ici mais également de la conscience d'un privilège lié à la "chance" d'une vie insulaire. Ce qui est d'ailleurs confirmé plus loin dans l'entretien :

"Tu vois moi je dis que je veux me barrer mais c'est quand même... Y a des gens qui se cassent le cul pour venir passer une semaine à Oléron. Et c'est dingue... Nous, on se lève à Oléron, on a grandi ici, on respire l'air d'Oléron.

Le cas Christine

Illustration de l'idée du paradis perdu - paradis parce que perdu

Je disais donc que les représentations insulaires de l'île ont fini par concorder avec les représentations continentales. Une de mes enquêtés traduit cette idée, me semble-t-il, à son paroxysme. Il s'agit de Christine.

Christine est âgée de 57 ans, elle est originaire d'Oléron mais vit aujourd'hui à Bordeaux avec son mari, Paul, Bordelais. Elle a quitté l'île aux alentours de ses 21 ans car, dit-elle, elle était attirée par la ville et en avait assez d'Oléron (pas assez d'activité, pas de perspectives de vie, etc.). Choissant Bordeaux car il s'agissait d'une grande ville proche, elle y cherche ce qu'elle croit être un certain mouvement, un mode de vie enviable avec son lot de mondanités. Revenant quelques fois sur Oléron dans la maison de sa mère (située à La Côtinière), elle dit avoir le sentiment de ne plus appartenir à l'île et d'être, vis-à-vis de cette dernière, dans une situation de lassitude : Oléron l'ennuie.

Christine se fait des amis Bordelais, avec lesquels elle évoque peu son île, comme pour chasser des origines qui lui font honte en lui donnant une impression d'infériorité (elle ne veut pas, dit-elle "passer pour une campagnarde ou une pauvre").

Mais, plus tard, elle rencontrera son futur mari, avec lequel elle parlera plus volontiers de l'île, ce dernier étant, selon Christine, charmé par le lieu. Visiblement, l'enthousiasme de son mari introduira chez Christine un regain de fierté quant à ses origines. Elle dira de son mari que : "Comme lui ça avait l'air de l'enchanter, moi ça m'a revigorée... Puis quand il y a eu les enfants c'est là que j'ai vraiment repris l'amour de l'île. Grâce à Paul aussi."

Ainsi, les trois enfants de Christine passeront-ils quasiment toutes leurs vacances dans la maison familiale de La Côtinière, et mon enquêtée remercie le sort de lui avoir rendu le goût de l'île puisqu'elle dira qu'une enfance, même à moitié, Oléronaise est plus enviable que bien d'autres enfances.

Finalement, avec le recul dû à sa nouvelle vie citadine (distance nécessaire à la contemplation), puis avec la séduction qu'exerçait l'île sur son mari (idée de miroir), Christine finira par envisager Oléron comme un havre de paix (en opposition à la fougue urbaine qui a fini par l'exéquer) où elle et son mari prévoient aujourd'hui de s'installer pour la retraite.

Voyez comme le cas de Christine illustre à merveille à la fois cette idée que l'on désire ce que l'on ne possède pas (quand elle est sur l'île, elle désire le continent, puis sur le continent elle désirera l'île) et l'influence du regard d'autrui sur la conscience d'un privilège insulaire.

Or, si une grande majorité de mes enquêtés exaltent les beautés de l'île et son passé, croient en une préservation nécessaire, c'est Christine qui aborde avec le plus de ferveur ces sujets. Et c'est précisément, me semble-t-il, parce que Christine est, de mes enquêtés, la plus continentale des Oléronaises.

Et nous, la plage on n'y va jamais parce que ça nous saoule. Et on voit le couché de soleil. Et t'as des gens qui payent trois cent euros le week-end, la location pourrie. Juste pour se réveiller un matin, tremper les pieds dans l'eau, manger des huîtres et des glaces."

Comment douter ? La conscience d'une chance, d'une fortune insulaire est bien liée à cette lueur perçue dans le regard de l'autre, à la valeur que le non-insulaire accorde à l'île.

Alors qu'avant le développement des bains de mer, les autochtones avaient plutôt tendance à ne pas suivre les pratiques balnéaires des touristes (notamment la baignade ou l'exposition au soleil)²⁴, sur Oléron, la plage est devenue un lieu que les insulaires affectionnent. Garance en parlait déjà, mais c'est aussi le cas de Arnaud (49 ans, patron d'un bar-restaurant) :

"Moi j'aime surtout les plages, comme tout le monde en fait. Mais surtout quand il y a pas trop de monde. Même l'hiver je trouve ça... Grandiose avec les vagues ça fait peur et puis c'est, tu vois toute la puissance de la nature. Donc les plages c'est ce qu'il y a peut-être de mieux sur l'île mais quand elles sont pas trop remplies parce que sinon c'est pas vraiment beau."

Oui, "comme tout le monde", Arnaud aime les plages de l'île par dessus tout. Et que perçoit-on ? Qu'il les aime beaucoup l'hiver : ses paroles sur la violence océane me rappellent le mouvement artistique du sublime. De plus, Arnaud, comme les continentaux avant lui, cherche, quelque part, une plage idéale qui serait une plage déserte. C'est aussi le cas de Émilien (57 ans, comédien et écrivain) qui me dit admirer la violence de la mer et le calme du vide :

"Gatseau, j'adore Gatseau, magnifique. C'est un des endroits les plus beaux, une des plus belles plages d'Oléron [il s'agit de la plage la plus au sud de l'île, à partir de laquelle nous pouvons contempler le fameux pertuis de Maumusson]. La Grande Plage de Saint-Trojan est un endroit paisible [il s'agit de la plage la plus au sud de la côte sauvage]. Alors attention, paisible ne veut pas dire que c'est pas... Mais même quand c'est violent ça reste quand même beau. Et ce que j'aime beaucoup c'est la tranquillité de ces endroits-là. [...] Un jour, j'étais ostréiculteur, je rentrais et je me suis arrêté sur le chemin. Rien. Pas un bruit. Et j'ai regardé, de 360 degrés comme ça, et j'ai dit "ouais, c'est pas mal ça, c'est pas mal, rien du tout". Aucune perturbation. [...] La mer pour ça ce qui est intéressant c'est quand on a cette culture maritime que les Oléronais n'avaient pas toujours parce qu'ils étaient aussi plus des paysans que des marins. Mais ce côté maritime, cette mer qui est à la fois généreuse, et qui est tueuse puisqu'elle a emporté bien du monde qui s'aventurait sur l'eau [...] La vague qui est extrêmement puissante, mais dans laquelle on va se baigner. [...] Magnifique."

L'idée de danger que la mer évoque, par la littérature et autres représentations artistiques, et qui, dans l'esprit touristique, est un des atouts d'Oléron (beauté de la tempête, légende des naufrages) est apprécié de la même manière, et semble-t-il pour les mêmes raisons par ces Oléronais (contempler la toute puissance de la nature, s'y exposer, en toute tranquillité). Il s'agit bien alors d'un processus de conscientisation, de révélation de soi et de son environnement à travers un reflet perçu dans le regard de l'autre.

"L'identité insulaire procéderait donc d'une relation entre l'autochtone et l'étranger, une relation où, par un jeu de miroirs souvent déformants, une image est créée afin d'influencer ce dernier,

24 Jean-Didier Urbain, *Sur la plage. Mœurs et coutumes balnéaires (XIXe -XXe siècles)*, Éditions Payot et Rivages, Paris, 1996 (1994 pour la première édition) ; ainsi que Philippe Couteau qui évoque cette idée à propos d'Oléron en parlant d'Oléronais se refusant à la baignade ce qui, notamment, les rendrait "un peu exotiques", dans *Oléron années 1950*, Geste Éditions, La crèche, 2016, p.101

de se positionner par rapport à lui, etc."²⁵

Alors que les arguments prononcés pour défendre la réalité d'une certaine crise de l'identité Oléronaise, d'une destruction de celle-ci, accusaient le tourisme de corrompre Oléron, je m'aperçois que, si le tourisme n'existait, pas Oléron serait peut-être encore moins Oléron qu'elle l'est à présent. Je pense que l'île peut devenir l'île rêvée lorsque, d'une part, l'île se révèle à elle-même et que, d'autre part, les deux imaginaires, insulaire et continental, concordent. Or, un mouvement d'harmonisation des représentations de l'île semble poindre et : serait-ce l'aurore d'Oléron ? Et, qui d'autre que l'Autre peut faire naître la fierté (qui est la condition *sine qua non* du sentiment d'appartenance identitaire) ?

b) Altérités

"Bordeaux, mais quelle saloperie ! C'est l'horreur hein les grosses villes. En plus on n'est pas habitués nous, à tournicoter. Nous on n'a pas ça ici, on n'a pas ces problèmes." Madame H. (80 ans, femme de marin-pêcheur à la retraite)

Avec la conscience d'être spécifique et de vivre dans un endroit spécifique, arrive également une mise en altérité de l'Autre, et du monde de l'Autre. J'avais montré qu'une île devrait être différente du monde, et que ça différence devait de préférence prendre les contours inverses du monde.

"Le sentiment d'une singularité se construit sur la dualité fondamentale qui oppose l'île et le continent."²⁶

L'ouverture progressive d'Oléron au monde, depuis le XIX^e siècle, permet la comparaison. En plus de voir son propre reflet dans les yeux du continental, l'insulaire se compare à ce dernier, et à la vie que celui-ci peut mener. On se sent spécial *par rapport à*. Autrement dit, sans l'Autre, pas d'impression d'être autre. Le spécifique est toujours spécifique vis-à-vis d'autre chose. C'est l'Ailleurs qui fait l'Ici, c'est le Eux qui fait le Nous. D'autant plus que, je le rappelle, ce sont d'abord les continentaux qui ont vu dans les îles une singularité et une différence, que les insulaires finiront par s'approprier aussi.

Alors qu'il semble sensé de croire que l'arrivée massive d'étrangers et l'ouverture de l'île au monde, par l'acculturation qui en résulte, conduise à réduire l'identité locale, Salomé affirme que les îles les plus tôt touristiques (Oléron en fait partie) seront également les îles les plus "précoces" quant à

25 Guy Mercier, "Rapport au thème 1. Étude de l'insularité", in : *Territoires et sociétés insulaires*, Colloque international, Brest, 15-17 novembre 1989, (1991 pour le présent compte-rendu), p.425

26 Karine Salomé, *Les îles bretonnes, une image en construction (1750-1914)*, Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003, p.371

l'essor d'une fierté-identité²⁷. Et cela semble se confirmer en ce qui concerne Oléron puisque, dans la profession de foi de Mr. Baudrier, dont j'ai déjà parlé, pour justifier qu'il est la personne idéalement située pour défendre les intérêts Oléronais, l'élu dit de son adversaire à la fonction de Conseillé départemental que :

"[...] le Conseiller général doit être le pur reflet des Conseils municipaux du canton. Or, il ne peut en être ainsi avec un Conseiller général fonctionnaire qui, ce me semble, **se doit avant tout, à la fonction pour laquelle il est payé**, et qui, par surcroît n'habite pas l'île."²⁸ [ce n'est pas moi qui souligne]

Se pose bien ici la question de la légitimité du sol dans l'action pour Oléron. Et surtout l'affirmation d'une identité d'ici, par rapport à un ailleurs. Sans le Eux, pas de Nous.

Dans *L'insulaire*, j'ai pris note de la présence de cette question de la légitimité à parler au nom d'Oléron, comme étant fonction de naissance ou de résidence, se posant au moment de la construction du pont où, pour justifier du fait que les travaux sont en de légitimes mains, on peut lire :

"Précisons en outre que M. Pigeot est Oléronais de vieille souche. Sa présence en tant que directeur chargé des travaux est des plus heureuses."²⁹

L'appartenance à la communauté insulaire rassure et se pose comme un gage de confiance en la défense des intérêts Oléronais. C'est là un début de mise en altérité.

L'arrivée d'étrangers peut avoir des vertus fédératrices. Lorsque Oléron était une communauté plutôt enclavée, dans cette idée d'autonomie, il pouvait exister des divisions intérieures, qui persistent probablement aujourd'hui mais qui sont estompées par le sentiment d'invasion.

"[...] il apparaît en effet que l'élaboration d'une identité insulaire peut passer par le regard de l'Autre, du non-insulaire qui « colonise » l'île, politiquement ou autrement. En réaction à cette intrusion, s'édifierait et se déploierait une culture insulaire unificatrice. [...] L'identité insulaire procéderait donc d'une relation entre l'autochtone et l'étranger, une relation où, par un jeu de miroirs souvent déformants, une image est créée afin d'influencer ce dernier, de se positionner par rapport à lui, etc."³⁰

Autrement dit, alors qu'auparavant, les Oléronais ne se percevaient pas nécessairement comme un tout homogène, l'arrivée d'étrangers sur l'île (saisonniers ou annuels) est susceptible d'influencer une vision plus unifiée de l'identité Oléronaise. Par exemple, une grande division sociale qui a lieu sur Oléron est celle entre le Nord et le Sud. Traditionnellement, alors que le Nord d'Oléron est viticole, éclusier et pêcheur, le sud est ostréicole et salicole, c'est déjà une division professionnelle. De plus, pour les habitants du Sud (que je connais mieux puisque je suis moi-même du Sud) le Nord c'est

27 Karine Salomé, *Les îles bretonnes, une image en construction (1750-1914)*, Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003

28 *Le Réveil d'Oléron*, n° du 2 août 1913, "profession de foi que M. Baudrier adresse aux Électeurs", p.1

29 Interview de M. Pigeot signée A.D, "Le pont de l'île d'Oléron : un record, un monument, un avenir...", *L'insulaire*, n°3, Juillet 1965, p.3

30 Guy Mercier, "Rapport au thème 1. Étude de l'insularité", in : *Territoires et sociétés insulaires*, Colloque international, Brest, 15-17 novembre 1989, (1991 pour le présent compte-rendu), p.425

vraiment le "bout du monde" (c'est le surnom de Chassiron). Il est possible d'imaginer des temps reculés, sans voitures par exemple, où les Oléronais du Sud n'allaient que très rarement au Nord et inversement (c'est ce que me confie par exemple Madame H., 80 ans, femme de marin-pêcheur à la retraite). Or, il semblerait qu'avec l'arrivée d'étrangers, les cantons Nord et Sud se soient réconciliés, ou du moins apaisés. Dans un reportage intitulé "Ballade Oléronaise"³¹ et daté de 1998, un reporter interroge un homme assis à une terrasse de café, à Saint-Pierre d'Oléron :

- J'ai l'impression, quand on entend un petit peu parler les gens, qu'il y a une espèce de concurrence entre le Nord de l'île et le Sud de l'île.
- Ça a toujours existé, oui. C'est-à-dire, c'est un peu l'esprit de clocher comme, même, sur le continent ça existe hein. Les îles c'est d'abord, comme la Corse, vous voyez, il y a des clans qui se... Pas des clans, on ne peut pas appeler ça des clans. Disons, les gens sont quand même terriens. Les véritables Oléronais se rassemblent etc.
- Et vous, vous êtes plutôt côté du Nord ou côté du Sud ?
- Moi je... Je suis plutôt... C'est à dire que quand je suis arrivé dans l'île j'étais plutôt du côté Nord.
- Et maintenant vous êtes plutôt côté Sud.
- Je suis dans le centre. C'est la capitale ici.
- Vous êtes passé à l'ennemi.
- Non, pas. Il n'y a pas d'ennemi dans l'île d'Oléron."

S'il y eu bien des querelles entre les deux cantons Oléronais, ceux-ci se sont pacifiés à présent. Si la vieille concurrence a encore lieu, ce serait à l'état de relique. Ainsi, avec l'arrivée d'une population exogène, les divisions identitaires internes à Oléron s'édulcorent pour laisser la place à un Oléronais général et "favoriser l'ascension d'une identité fondée exclusivement sur l'île."³² Ou plutôt, dirais-je, existe une *image* unifiée que l'on expose au regard de l'autre bien que la division locale Nord/Sud persiste, c'est le principe du "double discours", "le discours intérieur à l'île et le discours extérieur"³³, le premier se permettant la critique, entre insulaires, l'autre donnant de l'île une image plus euphémisée. Or, malgré l'apparente homogénéisation de la confrontation à l'Autre, lors de mes entretiens, tous mes enquêtés ont abordé la partition Nord/Sud (même les deux qui ne sont pas originaires d'Oléron), ce qui, du reste, signifie que la chose est encore, au moins un peu, prégnante³⁴. Ils semblaient croire qu'il y avait de réelles différences, tant au niveau de la physionomie (paysages plus sombres, villages plus étranges au Nord qu'au Sud) que dans la personnalité sociale (individus plus rustres, et même alcooliques au Nord). Si l'on repense aux théories de l'insularité, et notamment à la figure de l'île "microcosme" de Anne Meistersheim³⁵, il est

31 "Balade Oléronaise", émission : *Estivales*, 31 juin 1998, [Archive INA disponible en ligne, consultée le 17.03]

32 Karine Salomé, *Les îles bretonnes, une image en construction (1750-1914)*, Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003, p.371

33 Anne Meistersheim, « Le malentendu. Entre imaginaire insulaire et imaginaire continental », *Ethnologie française* 2006/3 (Vol. 36), p.504

34 D'où l'avantage, me semble-t-il, d'être moi-même Oléronaise : mes enquêtés ne me parlaient probablement pas de la même manière qu'à quelqu'un d'extérieur devant lequel ils auraient, peut-être, eu tendance à lisser les conflits et les divisions indigènes d'Oléron.

35 Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.22

possible de se dire qu'Oléron n'a pas perdu, malgré le pont, son caractère de monde miniature : l'espace est toujours perçu comme hétérogène, divisé entre la capitale (que même Garance considère comme "la ville") et les villes plus petites, le Nord et le Sud, mais aussi l'Est calme et l'Ouest sauvage. Finalement, le tourisme a certes un effet unificateur, mais de façade : face à ce Eux qui n'est clairement pas un Nous, les Oléronais sont un groupe, mais si l'on regarde à l'intérieur de ce groupe existent des divisions, des distinctions et des spécificités internes à l'île. D'aspect, l'Oléron ouverte à l'extérieur n'est plus un monde en soi, un microcosme complexe, mais plutôt un petit tout face à un grand tout que serait le continent. Dans les faits, par le discours de mes enquêtés, être sur Oléron c'est toujours être dans un monde clôt et diversifié.

Seulement, l'effet révélateur que procure le tourisme au niveau de l'identité locale ne fonctionne pas uniquement sur un registre que l'on pourrait qualifier de positif, en ce sens qu'il serait fédérateur d'une identité insulaire pour ce qu'elle est. Il est aussi, et peut-être surtout, négatif. Les Oléronais seraient l'inverse des continentaux. Il me semble que, bien que les insulaires dessinent les traits de leur propre identité, ces traits sont aussi et surtout esquissés grâce à la disqualification du non-insulaire. Autrement dit, étant donné que les continentaux voyaient en Oléron une sorte d'antithèse du continent, ce modèle de représentation, qui est la base de l'attrait de l'île, s'est propagé dans les croyances Oléronaises. A tel point qu'il me semble que mes enquêtés avaient bien plus de mal à donner une définition des Oléronais et de l'île en eux-mêmes (sans comparaison avec les continentaux et le continent) plutôt qu'en spécifiant l'identité locale par rapport à ce qu'elle n'était pas : le continent.

C'est-à-dire que, malgré la rupture de la rupture que constitue le pont, et la continuité territoriale qu'instaure sa gratuité, et je dirais même *parce que* le pont, la population Oléronaise se pense encore (ou enfin) comme le contraire du monde. Tous mes enquêtés (qu'ils soient originaires de l'île ou non) faisaient d'incessants allers-retours entre Oléron et la ville, toujours avec une représentation négative de cette dernière. Pour eux, de manière générale, la ville (et par là l'extérieur) est désagréable, violente, dangereuse, elle rime avec vitesse, manigances, soumission, industrie, pollution. Et Oléron, justement, permettrait de se tenir à l'écart de tout ceci.

"Les insulaires associent en effet leur comportement exemplaire au territoire circonscrit de l'île dont les limites naturelles autorisent la sauvegarde de principes moraux ; à l'inverse, tout ce qui relève du continent implique, à leurs yeux, des mœurs jugées différentes, incertaines et dépravées. Ils envisagent ce dernier comme profondément corrupteur. Ils se font ainsi l'écho des représentations idylliques que les visiteurs proposent des îles et qui entourent le continent d'une connotation dépréciative."³⁶

La conscience même du privilège de l'insularité (celui de l'échappatoire qu'on lui prête) ne peut

36 Karine Salomé, *Les îles bretonnes, une image en construction (1750-1914)*, Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003, p.333-334

s'opérer sans la comparaison. Émilien (57 ans, comédien et écrivain) me confie qu'il souhaiterait beaucoup voyager, pour vraiment se rendre compte de la "chance" qu'il a d'être sur l'île, à l'abri d'un monde qu'il considère dangereux et corrompu :

"Moi j'ai vécu une jeunesse de rêve ici à Oléron. Oléron j'aime bien en parler aussi parce que j'y ai eu une jeunesse de rêve. Une jeunesse, Margot, insouciant. [...] On galopait comme ça, jupettes au vent, machin rentrait quand elle voulait, machin... Sans que on ait eu l'idée de dire qu'il y avait quelque danger. C'est ça ! C'est vers ça qu'il faut tendre ! [...] Ce que je regrette c'est que la société maintenant elle est... Je la trouve dure. Je la trouve très dure. Et surtout pourrie par des valeurs qui sont : le pognon, la recherche de la célébrité. Des choses comme ça, qui ne vont faire que des frustrations, des frustrés, des gens qui veulent devenir des stars, qui veulent machin, qui veulent être riches." (Émilien, 57 ans, comédien et écrivain)

Ici, les enfants peuvent gambader, libres, là-bas ce serait dangereux. Avec ses valeurs futiles, le continent serait bien l'opposé d'Oléron. Et, en même temps qu'est critiqué l'espace de l'Autre (le continent), sera critiquée la personnalité de l'étranger. Qui n'est pas sans lien avec la critique qu'en faisait, aux débuts du désir d'île, l'individu continental.

"D'une définition sociale, les insulaires glissent vers une qualification géographique. De la perception d'une continuité territoriale et fonctionnelle par rapport au continent, ils évoluent vers l'appréciation d'une dualité, d'une opposition, d'une différence. [...] Dès lors, les habitants des îles promeuvent l'idée d'une spécificité, ancrée dans un territoire aux composantes singulières, fondée sur la conscience, de plus en plus nostalgique, de former une communauté à part, promue par les observateurs extérieurs."³⁷

Pour Christine, qui s'est exilée à Bordeaux et a donc à la fois connu l'île et la ville, le mode de vie urbain est superficiel, elle regrette les relations humaines chaleureuses qu'elle connaissait sur Oléron, les interactions nombreuses et leur profondeur. Selon Raphaël, qui a été insulaire pendant deux ans et revient de temps à autres sur l'île, Oléron est plus paisible que le monde extérieur (il n'est pourtant pas citadin), plus sauvage et plus naturelle, les Oléronais sont robustes et en bonne santé, vigoureux, tandis que la pollution liée au continent produirait des individus "blasés".

Mais l'altérité que les Oléronais cultivent entre eux et les continentaux ne s'arrête pas là. Lorsque j'abordais les prophéties, ont pu filtrer de ces antagonismes étranges que les Oléronais perçoivent (il est vrai, plus particulièrement à l'égard du touriste populaire). J'ai dit que le tourisme avait un effet homogénéisant sur l'identité Oléronaise, et l'identité Oléronaise n'est pas la seule à être ainsi unifiée, on parle du tourisme comme d'un groupe social. Et l'étranger, sur Oléron est quasi-exclusivement parisien :

"A la honte de n'avoir pu sauver les apparences [de l'ivresse du pineau], s'ajoute celle de m'entendre traiter de parisien. Je suis lyonnais depuis au moins quatre générations ! Je ne sais pas encore que sur ton île, tous ceux qui viennent du continent sont qualifiés de même."³⁸

Beaucoup de mes enquêtés, s'ils utilisent tantôt les mots "touristes", "estivants", "vacanciers",

37 Karine Salomé, *Les îles bretonnes, une image en construction (1750-1914)*, Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003, p.403

38 Patrick Gardian, *Marie d'Oléron*, Geste Éditions, La Crèche, 2005, p.53

"étrangers", utilisent aussi bien souvent "les parisiens" ou "les parigots". Le parisien est devenu synonyme de touriste sur l'île, parce que Paris est la capitale française, elle symbolise un inverse d'Oléron qui paraît explicite et réaliste dans l'esprit des îliens (mais aussi de ceux qui viennent s'évader à Oléron) : densité élevée, vie chère et aliénée par des professions volontiers perçues comme industrielles, pollution extrême, peu de solidarité sociale, consommation frénétique, etc. Le parisien serait celui qui amènerait sur Oléron des éléments qui ne devraient pas y être : en particulier la foule (Charles voit les parisiens comme ceux qui restent collés les uns aux autres sur des plages bondées) et l'oppression des horaires (Madame H. n'aura de cesse de me parler de "leurs montres" qu'ils regarderaient sans cesse³⁹, ne parvenant pas à se détendre et amenant, de fait, le stress de leur vie citadine sur l'île, les parisiens seraient des personnes arrogantes qui "veulent tout tout de suite"). Ce qui est certain, c'est qu'ils sont franchement différents des Oléronais :

"Et la y a des gens derrière [chez elle], bon ils sont cons hein ça vient tout de la ville, mais ils ont la grosse tête faut croire, vraiment ! Je sais pas pour qui ils se prennent. Ils disent ni bonjour ni rien. Oh, bah comme ça il y a pas besoin de répondre. C'est clair. Quelle mentalité ! Mais mêmes entre eux hein, tout juste si y en a... Ils se connaissent pas, comme en ville. [...] Quelle mentalité qu'ils ont. Ah non, nous on n'est pas faits comme eux, c'est tout, et on n'est pas comme eux du tout." Madame H. (80 ans, femme de marin-pêcheur à la retraite)

Mais le portrait du touriste, qui est toujours perçu comme un citoyen bien que rien ne prouve qu'il le soit, passe aussi par une dimension encore plus caricaturale : en fait, le touriste est un imbécile. Selon Madame H., ce dernier irait à la plage pour se baigner au moment où la mer est basse :

"Quand on allait à la plage, on allait tout l'été, juste à côté, on allait le matin [...] et quand il faisait chaud on partait d'ici à 16h et à 16h il n'y avait presque plus personne sur la plage, ils étaient partis. Quand il y avait de l'eau le matin, parce qu'il y a les marées, on y allait à 10h et demi et on rentrait à 1h, c'était super. Y avait personne, personne. Parce que ils viennent, au lieu de se rendre compte que y a pas toujours de l'eau, c'est facile les annuaires faut quand même pas pousser... Et non. Maintenant on commence à en voir le matin à la plage. [...] Mais nous on partait, eux, ils arrivaient. Non mais c'est pas possible, ils sont pas bêtes, mais c'est pas possible de pas comprendre comment ça tourne. Ils comprennent pas ça. Alors bon, on leur dit "faut venir quand il y a de l'eau si vous voulez vous baigner", il faut suivre les marées. [...] Mais y en a, y a plus de quarante ans qu'ils viennent, ils n'ont toujours pas compris !"

Les touristes n'ont pas les mêmes pratiques que nous : ils vont à la plage quand tout le monde y est déjà. Ce sont des suiveurs. Et des suiveurs un peu ignares, qui persistent à aller tous les jours se baigner en début d'après-midi, alors que la mer pas tous les jours haute à la même heure. Et bien qu'ils passent du temps sur l'île, qu'ils soient habitués, ils restent aveugles aux marées.

En fait, le touriste est celui qui passe mais qui ne connaît pas l'île, qui ne sait pas Oléron. Le touriste est un inculte. Madame H. (80 ans, femme de marin-pêcheur à la retraite) ou encore Émilien (57ans, comédien et écrivain), m'ont expliqué que les touristes n'ont pas conscience que la mer est dangereuse, puissante, c'est pourquoi ils partiraient se baigner sans grande attention et se noieraient

³⁹ Alors qu'Oléron, elle, en serait encore à l'heure solaire : "Heure d'été ou heure d'hiver ? Sur Oléron on vit encore à l'heure solaire !", *Oléron'île*, n°46, du 24 au 31 octobre 1996, p.2

(l'été dernier, quelques affaires de noyade ont eu lieu à Oléron, selon Madame H. toujours affaire d'imprudences touristiques). Mais le pire dans tout ça c'est que les estivants ne semblent pas percevoir leur propre ignorance. Au contraire, ils se prendraient pour des personnes surplombant les insulaires et tous les maux peuvent leur être rattachés :

"[...] eux ils viennent, ils se prennent pour les rois, ils croient qu'on pourrait pas vivre sans eux en fait. Ils comprennent pas qu'ils nous font chier un peu quand même avec leurs voitures de... A rouler à deux à l'heure et à être pressés comme ça là." Christine (57 ans, Oléronaise d'origine ex-îlée à Bordeaux)

Madame H. me dira que les continentaux sont, de surcroît, arrogants, impatientes et convaincus que sans eux les Oléronais ne survivraient pas. Aussi la phrase que Madame H. aime à me répéter est : "Mais on mangeait avant !". Les touristes viendraient pour imposer leur mode de perception. Pour Christine ils sont "des gens différents qui n'ont pas les mêmes perspectives" que les Oléronais puisqu'ils chercheraient simplement à être en vacances en emmenant "leurs propres habitudes", ce qui altérerait Oléron. Or, dans le journal *Oléron'île*, j'avais saisi un peu de cette impression de soumission au clientélisme, mêlé à la perception de l'idiotie estivante :

"Alors, quand les « baigneurs » deviendront des « touristes de découverte », ils comprendront que l'Huître ne se cueille pas, mais qu'elle s'élève avec de la peine et l'amour du travail bien fait..."⁴⁰

Le touriste est bien celui qui arrive et ne fait d'autre de ses journées que de lézarder sur la plage, tout en ne cherchant pas à s'intéresser à la culture locale.

Mais les touristes, c'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'emploie souvent l'expression "le touriste", est aussi vu comme une espèce (au sens animalier), qui semblent être différents de l'insulaire dans une dimension quasi-biologique, le *baignassout'* est un curieux spécimen :

"Des *Parisiens*, d'année en année, il en venait de plus en plus [...]. Ouvriers et employés, avec leurs enfants, leurs chats, leurs chiens et parfois la cage de leurs canaris. [...] On ne les appelait pas encore les *touristes*, ces gens-là, mais plus souvent des *baigneurs*, ce qui se dit localement des *baignassout'*. Péjoratif, le terme ? Certes, certes... Il s'adressait à ces êtres, au fond assez étranges, qui venaient dormir sous une toile, se faisaient dévorer par les moustiques et prenaient plaisir, apparemment, à se laisser brûler le dos par le soleil. [...] Ils avaient un peu l'air de débarquer d'un autre monde."⁴¹

En fait, malgré l'impression partagée de deux types de touristes (pour aller vite le populaire ingrat et le bobo respectueux mais hautain), tous les touristes sont englobés dans une même catégorie : Eux.

"Le sentiment identitaire est sans doute particulièrement aiguë par l'image que renvoient les touristes, guidés par la recherche de l'exception et animés par l'observation attentive des traits physiques et des coutumes. Dès lors, la qualification des étrangers revêt une dimension collective, elle ne vise plus à stigmatiser un seul individu, mais un groupe. Dans un enjeu de correspondances, la définition de soi invite à mettre en exergue l'unité d'une collectivité."⁴²

Et cette catégorie va jusqu'à être renvoyée est à une idée de race. Pour Madame H. en plus d'être

40 "La rencontre de deux mondes...", *Oléron'île*, n°4, du 4 au 11 janvier 1996, p.6

41 Michel Savatier, *Quand Oléron était une île et autres souvenirs*, Éditions Le Croît Vif, Paris, 2009 (cote : PF 6942), p.137

42 Karine Salomé, *Les îles bretonnes, une image en construction (1750-1914)*, Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003, p.314-315

d'un monde différent qui s'appelle "ailleurs", les touristes seraient "fous", et constitueraient une "sale race", en particulier les Bordelais et les Parisiens qui seraient "des monstres" pour les premiers, "des horreurs" pour les seconds.

Ce rejet des touristes, s'il est relativement tût⁴³ dans la relation de face à face, est tout de même vécu par ceux qui s'installent sur l'île, comme Raphaël qui y a vécu pendant deux ans et me dit que :

- " – C'est dur de se faire accepter, la preuve... Non, vous avez un surnom pour les... Les non-autochtones. Comment ça s'appelle déjà ? Un... Gougn...
- Un baignassout'.
- Baignassout' !"

Il a perçu la mise en altérité opérée par les insulaires, le rejet et l'impossibilité d'être considéré comme Oléronais, même en habitant sur l'île. La distinction entre Oléronais et non-Oléronais est alors bien solide et paraît même être devenue impossible à contourner.

Et c'est au regard de ce que l'étranger paraît être que se développe une représentation du nous (et inversement d'ailleurs, les clichés des uns alimentent ceux des autres). Car les insulaires, s'ils nourrissent certains clichés à l'égard des étrangers, ont également un bon nombre de stéréotypes à propos des Oléronais. Parmi ceux des insulaires que j'ai interrogé, les images abondent, souvent avec humour : Pour Garance (17 ans, lycéenne), le couple Oléronais est "vieux", l'homme "fait les huîtres", il a le "nez rouge" et "boit des bières au café", la femme c'est celle qui "raconte tous les ragots de la ville" et qui aurait plein de chats. Selon Émilien (57 ans, comédien et écrivain) :

"D'abord, pour être Oléronais, il faut au moins avoir 400 ans d'antériorité parce que t'es toujours un étranger, même moi qui suis né ici ! Et puis tu sais que ici on se mélangeait les uns avec les autres, c'était comme ça sur l'île d'Oléron ce qui fait que tout le monde porte à peu près le même nom, ce qui fait que plus personne sait qui est qui ou qui est quoi parce qu'on a même dû donner des surnoms aux gens ! Alors des Massé et des Chailloleau il y en a plus que de braves gens."

Pour Christine, (57 ans, Oléronaise d'origine ex-îlée à Bordeaux) le "côté insulaire" correspond à une "nonchalance" et à une "ironie", un peu aussi à de l'énervement. Les Oléronais, pour Madame H. (80 ans, femme de marin-pêcheur à la retraite) sont des personnes, radicalement contraires à ceux qui "s'enferment dans les villes" et "libres" :

"Être Oléronais c'est : on n'est pas des parisiens (rires). On est chez nous et on est bien. Et on se sent bien. [...] On se fait pas commander. Ça, c'est une grosse priorité parce que y en n'a pas beaucoup qui accepteraient de travailler dans les grands machins et tout, où faut pointer et tout. On a une li-ber-té de vie qui n'a pas de prix."

Tous ces stéréotypes à l'égard des Oléronais, par des Oléronais, dénotent à la fois de la conscience d'une singularité de l'être insulaire, d'images établies qui garantissent une sorte de mythe de l'Oléronais, entrant en correspondance avec ce que les continentaux se représentent de lui et en attendent : mes deux enquêtés qui ne sont pas originaires de l'île (et ne se considèrent pas comme

43 Il me semble qu'il s'applique de manière générale au tourisme, mais pas dans la pratiques : les Oléronais sauront être hospitalier envers un touriste ou un groupe de touristes, c'est plutôt LE TOURISME qui, comme il leur apparaît néfaste vis-à-vis de l'île est décrié

étant Oléronais) ont sensiblement les mêmes clichés sur les habitants de l'île. Raphaël (.....) me parle d'hommes virils, avec une "clope au bec", un peu pirates (avec un "tatouage sur l'épaule") et de femmes "libres", au teint halé. Et :

"On a l'impression que les trois quarts sont marins. Qu'ils parlent beaucoup de pineau et d'huîtres, des trucs comme ça. Comme si c'était vital pour eux. Comme si ils allaient devoir en vendre toute l'année. Comme si tous leurs revenus en dépendaient."

Jean-Didier Urbain abordait cette figure du marin-fumeur, vieux loup de mer, en montrant qu'il s'agissait d'une "persistance rétinienne" des anciennes rêveries littéraires, "enfermant" les habitants des littoraux dans un "pittoresque très codé empli de du type de paysages « typiques » et de personnages figés" :

"Par une nuit tombante au mont Saint-Michel, on trouve déjà chez Flaubert la trace d'un stéréotype aujourd'hui immuable : celui du vieux marin fumant sa pipe appuyé sur un parapet face à la mer [...]"⁴⁴

Et André Rauch, nous dit que lorsque les autochtones se sentent envahis, en "minorité" (c'est le mot que Madame H. utilise), ils vont être poussés à exacerber, avec "humour" et "autodérision" des caractéristiques, plutôt théâtralisées, de leur personnalité culturelle⁴⁵. Et Émilien par exemple, qui joue la comédie en prenant des rôles à la fois historiques (Vauban, le pirate Lazor ayant sévi sur l'île, un touriste de la Belle Époque, etc.) mais joue aussi des rôles de "gens du coin", me dit qu'il aimerait raconter certaines histoires à quelqu'un qui ignorerait tout d'Oléron, telle que la suivante :

"Je le ferais rire parce que je lui raconterais les vieilles histoires des Oléronais pure souche. De ceux qui s'étaient mariés à Domino et qui étaient allés en voyage de noces au Château d'Oléron, et qui n'étaient pas sortis de l'île. Et qui considéreraient, tu sais, imagines toi sur la pirogue qu'est Oléron, et ils regardaient le continent comme ça [regard interloqué] : « surtout n'allons jamais là-bas ! »"



L'identité insulaire n'est alors pas consubstantielle à l'île, elle se nourrit du regard que les personnes extérieures lui portent et s'élabore soit en fonction d'eux, soit en réaction à ses regards. Les Oléronais ont peu à peu adapté leurs perceptions à celles des continentaux et ont fini par concevoir Oléron de la même manière qu'eux : les insulaires consentent à ce que l'île doive être différente du reste (ce qui n'était pas à proprement parler le paradigme dominant au moment de la construction du pont).

"Et surtout ne pas vouloir ressembler au reste. Jamais. Et que le reste ne nous ressemble jamais. Sinon ça devient inintéressant. Que les huîtres de Marennes-Oléron restent peut-être les meilleures sait-on jamais, mais elles le sont." Émilien (57 ans, comédien et écrivain)

44 Jean-Didier Urbain, *Sur la plage. Mœurs et coutumes balnéaires (XIXe -XXe siècles)*, Éditions Payot et Rivages, Paris Vie, 1996 (1994 pour la première édition), p.57

45 André Rauch, "Le tourisme ou la construction de l'étrangeté", *Ethnologie française* 2002/3 (Vol. 32), p.389-392

Ce processus de prise de conscience correspond à une naissance d'Oléron, non pas du point de vue continental, mais bien du point de vue insulaire : l'île se révèle à ceux qui l'habitent.

II- Effervescence

"Vive la différence ! et qu'Oléron reste Oléron à tout jamais."
Émilien (57 ans, comédien et écrivain)

Oléron est menacée dans son être d'île. Elle a perdu de ses caractéristiques spécifiques. Ayant, pour un temps, tenté de réduire sa différence, elle s'engage maintenant dans une tentative de reviviscence : l'île s'assume comme île. Que doit-elle alors faire ? Elle devra prouver qu'elle est île. Et d'autant plus fortement qu'un élément visible semble nier sa prétention : le pont. Si, selon les géographes, toutes les îles sont menacées par le tourisme, Oléron n'est pas loin d'être la plus exposée. C'est pourquoi, me semble-t-il, elle sera forcée d'agir, en certifiant sans cesse sa légitimité et sa valeur.

Et comment ferait-elle ? En misant sur le respect des rêveries et des symboles qu'elle se doit d'incarner, à la fois pour les continentaux mais aussi maintenant pour les insulaires. Lorsque l'état d'insularité, la géographie, est à ce point remise en cause, il reste tout de même un espoir : l'îlénité. J'avais dit, en m'appuyant sur les théories nissologiques, que ce que l'île *évoque* (domaine de l'imaginaire) est plus puissant que ce que l'île *est* (domaine de l'objectivité physique)⁴⁶. L'île appartient donc, quelque part, au domaine de l'image : Oléron sera île tant qu'elle extériorisera son apparence d'île. Et Oléron sera Oléron aussi longtemps qu'elle parviendra à affirmer son identité propre en consolidant les signes de sa spécificité.

Pour conserver une spécificité il faut des armes afin de tenir éloignée cette banalité effrayante en créant ou en recréant de la différence, en appuyant des distinctions, en affirmant une altérité, et rester autre chose que le monde, un contraste, un appoint, une divergence. Aussi est-il possible de voir en Oléron une singularisation opérée par les insulaires qui placerait les ingrédients principaux de l'insularité et de l'îlénité (l'ancestral, l'exotisme, l'être insulaire, l'esprit des lieux) dans un mouvement d'effervescence : c'est tenter de *faire île*. Mais faire île ce n'est pas seulement coaguler un ensemble d'emblèmes dans un beau tableau, c'est aussi gommer, rejeter, de nombreux éléments qui, par leur présence, déformerait l'impression : c'est tenter de *ne pas faire continent*.

46 Et l'on a pu voir, dans le Chapitre Deux, à quel point cette idée de supériorité de l'imaginaire sur la réalité est vraisemblable : ce que les oracles regrettaient, derrière la perte d'insularité par le pont, s'étaient bien plutôt les rêves et les symboles que tout autre élément.

a) Étoffes

A travers différentes manifestations sur notre île, on constate une même envie d'un retour aux sources, d'un retour aux traditions et à l'essentiel, dans notre société de consommation moderne. [...] nous avons besoin d'y voir clair à nouveau et de s'appuyer sur des choses vraies, naturelles, traditionnelles. [...] Malgré tout, c'est peut-être ce retour aux traditions qui sauvera Oléron et lui redonnera son identité d'antan avec ses noms chantants : l'île aux vents, l'île aux parfums, Oléron la Lumineuse..."⁴⁷ [contre l'étiquette "l'île aux campeurs"].

L'identité n'est ni donnée, ni stable, ni garantie. Le *Dictionnaire de la sociologie* parlait de "stratégies identitaires"⁴⁸ qui consisteraient à se nourrir de traits culturels et d'éléments disponibles dans l'environnement, apparaissant comme pertinents pour l'élaboration d'une identité, et la reconnaissance de son originalité. L'altérité que les insulaires opèrent peut constituer une stratégie identitaire, une offensive identitaire même. Mais d'autres actions, liées à l'exaltation de caractéristiques culturelles Oléronaises (le patois, l'histoire, le savoir-faire, etc.), peuvent revêtir cette fonction. Ainsi, l'Oléron révélée s'édifiera en mettant en avant le passé (intemporalité), l'exotisme (dépaysement) et l'authenticité (profondeur du vrai). Puisque le tourisme est une occasion propice au chatoiement d'un reflet, et puisqu'il offre une source d'orgueil, par le fait même d'avoir élu un lieu comme étant digne d'être contemplé, il est, non pas évanescence, mais résurrection d'Oléron.

Pour *faire île*, Oléron doit tout d'abord rassurer sur sa situation d'insularité. J'ai eu l'occasion, au cours de mes observations dans différentes communes de l'île, de noter une présence importante de jeux de mots, m'apparaissant au départ comme des moyens de mettre en avant Oléron à des fins commerciales mais dont j'ai ensuite aperçu un sens plus profond.

Les possibilités pour faire des jeux de mots avec le terme "île" sont quasi-infinies (tranquille, hostile, obnubilé ...). Il semble en être de même pour "Oléron". On peut appeler une école "Ecoléron", un éditorial dans un magazine "Editoléron", ou, pourquoi pas, une boutique de photo "Photoléron". Des séances de sophrologie ? Sophroléron ! Mais il est aussi possible de faire de nombreux jeux de mots avec le sigle de l'île d'Oléron : IØ. Un café-terrasse "BarIØ", un tatoueur "StudIØ", un groupe de musique "ZicIØ".

Mais, quoique aubaines pour l'inspiratIØn, les mots "île" et "Oléron", le sigle IØ, sont aussi des moyens pour mettre en avant la persistance de l'insularité, de manière consciente ou non.

Lorsque l'on peut douter qu'une île soit encore île, du fait de son pont, ces jeux de mots sont les



47 "Retour aux traditions...", *Oléron'île*, n°23, du 16 au 23 mai 1996, p.1

48 Raymond Boudon, Philippe Besnard, Mohamed Cherkaoui, Bernard-Pierre Lécuyer, "Identité", in : *Dictionnaire de la sociologie*, LAROUSSE, 2012 (1989 pour la première édition), p.117

garants de l'îlénité. Celui qui se promènerait sur Oléron verrait, ça et là, sur les affiches et les prospectus, les devantures de magasins et les voitures de taxi, de ces rappels à l'îlénité. Oléroniser, IØniser, c'est affirmer l'île. C'est tenter de maintenir le caractère insulaire du lieu, et par là l'identité. Et l'on peut, à juste titre, imaginer que, encore une fois, si l'île ne s'était pas tant ouverte au monde, à l'autre, elle n'aurait pas ce besoin d'appuyer, par cette mise en scène, sa qualité d'île, sa différence d'avec l'extérieur.

Voir, et voir souvent, c'est savoir, et c'est croire, être sur une île. Ces nombreux clins d'œil à la situation d'insularité peuvent être appréhendés comme des revendications de celle-ci. Comme une forme d'action de défense d'une identité, d'une culture.

Outre les jeux de mots avec l'île, Oléron et IØ, il est possible d'ajouter tout un lexique connoté mer et insularité qui, lié aux jeux de mots, surajoute à cette affirmation de l'identité, ou de la nature du lieu. Si vous vous baladez un peu sur Oléron, dans les petites ruelles des cabanes d'artisans du port du Château par exemple, vous aurez l'occasion de voir : des boutiques nommées "L'insulaire" assorti d'un panneau de signalisation du niveau de la mer. Puis d'autres nommées "Made Île", "La savonnerie d'Oléron", "Brin d'île", puis plus proche du centre-ville un bar-restaurant "L'estran", une boutique "Les saveurs du marais" dans laquelle on trouve la salicorne et la soupe de poisson de la marque "La lumineuse" ainsi que des chocolats en forme d'huîtres ou de sardines. Tout ceci dans une ambiance artisanale authentique.

Bien entendu, on comprend que ce florilège lexical est en grande partie à destination des touristes, cherchant à ramener de leur périples des produits qui font terroir. Mais, tout de même, il s'agit aussi de l'élaboration, comme d'un commun accord entre les commerçants, de l'image d'une culture locale qui, si elle a cette dimension marchande, sert aussi de démonstration, de manifestation d'une spécificité d'un Ici qui n'est pas l'Ailleurs. Et d'un Ici dont la qualité des produits est liée au lieu. La référence au lieu, "d'Oléron", "La Lumineuse", suffit à faire comprendre la spécificité du produit. Donc à faire admettre à l'autre que le produit qu'il achète est singulier du fait d'être typique de l'île. Peut-être le sel des marais salant d'Oléron est-il le même que celui de Noirmoutier ou de Guérande. Peut-être n'a-t-il qu'un patronyme pour différence. Qu'importe s'il permet d'apposer une signature qui concoure au maintien, et à l'assurance de ce maintien, d'une culture locale spécifique. Le tourisme, et le tourisme en masse, est, au-delà d'une malédiction, une aubaine pour la mise en scène d'un territoire⁴⁹ qui, en élaborant de nouveaux produits (qui n'auraient pas vu le jour sans cette clientèle touristique), s'élabore une identité par marque déposée. Le tourisme peut être une "source

49 Saskia Cousin, *Les Miroirs du tourisme. Ethnographie de la Touraine du Sud*, Éditions Descartes, Paris, 2011 ; ouvrage qui démontre bien l'importance du regard de l'autre pour la conscience d'une identité culturelle spécifique et attachée à un lieu, ainsi que la dynamique de création, ou de revalorisation culturelle, que le regard touristique engendre localement, bien qu'il puisse s'agir, souvent, d'une revalorisation marchande.

multiple de revitalisation : démographique, économique, patrimoniale et culturelle."⁵⁰ Bien que l'île se vende, qu'elle vende son image par la multiplication de produits dérivés, cette vente participe, au contraire d'une banalisation, à une mise en avant du local. A quoi l'on pourrait ajouter que, ici au

Le modèle Corse

Ou la création d'un logo identitaire

Le symbole IØ, dit être le "logo identitaire qu'arborent fièrement les Oléronais" (*a) , a été créé sous l'impulsion de Ludo (le dessinateur des *Bédemarées*), dans les années 2000, alors qu'il rentrait d'un séjour en Corse lors duquel il s'était questionné à propos du fait que les Oléronais, eux, n'avaient pas de symbole identitaire. Décidant alors de palier à ce manque, il prend pour modèle les immatriculations des bateaux insulaires qui se caractérisent par le sigle IØ pour en faire un logo. L'image, sous forme d'autocollant, sera mise en vente auprès de commerçants locaux et aura un énorme succès. Seulement, alors qu'elle était à destination de la population insulaire, de nombreux touristes l'achèteront comme un souvenir. Il n'est pas rare aujourd'hui de voir l'autocollant sur des voitures immatriculées dans d'autres départements que celui de la Charente-Maritime. Ludo confiera d'ailleurs au magazine *Marennes Oléron* qui l'a interviewé, qu'il a du faire face à de nombreux reproche de la part des insulaires critiquant le fait qu'il ait mi le logo "en vente libre". Quoi qu'il en soit, bien que ce logo soit maintenant dupliqué sur nombre de porte-clés, casquettes, maillots de bains et autres serviettes de plage (de la même manière, d'ailleurs, que l'est le logo Corse), et prenne alors clairement un caractère marchand, il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'un moyen d'identification important pour les insulaires, et pour les touristes qui reconnaissent en l'achetant le caractère spécifique de l'île.

C'est anecdotique, mais une des premières choses que j'aie apprises à propos de Christine (57 ans, Oléronaise d'origine exilée à Bordeaux) c'est que ces enfants, vivant pourtant aux quatre coins de la France, ont la plaque IØ sur leur voiture.

*a- *Marennes Oléron*, [Magazine de Tourisme, "Histoire, Patrimoine, Culture, Nature, Portraits, Recettes et Sorties"], saison 2016, n°1, p.72

moins, par cette élaboration marchande, l'insulaire choisi le filtre qu'il souhaite apposer sur l'image de son île.

Mais rappeler inlassablement la situation d'insularité ne serait pas suffisant pour donner une impression d'être vraiment sur une île. Oléron a besoin d'autres ingrédients. Et notamment tout ce qui évoque l'antan et l'ailleurs. Et l'île, à la manière de Christine qui connu un moment de honte quant à l'image susceptible d'être renvoyée par ses origines, tend à nouveau la main à son histoire et à sa culture parce que ces relations avec l'Autre l'y engagent.

Sur l'île, le passé et l'exotisme sont liés. Puisque l'exotisme a pour effet un dépaysement, celui-ci peut passer par un dépaysement temporel (voyage dans l'espace et voyage dans le temps). C'est le

passé qui est exotique. Mais quels sont les signes du passé ? Par quels objets sont véhiculées les images du jadis ? Et en quoi ceux-ci engagent une perception de la particularité d'Oléron ?

Il y a tout d'abord le **patois**. Puisque le patois c'est pas Toi, mais c'est Moi. La différence, par exemple, entre la France et l'Angleterre, outre la césure terrestre (qui, comme Oléron, n'est plus une véritable césure), c'est la langue. Avec ce que l'on appelle la mondialisation, l'uniformisation des modes de vie et de consommation, on le voit, les différences de langue tendent à s'estomper : nombreux sont les pays où l'on parle couramment l'anglais. A Oléron aussi, le patois s'estompe, beaucoup ne le parlent plus et ne le comprennent qu'à moitié⁵¹. Agir, à travers la presse ou la

⁵⁰ Jean-Didier Urbain, *L'idiote du voyage. Histoires de touristes*, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2002 (1991 pour la première édition), p.21

⁵¹ Grâce à ma recherche d'archives, j'ai pu constater que dans *Le Réveil de l'île d'Oléron*, le patois demeure. C'est la langue utilisée pour écrire certains articles et l'on peut donner que ces articles ne sont jamais traduits, ce qui signifie que les lecteurs les comprennent encore et que le patois Oléron est alors vivant. Par contre, en 1965, dans le périodique *L'insulaire*, pas un mot de

littérature, pour en conserver les traces, en l'évoquant, en en parlant, c'est tenter de faire île.

"Nous savons déjà qu'il faut toujours être différent de l'Autre pour exister en face de lui. L'on choisira donc naturellement les expressions culturelles les plus originales, et dans ces expressions la langue de l'île, même si celle-ci n'est plus utilisée dans l'échange quotidien [...]."⁵²

C'est aussi faire que ceux qui le comprennent s'y reconnaissent, s'y identifient, et que ceux qui ne le comprennent pas comprennent, de fait, leur différence avec ceux qui le comprennent, mais saisissent aussi, de ce même fait, qu'Oléron demeure Oléron, en image tout du moins. Homogénéité inspirée du regard englobant de l'Autre, unification par la présence d'une altérité. Différence, supposée naturelle (ou induite par la disposition géographique) qui, à défaut de rester innée se doit d'être, en somme, naturalisée par la culture

Le patois, en en parlant, en le parlant, affirme la subsistance, d'une once au moins, de culture locale, d'identité peut-être. En tout état de cause, il donne l'image d'une localité qui n'a pas choisi de rompre totalement avec son passé, ses usages. Si le patois est réel, si l'intérêt qu'on lui porte est revivifié, il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'une représentation, au sens théâtral du terme. Je sais que, sur Oléron, l'on entend quelques expressions patoisantes, de-ci de-là (en particulier baignassout' – touriste, étranger – , cagouille – escargot –, ol'é pas reun – ce n'est pas rien –, etc.). Mais, peu de conversations en patois semblent avoir lieu (excepté peut-être dans des chaumières hors d'âge emplies de personnes tout aussi hors d'âge). Mes enquêtés, lorsqu'ils évoquent le patois, ou parlent avec l'accent d'ici (imaginez un marin un peu bourru), le font sur le ton de l'humour. Arnaud (49 ans, patron d'un bar-restaurant) me dit qu'il utilise parfois quelques mots patois :

"Cagouilles ! (rires) Ça c'est le pire, enfin le plus connu. La pêche aux cagouilles, ça on le dit toujours. Y a quoi aussi ? J'en ai plein... Bon t'as baignassout' forcément. Bon c'est plein de petits trucs comme ça. Le chu, ou qué tho quo lé thieu... (rires) [...] Voilà, ça s'utilise pas beaucoup et puis c'est plus quand on va parler avec des anciens où comme ça pour rire. [...] Oui c'est drôle et puis c'est sympa aussi puisque ça fait quand même partie du passé, de la culture de l'île donc c'est sympa."

Le patois c'est rigolo, certes, certes. Mais pas si vivace. Alors pourquoi, au juste, alors même qu'il n'est pas si observable dans la réalité, le mettre tant en avant dans les journaux insulaires, pourquoi l'utiliser pour la préface d'un ouvrage⁵³, ou citer des expressions en patois dans un ouvrage⁵⁴, ou en

patois n'est présent, ce qui, du reste, confirme ce que je disais à propos de ce paradigme de volonté de modernisation d'Oléron (de rupture avec ce qui rendait l'île archaïque). Dans le journal *Oléron Hebdo* des années 1980, le patois réapparaît, ce qui correspond au nouveau paradigme dont il est à présent question : le regain d'identité locale et de la fierté qui lui est associée. Et, dans ces années 90 de gratuité du pont, à travers *Oléron'île*, le patois persiste et sa présence s'intensifie même puisqu'une rubrique par numéro, intitulé "Noute vieux parler", sera écrite en patois. Jusque-là, aucune traduction n'est opérée. Par contre, dans un périodique du nom de *Le Journal de l'île Oléron* à vocation d'information estivale (sur les événements de l'été, à destination des touristes comme des insulaires), datant de 2005, le patois sera présent mais traduit ; ce qui peut signifier une perte de l'usage en même temps qu'un maintien de l'image.

52 Anne Meistersheim, « Le malentendu. Entre imaginaire insulaire et imaginaire continental », *Ethnologie française* 2006/3 (Vol. 36), p. 506

53 Odette Comandon "Préface", in : Philippe Lafon, *Souvenirs d'Oléron* (Tome 1. *Physionomie des villages au début du siècle*), Éditions Rupella, La Rochelle, 1983, p.7

54 Philippe Couteau, *Se souvenir d'Oléron*, Geste éditions, La Crèche, 2014, et du même auteur *Oléron années 1950*, Geste Éditions, La crèche, 2016 ; mais aussi Michel Savatier, *Quand Oléron était une île et autres souvenirs*, Éditions Le Croît Vif, Paris, 2009

faire un ouvrage⁵⁵ ? Pourquoi afficher sur les murs du Musée de l'île d'Oléron des phrases en patois⁵⁶ ? Parce que c'est rendre présent un trait culturel puissant dans son incarnation d'un Ici, d'un ici différent, singulier et étant parvenu à maintenir les traces de son si riche passé. Mais avez-vous remarqué les titres dans mes notes de bas de page ? Rien de frappant ? "Souvenirs", "Se souvenir", "autres souvenirs" et "Mémoire". La préservation est devenue un impératif. Il faut conserver la culture Oléronaise. Si, dans les faits, le patois local n'est plus très présent, rendons-le présent par l'image. Cette image d'une identité locale vivace d'autant plus puissante qu'en patois sont évoqués des traits culturels considérés typiques :

"Y nous avons chanté la chanson daû **pin**aud pour nous souhaiter in bounne app'tit't. [...] Alors y nous avons servi [...] daû **grattons**. Peur suive le piât d'**poissons**. [...] et par d'dessus marché ine grôusse piâtte d'**moghettes** [...]. Et peur dighérer l'tout't, dâu **Cognac**." [C'est moi qui souligne. Traduction : Ils nous ont chanté la chanson du pineau pour nous souhaiter un bon appétit. [...] Alors ils nous ont servi [...] des grattons. Et ensuite le plat de poissons. [...] et par dessus le marché une grosse platée de haricots [...]. Et pour digérer le tout, du Cognac."⁵⁷

Le pineau, le Cognac, alcools charentais, les grattons charentais, les mogettes (plutôt vendéennes), et le poisson (maritime). Pas typiquement Oléronais donc, mais faisant partie du folklore charentais. Oui, en plus du langage, **l'alimentation** est susceptible de renvoyer une image d'exotisme (qui va en Dordogne sans imaginer manger du foie gras?). Cette question de l'alimentation revenait souvent dans les conversations que j'avais avec mes enquêtés. Lors des entretiens, il y avait une question que j'aimais poser : que diriez-vous d'Oléron à quelqu'un qui ne la connaît pas ? Et assez fréquemment, la réponse que l'on me donnait prenait appui sur les particularismes de l'île, et plus

(cote : PF 6942 aux AD de La Rochelle)

55 Michel Garnier, *Le parler d'Oléron*, Éditions CPE, Romorantin, 2012 ; avec une petite note sur le côté de la couverture qui dit "Mémoire du patrimoine oral Oléronais". Et, c'est assez amusant, savez-vous ce que signifie le CPE du nom de la maison d'édition ? "Comme par enchantement" !

56 Par exemple : "Entrez-don, l'toué vous cherra pas su la tête..." [Trad : "Entrez-donc, le toit ne vous tombera pas sur la tête..."] ou "Ol ét la poele çhi se moque dau chaudrun... pasqu'il at le chu nègre..." [Trad : C'est la poêle qui se moque du chaudron... parce qu'il a le cul nègre..."]

57 "In r'pas de goret", *Oléron Hebdo*, n°51, vendredi 26 février 1982, p.3

Un dialecte prolix

Ce que le patois révèle

A travers la rubrique "Noute vieux parler" de l'Oléron'île des années 1990, si sont relatées en patois des histoires anodines, j'observe que cette rubrique en ne se contente pas de faire vivre le langage dans une perspective de survie d'un héritage local car, derrière ces anecdotes quotidiennes, plusieurs messages suintent, qui ressemblent de très près aux éléments que j'ai évoqué lors de la partie sur les valeurs. Par exemple, une mise en altérité des parisiens, venant l'été seulement pour se baigner, bien éloignés des modes de pensée locaux et y professant pourtant leur idée des bonnes conduites : ne pas trop manger le soir. Mais on y trouve également une critique du présent en même temps qu'une exaltation du passé avec des expressions telles que "dans thieu temps" [dans ce temps, dans le temps] ou les "pas coume astheure" [pas comme maintenant, pas comme aujourd'hui], ou encore "olé finit astheure" [c'est fini maintenant]. Glissés, ça et là, des idées de rupture avec ce passé qui, bien que rude, était tout à fait plaisant : on vivait de la côte [travail de la mer], on riait, on n'était jamais malade, etc. Souvent revenant à affirmer l'état de protection que constituait l'insularité, l'insouciance qui lui était liée, le détachement vis à vis des aspirations matérielles ou économiques :

"Que les huit s'vendiant ou s'vendiant pas, qu'à poussiant ou qu'à creuviant, tout thieu nous était égal [...]." [Trad : "Que les huîtres se vendent ou ne se vendent pas, qu'elles poussent ou qu'elles meurent, tout cela nous était égal [...]."] *

*- "Noute vieux parler", *Oléron'île*, n°6, du 18 au 25 janvier 1996, p.6

spécifiquement sur les particularismes alimentaires⁵⁸.

"Je l'emmènerais dans un restaurant et je lui ferais goûter des huîtres de Marennes-Oléron et je lui ferais goûter du poisson. Et là, en déliant avec un petit pineau pour commencer, je commencerais à lui faire aimer Oléron par le côté gustatif de l'affaire." Émilien (57 ans, comédien et écrivain)

Ainsi, une des meilleures manières de connaître Oléron consiste à passer par l'originalité de son alimentation. Et souvenez-vous de Raphaël (continental), pour lequel les Oléronais avaient toujours un verre de pineau dans une main et une huître dans l'autre.

Et l'alimentation considérée comme typique est partout à Oléron. Je ne compte pas le nombre de restaurants présentant un menu d'ici (cagouilles farcies, vins charentais, poissons tout droit sortis de la criée de La Côtinière, huîtres du bassin de Marennes-Oléron, langoustes et autres crevettes, oignons de Saint-Trojan, moules sous toutes les déclinaisons), et la fête de l'Huître et du Pineau se déroulant chaque été, et le bal des pompier proposant une grande églade⁵⁹, et la fête du Chenal d'Ors avec ses traditionnelles moules-frites. De nombreuses recettes locales sont aussi présentes dans les journaux que j'ai consulté. Dans *Oléron'île*, par exemple, une rubrique est consacrée à "La Recette de la Mère" (sur un dessin de chaudron). On y trouve les "Brochettes de Saint-Jacques flambées au Pineau"⁶⁰, la "Soupe aux huîtres à la Charentaise"⁶¹ (avec un *nota bene* : "cette recette a été découverte dans le carnet d'un ostréiculteur qui l'y avait notée... en 1885"⁶²), "Le Raisiné"⁶³ ("une authentique recette d'une grand-mère Oléronaise, envoyée par Madame X. de la Brée qui l'a retrouvée dans un cahier d'époque"⁶⁴), le "Navarin de l'Océan"⁶⁵, les "Saucisses Charentaises au vin blanc"⁶⁶, "Les huîtres sautées"⁶⁷, "Le bouillon de Cagouilles"⁶⁸, "Les huîtres marinées"⁶⁹, "Les Monjhettes à la crème"⁷⁰, etc. Des plats, des aliments, considérés comme "typiques", "authentiques" et décrits comme tels, avec ce côté héritage de la mère ou de la grand-mère (culture locale orale), et ce côté passé-persistant.

Un autre élément, dont la fin de l'insularité était pourtant gage de son évanescence, semble persister, du moins dans les discours : le **savoir-faire**. Attaché à l'artisanat, le savoir-faire traduit une caractéristique originale qui consiste en ce qu'un petit nombre seulement de personnes détiennent ce

58 Garance (17 ans, lycéenne) ferait goûter des "moules marinées" à un inconnu, pour Arnaud (49 ans, patron de bar-restaurant) ce seraient de la sèche ou des cétéaux.

59 Des moules mises en équilibre sur des aiguilles de pin elles-mêmes sur une planche de bois que l'on enflamme et regarde joyeusement flamber.

60 "La Recette de la Mère", *Oléron'île*, n°1, du 14 au 21 décembre 1995, p.8

61 "La Recette de la Mère", *Oléron'île*, n°2, du 21 au 28 décembre 1995, p.6

62 *Ibid*, p.6

63 "La Recette de la Mère", *Oléron'île*, n°3, du 28 décembre 1995 au 4 janvier 1996, p.6

64 *Ibid*, p.6

65 "La Recette de la Mère", *Oléron'île*, n°6, du 18 au 25 janvier 1996, p.6

66 "La Recette de la Mère", *Oléron'île*, n°11, du 22 au 29 février 1996, p.8

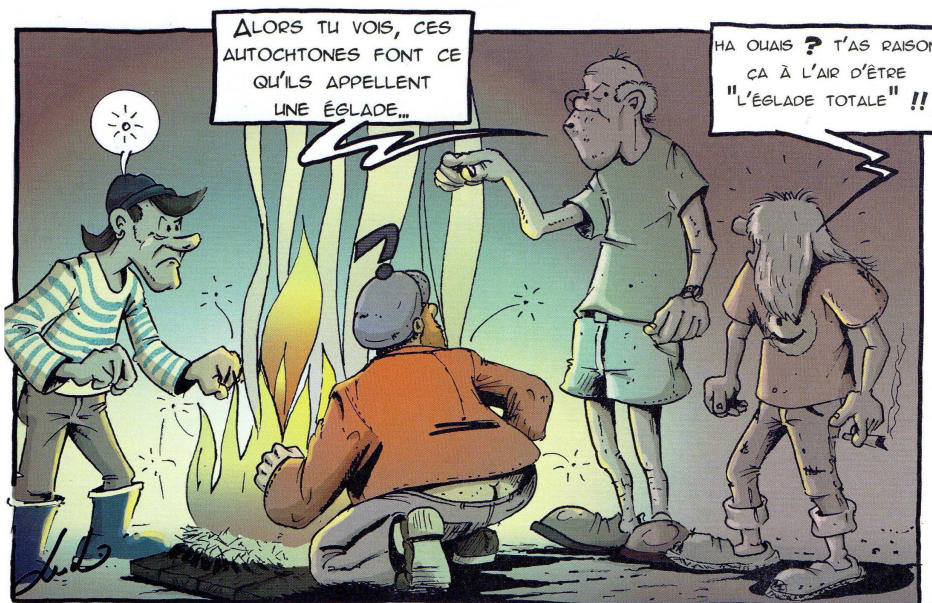
67 "La Recette de la Mère", *Oléron'île*, n°13, du 7 au 14 mars 1996, p.8

68 "La Recette de la Mère", *Oléron'île*, n°14, du 14 au 21 mars 1996, p.8

69 "La Recette de la Mère", *Oléron'île*, n°15, du 21 au 28 mars 1996, p.8

70 "La Recette de la Mère", *Oléron'île*, n°23, du 16 au 23 mai 1996, p.8

savoir. Ici, les insulaires. Dans cette quête à l'îlénité, le savoir-faire, qui confère une image de qualité à la chose produite, rejoint le savoir-faire-île⁷¹. Les journaux, et même *L'Insulaire*⁷², évoquent l'ostréiculture comme une technique Oléronaise typique, quasi-ancestrale. Un geste. D'ailleurs, les portraits d'ostréiculteurs sont souvent mis en abîme avec l'idée de famille, de transmission,



ÉCLADE OU ÉGLADE ?

Illustration de l'exotisme de l'églade.
Lduo, *Bédémarrée*, juin 2017

d'héritage et de secret. De même que certains articles ou interviews anodins notifient, lorsque c'est le cas, que l'auteur, la personne au sujet de laquelle il est question ou la personne interviewée est, a été ou a eu sa famille qui a été, ostréiculteur⁷³. Et nombreux seront les sujets, dans les journaux des années 80-90,

Oléron l'Hebdo et *Oléron'île*, qui traiteront de l'ostréiculture, de la viticulture, de la saliculture⁷⁴.

Le passé, la mémoire, c'est aussi l'histoire. Et où voit-on classiquement l'histoire ? Dans les musées, dans les livres et dans les lieux (les monuments). Tout ceci forme le **patrimoine**. Et, de la seconde moitié du XX^e siècle à aujourd'hui, c'est bien à un phénomène de patrimonialisation que l'on assiste à Oléron. Des livres à caractère historique se trouvent édités⁷⁵, un musée de l'île sera créé en 1963⁷⁶, et, grâce à la valeur que le tourisme accorde à la culture locale, de nombreux éléments d'Oléron se feront monuments⁷⁷ : la maison des Aïeules de Pierre Loti, le Fort Boyard, la Citadelle du Château

71 D'ailleurs, lors de ma visite du musée, là où je m'attendais à voir une histoire complète de l'île, j'observe une focalisation sur les techniques Oléronaises : l'espace du musée est très largement consacré à l'exposition de vêtements ustensiles liés aux différents savoirs-faire, sous forme de mannequin d'insulaires, d'objet et de vidéos d'époque projetées en noir et blanc. Ces savoirs-faire, ces métiers, sont des signes d'Oléron.

72 "Cent ans d'ostréiculture en Oléron", *L'Insulaire*, n°3, juillet 1965, p.7

73 Mon enquêté Émilien, devenu comédien et écrivain, s'empressera, dès le début de notre entrevue, de m'informer qu'il a commencé sa carrière en tant qu'ostréiculteur (donc, il la connaît l'île, faut-il entendre).

74 Notamment : "La viticulture Oléronaise", *Oléron Hebdo*, n°3, vendredi 27 mars 1981, p.1 ; "Il était une fois le marais salé...", *ibid*, p.13 ; "Ostréiculture : bientôt les huîtres se vendront au kilo", *Oléron Hebdo*, n°18, vendredi 10 juillet 1981, p.3 ; "Viticulture Oléronaise, la survie passe par la concertation", *Oléron Hebdo*, n°30, vendredi 20 octobre 1981, p.1 ;

75 Certains que j'ai déjà évoqués, mais aussi : Thierry Sauzeau et Michel Garnier, *Oléron l'île*, Gestes éditions, La Crèche, 2005 ; Thierry Sauzeau, *Petite histoire d'Oléron*, Geste Éditions, La Crèche, 2016 ; et des rééditions telle que Paul Thomas, *L'île d'Oléron à travers les siècles – Esquisse du passé*, Éditions L.O.C.A.L., Saint-Pierre d'Oléron, (réédition de 2009, première édition à compte d'autre en 1926)

76 Il n'ouvrira réellement ses portes au public qu'en 2006. [Informations recueillies sur le site web du musée, <http://www.musee-ile-oleron.fr>]

77 Et le sort se fait ironie puisque, selon *Le journal de l'île d'Oléron* (n° de juillet-août-septembre 2005), le pont est du nombre.

d'Oléron⁷⁸, les cabanes ostréicoles du chenal de la Baudissière et du port du Château-d'Oléron⁷⁹ Et un fait, ô combien curieux, : une idée germe en 1989, celle de créer de toute pièce un marais salant⁸⁰, dans une : "[...] volonté de restaurer cet environnement menacé et de réimplanter une activité économique traditionnelle et autrefois très importante sur l'île : la culture du sel."⁸¹ En plus de sacrifier de passer, Oléron le recréer.



Un dernier élément, écho réapproprié du passé, pourrait être le **folklore**. Légendes, traditions et autres fêtes au village semblent prendre une tournure ardente⁸². Faire la fête, qui plus est la fête locale, ce peut être rassembler les locaux autour d'une heureuse convivialité. Mais cela constitue

également un moment propice à la mise en scène. A l'occasion des fêtes on peut ressortir les costumes d'époque, entendre la musique d'antan, vendre les produits du terroir sur des étals. Je me remémore d'ailleurs une photographie encadrée au Musée de l'île d'Oléron ou l'on voit, lors de la fête d'inauguration du viaduc en 1966 de bien typiques Oléronaises dansant allégrement sur le pont. Comme quoi, la mise en avant du costume est déjà le fait de cette décennie. La coiffe, dans une dynamique d'extinction bien entamée, reprend de la vigueur à l'occasion des festivités (cf photo du

Beaucoup de touristes, accrochez-vous, viendraient *pour* le pont.

78 Située au Château et construite par Vauban, donnant l'occasion de contempler l'estran de manière surplombante et ayant sa part de mystère avec ses multiples anciennes catacombes.

79 Les *anciennes* cabanes ostréicoles aurais-je dû dire. Le maire du Château, Michel Parent (lui-même ancien ostréiculteur), désolé de voir les cabanes ostréicoles abandonnées (pour de plus grands bâtiments mais aussi parce que le métier d'ostréiculteur ne séduirait plus autant) aurait lancé un projet de réhabilitation en 1997. Aujourd'hui, beaucoup de ces cabanes sont occupés par des artistes et artisans présentant et vendant leurs œuvres et l'attrait touristique du lieu est indéniable. A tel point que cette réhabilitation aura lieu aussi au chenal de la Baudissière (non loin de Boyardville et de Dolus) et sur le port de Saint-Trojan. Soit dit en passant, si vous avez du temps, une connexion internet et l'envie de faire une pause, écrivez dans la barre de recherche Google "Peinture cabanes Oléron", vous constaterez l'inspiration artistique que ces lieux opèrent. Et c'est même un vortex artistique : des cabanes d'artistes-peintres peintes par des artistes.

80 Situé dans le hameaux des Salines (aussi appelé Petit-Village), on jurerait qu'il fut posé là de tout temps. De multiples cabanes (les cabanes traditionnelles de l'île, en bois coloré) sont dispersées autour d'une petite place bordée par un chenal d'un côté et les fameux marais salants de l'autre. Entrez dans les cabanes (qui sont en fait des boutiques) et vous pourrez acheter le sel Oléronais (mêlé à mille aromates différents), mais aussi des pots à fleur de sel en bois ou en céramique, assortis de leur petite cuillère en bois tout naturel, et si vous avez des enfants plutôt jeune, nous vous proposons un âne en peluche avec un foulard rouge autour du cou (évoquant le moyen de transport du sel de jadis), le prix est un peu excessif pour une si petite peluche (plus de 20 euros) mais les matières sont bio.

81 Citation tirée du site web "Oléron, Nature & Culture" [<http://www.oleron-nature-culture.com>]

82 Non sans lien avec le tourisme puisque la fête du Mimosa, en termes de chiffres d'affaire et d'affluence, est souvent comparée à un 15 août (apogée de la fréquentation estivale), la fête de l'huître et du pineau n'existe que depuis les années 80 est a une vocation commerciale (vendre des huîtres et du pineau). En ce qui concerne les légendes, celle du pirate Lazor est sûrement la plus célèbre à ce jour (or, elle n'est devenue célèbre que depuis qu'Emilien, mon enquêté, joue le personnage de Lazor lors de ses visites-théâtrales, l'été).

musée ci-contre).

La fête est un théâtre propice à la l'exposition d'une identité puisque quelqu'un qui viendrait sur Oléron le jour de la Fête du Mimosa, par exemple, croirait probablement plus à la vraisemblance d'une survivance de la culture locale qu'une personne qui viendrait lors d'un jour quelconque. Une abondance d'articles, essentiellement au sein des périodiques des années 1980-1990, prennent pour objets les fêtes locales, notamment :

"Grand Village : La fête au village"⁸³ (avec exposition de photographies faite par des "amateurs locaux" et les "Artistes Oléronais qui feront étalage de leur art"), "Un jour de fête pour l'huître et du pineau"⁸⁴, "Veillées Oléronaises la tradition respectée"⁸⁵, "Fête du four à Chaucre la tradition respectée dans la joie"⁸⁶ ("Tout Chaucre dans la rue en costume traditionnel", "La rue du Four était comme retournée de quelques dizaines d'années en arrière", "on aurait pu se croire devant une photo de début du siècle"). "La fête du Mimosa : une foule de mois d'août en plein février !!!"⁸⁷, "La kermesse des Déjhouqués : le folklore Oléronais est bien vivant !"⁸⁸

Les festivités, par les costumes qu'elles engagent sont les moments tout indiqués pour l'ostentation des traits culturels (combinaison de plusieurs types de folklore à la fois : habillement, musique, danse, alimentation, etc). Ce sont des aubaines pour montrer que le passé insulaire est encore vivace dans le présent, donc que le sentiment d'appartenance à la terre (état communément admis des insulaires par la situation d'*insularité*) perdure malgré le pont. La fête au village fonctionne ici comme un exhibitionnisme de l'insularité.

Grâce à mes recherches d'archives, j'avais remarqué à partir des années 1980 la présence d'un certain lexique d'artisanat et de tradition. Une valorisation du terroir, du typique, de l'authentique se fait sentir. C'est le début d'un désir de retour à l'artisanat, qui n'est pas sans lien avec la période qualifiée de "post-moderne" me semble-t-il, illustré par cette citation de l'*Oléron Hebdo* :

"Les permis de construire en neuf s'essoufflent. En revanche, il reste de vieux murs inoccupés à utiliser. Attention, les précurseurs sont toujours gagnants."⁸⁹

Il s'agit bien d'un essor de revalorisation esthétique de l'artisanat, de l'ancien, puisqu'ils parlent de "précurseurs". En outre, le numéro suivant de l'*Hebdo* aborde à nouveau le sujet comme "rôle primordial des artisans"⁹⁰ dans la rénovation architecturale de l'île. En fait, l'expression "artisanat" est présente dans quasiment tous les numéros de l'*Hebdo* que j'ai consulté⁹¹. Et, de manière moins importante mais tout de même notable, le mot "tradition"⁹². Toujours dans ce changement d'état

83 "Grand Village : La fête au village", *Oléron Hebdo*, n°12, vendredi 29 mai 1981, p.9

84 "Un jour de fête pour l'huître et le pineau", *Oléron Hebdo*, n°19, vendredi 17 juillet 1981, p.1

85 "Veillées Oléronaises la tradition respectée", *Oléron Hebdo*, n°51, vendredi 26 février 1982, p.1

86 "Fête du four à Chaucre la tradition respectée dans la joie", *Oléron Hebdo*, n°60, vendredi 30 avril 1982, p.5

87 "La fête du Mimosa : une foule de mois d'août en plein février !!!", *Oléron'île*, n°10, du 15 au 22 février 1996, p.5

88 "La kermesse des Déjhouqués : le folklore Oléronais est bien vivant !", *Oléron'île*, n°31, du 11 au 18 juillet 1996, p.2

89 "Rénovation de l'ancien : Artisans, faites-vous connaître !", *Oléron Hebdo*, n°5, vendredi 10 avril 1981, p.7

90 "Rénovation de l'ancien : le rôle primordial des artisans", *Oléron Hebdo*, n°6, vendredi 17 avril 1981, p.2

91 Il y a, par exemple, "En octobre, à Saint-Trojan ouverture d'une zone artisanale", *Oléron Hebdo*, n°29, vendredi 25 septembre 1981, p.7 ; "Les artistes Oléronais", *Oléron Hebdo*, n°35, vendredi 6 novembre 1981, p.3

92 Par exemple, "Veillées Oléronaises la tradition respectée", *Oléron Hebdo*, n°51, vendredi 26 février 1982, p.2 ; ou "Fête du Four à Chaucre. La tradition respectée dans la joie", *Oléron Hebdo*, n°60, vendredi 30 avril 1982, p.5

d'esprit définit comme tel par Alain Touraine :

"Nous voulions sortir de nos communautés et nous engager dans la construction d'une société en mouvement ; nous cherchons maintenant à nous dégager de la foule, de la pollution et de la propagande."⁹³

Oléron se présente comme étant une île naturelle, sauvage, à l'environnement de qualité⁹⁴. L'île cultive une ambiance authentique, qui peut d'ailleurs signaler une faible déformation de l'île (dans l'idée du *restée vraie*) qui passe par la présence de matériaux naturels (en particulier du bois) dans les constructions récentes⁹⁵, par la persistance d'éléments du passé (ou que l'on imagine tels, puisque l'authentique est le vrai, l'ancestral est un signe du vrai, dans l'idée de *retour aux sources*).

"De nos jours, cette île authentique de sauniers, pêcheurs, ostréiculteurs et paysans reste l'image de marque d'Oléron. Si les activités se déclinent davantage en termes de commerce et de services, les habitants demeurent sensibles à leur lien privilégié avec la nature."⁹⁶

Des secteurs d'activité

Nuances au discours artisanal

Si, dans ces années 80 à travers l'Hebdo, nous pouvons observer une revalorisation de l'artisanat, de la culture agricole oléronaise, etc, il est également possible de nuancer ce discours par quelques chiffres illustrant une autre réalité.

Alors qu'en 1962 le secteur d'activité primaire regroupe à lui seul 51,1 % de l'emploi insulaire et le secteur tertiaire 31,1 % ; en 1982 la tendance entame une inversion puisque le secteur primaire ne comptabilise plus que 25,0 % des emplois et le tertiaire 53,1 % ; enfin, dans les années 90, la tendance d'inversion ce confirme avec 22,5% en ce qui concerne le secteur primaire et 59,5 % pour le secteur tertiaire.*

Ainsi, l'authenticité est une authentification, si je puis dire, dans la parole, par ce que les Oléronais *voudraient qui soit* mais ne correspond pas nécessairement à ce *qui est*. Tandis que dans les années 60 l'accent est mis, avec *L'Insulaire*, sur la vocation touristique et de services d'accueil de l'île (secteur tertiaire), c'est pourtant le secteur primaire qui domine alors ; et dans les années 90 c'est l'exact inverse. Autrement dit, si, dans les sujets traités par *l'Hebdo* et, plus tard, par *Oléron/île*, on peut avoir cette impression que l'emploi Oléronais est massivement artisanal, ressortissant du secteur primaire, ou secondaire, ce n'est en fait pas le cas : c'est une image.

*- Sources : Valérie Légereau, "Part des différents secteurs d'activité de 1962 à 1990 sur les îles de Ré et Oléron", in : *Les impacts des constructions des ponts de Ré et Oléron*, Mémoire de maîtrise de géographie (dir. Jean Soumagne), Université de Poitiers, 1994-1995 (cote : 69 J 97 aux AD de La Rochelle), p.154
[elle-même dit trouver ses sources dans les "Recensements de la population"]

Le patois, le savoir-faire, le patrimoine, la profusion d'un lexique de l'artisanat qu'est-ce ? Le visage d'Oléron, Mr. Péponnet. L'image de l'île qui rime avec authenticité. Car à défaut d'avoir conservé son "âme", Oléron cultive son *esprit*. D'Oléron, les insulaires élaborent un poème :

93 Alain Touraine, *Critique de la modernité*, Éditions Arthème Fayard, Paris, 1992, p.112

94 Cette qualité environnementale d'Oléron sera par exemple mise en avant par un article ["Pavillon bleu et Clef verte, le palmarès de la qualité", *Le journal de l'île d'Oléron*, n° de juillet-août-septembre, 2005, p.7], à propos de la consécration de l'île grâce à des "Pavillons bleus" discernés aux plages d'Oléron (au nombre de 4 pour cette seule île dans un total de 9 pour le département de la Charente-Maritime, et seulement 271 plages dans toute l'Europe). Et les "Clefs vertes" pour les campings, hébergements de vacances et hôtels dit "écologiques" qui récompenseront 140 établissements européens, dont 3 campings d'Oléron sur les 5 récompensés du département. Ainsi, l'écologie, et la qualité qui lui semble liée, sont devenus des critères valorisés, et valorisables d'un point de vue touristique (puisque ce périodique, à tirage uniquement estival, est à vocation touristique (il fonctionne comme un guide de l'île).

95 Lorsque je visite le Musée de l'île d'Oléron, je prends note d'une harmonie du décor : des couleurs gris clair, blanc et bois naturel, alliées aux objets anciens (vieux filets, coiffes, matériel de distillation, etc). La boutique de souvenir aussi m'a interpellée : pas de porte-clés aux couleurs criardes, pas de bibelots vulgaires, mais des jouets en bois, des copies d'anciennes affiches concernant Oléron, des paniers de courses, tout un ensemble de produits aux teintes claires et naturelles. De même, la grande majorité des boutiques que j'ai visité dans le centre-ville du Château arbore ce type de décor naturel et artisanal (vendant des petits paniers, du sel d'Oléron dans des boîtes en bois, des chapeaux de paille), avec du parquet sur le sol, des filets de pêche accrochés aux murs, des toiles de couleurs tendues pour faire une terrasse d'ombre devant l'entrée de la boutique, etc.

96 Thierry Sauzeau et Michel Garnier, *Oléron l'île*, Gestes éditions, La Crèche, 2005, p.116

Un tableau cohérent

On le voit, les insulaires ont l'image d'une Oléron qui n'est pas banale, et tentent de renvoyer cette image en laquelle ils croient. Mais, les continentaux la partagent-ils ? Qu'en disent les journaux continentaux ?

L'express dit d'Oléron qu'elle est une île "nature et authentique", sont ensuite évoqués les "huîtres", leur culture comme technique "ancestrale" puis les "marais salants", les "phares" et les cabanes.

"Elles sont le révélateur de l'énergie créatrice qui règne à Oléron. Des artistes ont investi les lieux. Ils fabriquent et exposent sur place." (*a)

Le monde, lui, parle de "villages de caractère", évoque "l'âme d'Oléron" (survivante alors) et (encore) viennent les huîtres. (*b)

Dans une émission diffusée sur France 3, une néo-ostréicultrice est interrogée sur son travail, le journaliste demande si il s'agit d'une ostréiculture "Artisanale ? Traditionnelle ?", la femme répond :

"Ancestrale même, j'ai envie de dire. Puisqu'en fait ici rien a changé. Et c'est même aujourd'hui une grande fierté de pouvoir dire que tout se fait exactement comme avant : pas de machines dans ces cabanes, tout ce fait à la main. Alors nos huîtres elles sont naturelles, c'est-à-dire qu'en fait elle naissent naturellement en mer, ça aussi c'est une grande fierté. Et puis on les élève dans les parcs à huître exactement comme avant [...]." (*c)

Un article de *Marie-France* parle, lui aussi, de l'authenticité d'Oléron (comparée à la "mondanité" de l'île de Ré). L'article évoque aussi l'immuabilité de l'île en disant que : "Le temps comme la mode n'ont pas de prise sur Oléron."

Il est ensuite question des "hameaux poudrés de chaux et parsemés de puits en pierres". Est citée, d'une artiste insulaire interrogée, la phrase suivante :

« Tous ceux qui ont quitté l'île y reviennent. Même si un pont nous relie au continent, nous sommes avant tout des insulaires attachés à notre terre posée en plein océan. » (*d)

Ainsi, le continent prête à Oléron ce qu'Oléron se prête. Les journaux, les reportages, confirment l'image d'Oléron. Comment Oléron pourrait-elle, si il n'y avait pas de tourisme, faire valoir son identité ?

*a- Pierre Chausse, "Oléron, la douce sauvage", *L'Express* [en ligne], 14 juillet 2015

*b- Géraldine Rué, "Oléron, l'authentique de l'Atlantique", *Le Monde* [en ligne] 22 mai 2017

*c- "Cap sur l'île d'Oléron intime et sauvage", *Cap Sud-Ouest*, diffusée le dimanche 30 octobre 2016 sur France 3

*d- Catherine Bézard, "Oléron, la possibilité d'une île", *Marie France* [en ligne], daté 19 septembre 2016

"Dans les poèmes se manifestent des forces qui ne passent pas par les circuits d'un savoir. Les dialectiques de l'inspiration et du talent s'éclairent si l'on en considère les deux pôles : l'âme et l'esprit. [...] Pour faire un poème complet, bien structuré, il faudra que l'esprit le préfigure en des projets. Mais pour une simple image poétique, il n'y a pas de projet, il n'y faut qu'un mouvement de l'âme. En une image poétique, l'âme dit sa présence."⁹⁷

Création d'un logo identitaire, regain des productions culturelles locales, intérêt pour le passé de l'île, pour sa conservation, mise en avant du typique, tout ceci constitue une îléité, un mode imaginaire de perception de l'île, bel et bien vivant. Et c'est précisément parce que l'œil touristique accueille la représentation avec fascination que cette sensation d'être différent du reste, et d'être île, peut s'exercer sur les habitants. En fait, on espère qu'une apparence d'île fera d'Oléron une presque-île redevenue île. Et après tout, peut-être est-ce le cas. La théâtralisation constitue en une exagération, contraire de la minimisation qui pouvait avoir lieu, comme on l'a vu, dans les années 1960 de *L'Insulaire*. Ce qui est mis en avant n'est pas tout Oléron

mais simplement la direction dans laquelle les insulaires souhaiteraient que les regards se tournent : comme dans le théâtre, la scène n'est pas toute la pièce, il y a aussi les coulisses et l'apprentissage du texte, mais l'on parvient à faire en sorte que le spectateur ne voit que ce que ce qu'on lui donne à voir, la représentation. C'est résister à la banalisation. Grâce à l'Autre, une mise en scène peut

97 Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Éditions des Presses Universitaires de France, Paris, 1957, p.5-6

s'opérer qui donne de l'intérêt, du sens, à un Nous et à un Ici : c'est l'occasion d'être une île.

c) Cristallisations

Comme l'identité Oléronaise s'élabore en étant ce que l'autre n'est pas, tenter de *faire île* c'est aussi tenter de *ne pas faire continent*. Et *ne pas faire pas Oléron*. Il faut alors repousser l'Autre. Accepter des signes valorisés pour légitimer son originalité c'est aussi en rejeter d'autres. L'objectif de cette sous-partie n'est pas de reprendre un à un les éléments qui constituent, pour les insulaires comme pour les continentaux, ce qu'Oléron n'est pas ou ne devrait pas être, je les ai déjà suffisamment évoqués. Je vous propose simplement de vous attardez sur deux cristallisations qui illustrent la volonté insulaire d'agir pour paraître île (donc de résister et non pas de sombrer) : le débat sur l'écotaxe et la guerre avec l'île de Ré. Vous le verrez, ces deux cristallisations sont liées avec un même principe : *défendre* une Oléron attaquée.

Le sentiment d'invasion s'accompagne d'une volonté de juguler le flux touristique, sous couvert d'arguments environnementaux. C'est aussi une réponse à l'impression que l'île a subit des altérations de sa physionomie et de son identité. Oléron ne semble plus être un havre, une protection, une parenthèse. Dans les deux journaux de la fin du XX^e siècle que j'ai pu consulter, les articles abondent à propos de la pollution.

En fait, au moment-même où le péage du pont fut aboli, un débat émergea : celui de l'écotaxe. Ne devrait-on pas faire payer une taxe, écologique, au passage du pont afin de continuer à pouvoir préserver Oléron ? Dans *Oléron'île*, le questionnement est très présent et le périodique prend ouvertement parti pour les défenseurs de la taxe. Le journal organise même (sur l'année 1996) un "grand sondage" que les lecteurs peuvent remplir et renvoyer à la rédaction. Les résultats du sondage seront publiés⁹⁸.

"Comme vous pourrez le constater [...] avec les analyses que nous avons faites des réponses que vous nous avez envoyées, certaines questions ("êtes-vous pour ou contre l'écotaxe ?") sont sans équivoque et traduisent une même volonté de protéger notre environnement. [...] Alors, allons-nous vers le grand large et l'horizon ou bien resterons-nous dans les eaux troubles qui ont perdu Oléron ?"⁹⁹

De manière générale, ses résultats¹⁰⁰ (sans bien sûr affirmer qu'ils soient tout à fait crédibles)

98 Dans le *Oléron'île*, n°28, du 20 au 27 juin 1996

99 "Edito", *Oléron'île*, n°28, du 20 au 27 juin 1996, p.1

100 De manière générale, ces résultats montrent que les lecteurs du journal (lequel, je le signale, est plutôt critique et satyrique) : sont en majorité (80%) d'accord avec l'établissement d'une écotaxe (le périodique parle d'un "oui massif qui émane des Oléronais résidents principaux, mais aussi des résidents secondaires", autrement dit, un consensus) ; parmi cette majorité de personnes pour l'écotaxe, 80% disent désirer que la taxe soit appliquée toute l'année, et non pas seulement de manière saisonnière ; plus de 60% des personnes interrogées estiment que seuls les Oléronais, les résidents secondaires et les personnes travaillant sur Oléron devrait pouvoir voter dans le cas d'un référendum à propos de l'établissement de la taxe, c'est le même schéma en ce qui concerne l'exonération (dont la majorité des personnes considère qu'elle devrait s'appliquer aux insulaires, résidents secondaires et travailleurs).

démontrent qu'il ne semblait pas honteux de souhaiter créer une frontière économique entre l'île et le continent. Peut-être peut-on comprendre cette affirmation, assez détendue, de la volonté de cloisonner Oléron en ayant en tête que l'accès à l'île n'est devenu gratuit qu'en 1991, soit seulement cinq années plus tôt. Quoi qu'il en soit, le fait est que l'écotaxe ne sera pas mise en place dans ces années 90.

Dans les années 2010, le débat réapparaît. Cette fois, les avis seront, me semble-t-il, moins tranchés. Les insulaires se sont habitués à la libre circulation et à la gratuité. J'ai posé la question du pour ou contre à tous mes enquêtés, lesquels ont d'abord répondu qu'ils étaient contre l'établissement d'une écotaxe (sauf dans le cas de Christine qui m'a dit être pour), pour ensuite se raviser et trouver des arguments allant dans le sens de sa légitimité, et se re-raviser. En bref : personne ne savait trancher. Apparaissait à la fois cette idée que personne n'est en droit de privatiser un territoire (avec une critique d'ailleurs souvent acerbe de la situation de l'île de Ré qui n'a jamais accepté un accès libre à son territoire), en même temps que le sentiment d'une injustice à participer économiquement aux conséquences environnementales du tourisme (en lien avec une vision néfaste du monde extérieur). Pour tous mes enquêtés, bien que conscients du fait que l'écotaxe symboliserait aussi une sélection par l'argent (ce qui donne mauvaise conscience mais n'entre pourtant pas en contradiction avec la partition bon/mauvais touriste), il serait normal que les estivants paient pour une Oléron conservée. Le discours de mes enquêtés est à l'image du débat insulaire : ambivalent. C'est oui mais non, non mais oui. Des référendums étaient organisés, toujours reportés. Des associations attaquent la communauté de commune, sous prétexte d'attenter à un droit fondamental de libre circulation, à quoi l'on peut rétorquer que si l'île de Ré semble s'octroyer cette possibilité alors pourquoi pas Oléron ? Les arguments fusent, les intérêts divergent. Quoi qu'il en soit, récemment :

"Les Sages ont estimé que l'écotaxe ne méconnaissait pas "la liberté d'aller et venir", car si le péage constitue une atteinte, il est motivé par un but "d'intérêt général", la préservation de l'environnement. Et qui ne s'applique qu'aux véhicules terrestres à moteur, pas à d'autres moyens de transport comme le vélo."¹⁰¹

Le retour contemporain du débat à propos d'un droit de passage est un symptôme de la peur que les Oléronais (mais aussi certains touristes) ressentent, quand à l'avenir de l'île. L'écotaxe est un symbole de la préservation d'Oléron. A travers elle, on entrevoit la possibilité de préserver une île qui paraît courir à sa perte. Seulement, avec l'écotaxe, les Oléronais ont également peur, bien que d'un côté ils le désirent, de voir diminuer le tourisme, et ainsi les bénéfices. Certains se laissent bercer par l'idée que ceux que l'écotaxe va dissuader sont les pollueurs qui ne dépensent pas d'argent sur l'île.

"Cette île va être enfin débarrassée des parasites qui veulent profiter des lieux sans contribuer à

101 "Le péage de l'île de Ré est sauvé, celui d'Oléron est possible", Sud Ouest, mis en ligne le 25 mai 2017, [<http://www.sudouest.fr>]

leur préservation."¹⁰²

En fait, derrière l'argument environnemental, nombreux sont ceux à soupçonner une tentative de sélection sociale.

"Les bobos de l'île de Ré qui viennent de Paris acheter à prix d'or les maisons et terrains ne veulent pas du peuple pendant leurs vacances ! Ils font des règlements selon leurs intérêts, sous prétexte de soit disant écologie...ceux qui ont de l'argent peuvent y venir..."¹⁰³

Conserver Oléron, ne pas ressembler au continent, d'accord, mais il ne faudrait pas, en tentant de se distinguer du continent, finir par ressembler à l'île de Ré qui est perçue, sur Oléron, comme une île factice, une île en représentation constante, qui n'appartiendrait plus aux insulaires. D'ailleurs, même les continentaux sont d'accord :

"Quel intérêt peut-on trouver à rouler en véhicule à moteur sur Ré ? Ce n'est d'ailleurs plus une île mais un arrondissement de Paris. Une île, on y va en bateau. Montez un peu plus au nord, il y a des îles magnifiques en Bretagne, Elles sont bien plus sauvages et accueillantes que ces territoires charentais dédiés au tourisme de masse."¹⁰⁴

Ce commentaire illustre toute l'ambiguïté qui touche Ré et Oléron : on leur reproche d'avoir perdu leur charme à cause du tourisme de masse

et, lorsqu'elles tentent de juguler le flux et l'impact du tourisme, par la présence d'un péage ou par

La prosopopée

Oléron s'avère être personnifiée, comme beaucoup d'îles (nous apercevons cette figure de stîle dans la bouche des oracles). L'île n'est pas simplement un morceau de terre.

"Tu vois Oléron c'est une espèce d'entité [...]" (Émilien 57 ans, comédien et écrivain)

Mais Oléron, pour ceux qui y vivent, ce n'est pas seulement cet espace géographique, certes traversé de lumière et de beauté mais inanimé ; c'est aussi ce morceau de terre que l'on pare de caractéristiques humaines. "*Oléron la lumineuse, Oléron tu me tiens. Oléron fabuleuse, Oléron je t'aime bien.*" dit une chanson locale (*a). De même, cet écrivain local semble confondre l'île et la population qui y vit : "*Nostalgie peut-être ? Et alors ? Gardons le meilleur de nos souvenirs, d'une Oléron bien souvent insouciant.*" (*b) Difficile, pour l'insulaire ou pour le rêveur d'île, de se dire, de s'avouer que, finalement, une île n'est qu'un bout du continent, un peu excentré, mais parfaitement similaire, alors même que ce qui lui donne le sentiment d'être, et d'être différent, c'est cette île-entité.

La rationalité semble avoir peu de prise sur l'objet île, comme si il fallait non plus seulement qu'elle existe mais qu'elle soit. Si l'île possède une quelconque spécificité, c'est d'elle-même qu'elle émane. L'Oléronais est la sève de l'île là où l'on pourrait voir l'inverse : n'est-ce pas la population qui fait pourtant le lieu ? Avec cette prosopopée, le lieu fait la population. Le lieu est un lieu agissant.

D'ailleurs, selon un poète, l'île a un sexe, elle est une femme :

"L'île me subjugué comme une femme aimée" (*c)

Bien évidemment, la personnification de l'île n'est pas présente seulement dans les évocations poétiques d'Oléron, c'est aussi le fait de personnes ordinaires au sein de discussions ordinaires (en l'occurrence des entretiens). Si l'île est une femme, c'est une femme séduite par un continent. Par cet extérieur, destructeur et possessif, cet amant narcissique :

"[...] j'ai bien conscience que l'île voulait acquérir des sortes d'équipements pour améliorer je sais pas son quotidien, plus avoir forcément besoin d'aller jusqu'à La Rochelle pour s'acheter des vêtements. C'est bien mais... On aurait pu faire ça autrement." Christine (57 ans, Oléronaise d'origine ex-îlée à Bordeaux)

Dans le discours de Christine, ce ne sont pas les habitants d'Oléron qui souhaitaient améliorer leur quotidien mais l'île elle-même, de la même façon, c'est l'île qui allait s'acheter ses vêtements à La Rochelle. C'est comme si Christine regroupait la population Oléronaise en une unité, homogène et univoque, l'île.

Si l'île est une personne, il semble d'autant plus logique que de cela découle un attachement territorial assez profond. Personnifier l'île c'est s'attacher à quelqu'un, non plus à quelque chose. La spécificité de l'insularité Oléronaise c'est que le lieu de vie est vivant. Oléron semble bel et bien décrite comme un être, elle pense et agit, elle opère des choix.

*a- Eric Stinger, "Oléron la lumineuse", 1995 (production inconnue)

*b- Philippe Couteau, *Oléron années 1950*, Geste Éditions, La crèche, 2016, p.7

*c- *Ibid*, p.60

102 Commentaire présent à propos de l'article précédemment cité

103 Commentaire présent à propos de l'article précédemment cité

104 Commentaire présent à propos de l'article précédemment cité

un projet d'écotaxe on leur reproche d'opérer une sélection injuste.

Lorsque Oléron et ses habitants peuvent se sentir visés par des critiques leur renvoyant une image négative d'eux-mêmes (île du "tourisme de masse"), il n'est pas étonnant qu'ils répondent par des actions, dont l'écotaxe fait partie, mais aussi une certaine bataille avec l'île de Ré.

"Je ne supportais pas que certains médias démolissent l'image de « mon » île au bénéfice de sa sœur jumelle, l'île blanche en l'occurrence l'île de Ré. Selon leurs dires, leurs écrits, toutes les calamités étaient pour l'île d'Oléron : chenilles processionnaires, moustiques, séismes [...]. Les plumes assassines pour l'une se transformaient en plumes élogieuses pour l'autre."¹⁰⁵

Les médias, mais aussi les chercheurs¹⁰⁶, disent volontiers que Ré a su se protéger du continent, tenir à l'écart la dégradation qui aurait eu lieu sur Oléron. Et, étrangement Ré est la seule des trois îles françaises rattachées au continent (avec Oléron et Noirmoutier) à avoir conservé un péage. J'imagine donc que la population Oléronaise est parfois tentée de rétablir un péage dans l'idée de rétablir avec lui une certaine rareté de l'île. Pour ceux qui vivent à Oléron, l'île a de la valeur, plus que n'importe quelle autre île, et se sentir attaqués, méprisés peut pousser à vouloir démontrer des qualités de l'île qui sont jugées disparues. Rien de plus évident : l'apparente valeur de l'île passera par un peu plus d'inaccessibilité (une écotaxe), et un niveau social touristique plus élevé. Rendre Oléron plus élitiste c'est lui redonner une image de rareté puisque, je l'ai dit, au fond, ce qui fait qu'Oléron n'est plus une île n'est pas tant l'existence du pont que ce que à quoi elle renvoie : la perte d'un certain privilège.

Ré peut alors apparaître comme un modèle. Néanmoins, à travers mes recherches (entretiens et journaux essentiellement), il m'est apparu qu'Oléron cultive une sorte de hantise à l'égard de l'île voisine. J'ai cité en Chapitre Deux les paroles de Christine disant que si, comme Ré, Oléron misait une clientèle plus aisée, l'île serait plus préservée. Mais, dans le même temps, mon enquêtée disait ne pas vouloir imiter Ré : les Rétais seraient des "vendus", leur île serait moins "sauvage" qu'Oléron et puis "ça fait un peu faux". Ceci résume à peu près ce qui m'apparaît dans le discours Oléronais : Ré est une île certes plus tranquille, plus préservée dans l'image, mais c'est une île artificielle, où la population est quasi-exclusivement riche et/ou parisienne. Madame H. (qui est toujours plutôt... Vindicative) entretient une certaine répulsion à l'égard de Ré :

"L'île de Ré c'est les Messieurs. Ils se croient je sais pas quoi parce qu'ils sont à "L'île de Ré", mais quelle différence il y a ? Y en a pas hein, c'est pas vrai. C'est deux îles. Et, à l'île de Ré parce que y a Jospin et compagnie, y a plusieurs grosses têtes qui y vont, alors l'île de Ré c'est Saint-Tropez. Et bah je sais pas, moi j'ai pas été à Saint-Tropez, mais l'île de Ré d'abord je voudrai même pas y aller parce que j'aime pas du tout l'île de Ré. J'aime mieux Noirmoutier que l'île de Ré. C'est... Faut pas dire que c'est super hein. Si, les principales où y a les ports et tout, mais chez nous c'est aussi bien. Mais nous on n'est pas cotés à côté de l'île de Ré. Mais on n'en a

105 Myriam Pantex, *Magie Oléronaise*, Autoédition : Copie-Média, 2014, p.233

106 C'est la thèse/conclusion de Valérie Légereau, *Les impacts des constructions des ponts de Ré et Oléron*, Mémoire de maîtrise de géographie (dir. Jean Soumagne), Université de Poitiers, 1994-1995 (cote : 69 J 97 aux AD de La Rochelle)

rien a foutre de l'île de Ré hein ! On s'en fout complètement. Et à la télé c'est pareil, quand ils parlent des îles l'été, ils parlent que de l'île de Ré. L'île d'Oléron ils en parlent presque pas. C'est pas croyable ça. L'île de Ré. Bah si ils veulent (rires). On s'en fout, qu'ils aillent donc à l'île de Ré. Et alors eux il y a un pont pareil et ils payent le pont. [...]

Nous c'est sûr que si il était payant le pont, y aurait peut-être moins de... De laisser aller. [...] Y a le pour et le contre et là... Tranquilles, je sais pas si on serait vraiment plus tranquilles, je sais pas peut-être un petit peu. Mais celui qui veut faire des bêtises il les fait. Et il est pas obligé de repartir aussitôt, y en a qui viennent s'installer."

Les paroles de Madame H. sont symptomatiques : rejet de l'île de Ré, comparée à un Saint-Tropez, autrement dit à une ville, superficielle et réservée à une élite, affirmation du caractère plus authentique d'Oléron, et par extension de Noirmoutier (autrement dit des deux îles à pont gratuit), et en même temps cette idée que, quelque part, un péage tiendrait à l'égard une population, fantasmée comme dangereuse pour l'équilibre, la tranquillité et le bien-être Oléronais. C'est là toute la cristallisation de la problématique : ne pas se dénaturer plus que ce n'est déjà le cas alors même que la mise sous cloche d'Oléron, comme Ré, apparaît être une barrière illégitimement instituée et une forme de trahison à l'égard d'une vocation égalitaire de l'accès à Oléron. Lors de mon entretien avec Garance (où N., une tierce-personne était présente), j'ai assisté à une discussion amusante à propos de ce que pourrait devenir Oléron en rétablissant aujourd'hui un péage :

Garance – Bon pas les Oléronais mais les autres, si c'est pas trop cher, moi je suis pour. Je suis contre pour les Oléronais, parce que faut pas déconner non plus, en toute logique. Mais je suis pour, pour les autres. [...] Après ce serait bizarre de se dire qu'on est emprisonnés, comme ça. Puis on est qui pour privatiser ? On est qui pour faire ça ?

N. – Tu m'étonnes qu'il y ait de la consanguinité si on commence à tout fermer.

Garance – Ouais non en fait je suis contre ! Le fait de mettre des barrières comme ça...

N. – Ça ferait un peu genre les touristes ils payent et ils viennent voir le zoo des Oléronais [imitation d'animaux]. Et nous on serait là "les huîtres, lalala". On sera déguisés avec la quichenotte.

Garance – Le délire ! Imagines t'aurais des gens qui feraient ça tous les jours genre c'est leur métier. T'aurais des mises en scène toutes les deux heures. Oh quelle horreur. [...]

Dans cette idée qu'Oléron deviendrait un théâtre, un "zoo", une "mise en scène" d'elle-même, en fait une île factice : comme semble l'être Ré aux yeux des Oléronais. Mais il y a aussi, dans cet extrait, toute la complexité de l'affaire : une croyance en la légitimité d'un privilège Oléronais (Garance est d'accord pour faire payer les autres, mais pas les insulaires), en même temps qu'une peur de l'enclavement de l'île (elle qui n'a connu qu'une île à pont gratuit), et ce sentiment de faire quelque chose à la limite de la légalité en instaurant une frontière. Alors que l'on pourrait se dire, d'un point de vue extérieur, qu'Oléron ne serait qu'une pâle copie d'elle-même avec un pont gratuit et un tourisme à la fois massif et populaire, dans l'esprit Oléronais, c'est bien l'inverse qui s'opère : Oléron est elle-même si elle est libre.

"Ré c'est pas super. C'est comme Oléron mais en... T'as rien qui est laissé au hasard on dirait que c'est, que tout est mis pour... Tout est ordonné. Non je... Ça me plaît pas. Puis y a beaucoup plus de campings en fait là-bas. C'est pour ça que je comprend pas pourquoi on croit que c'est Oléron qui a plein de campings. [...] Moi quand j'y vais, mais j'y vais pas souvent de toute façon, mais

quand j'y vais je me sens pas bien. Déjà t'es pas libre là-bas et en fait on dirait juste que c'est la continuité de La Rochelle donc... Ré c'est quand même faux. [...] Je trouve que c'est faux parce que c'est une île qui est faite pour être un paradis pour les riches et que y a même plus de vraie

île parce que c'est pas vivant derrière." Arnaud (49 ans, patron d'un bar-restaurant)

Le sens de la prosopopée

L'île semble avoir une attraction hors norme pour ceux qui la fréquentent, quasi-mystique et surtout inexplicable. C'est ce côté inexplicable peut-être qui est susceptible de pousser à voir en Oléron un être, ce même être que l'on estime en danger de banalisation.

Néanmoins, personnifier l'île, bien qu'illustrant, en un sens, la force de l'attachement au lieu (le sentiment d'appartenance), est aussi un moyen efficace pour faire passer son propre discours comme inhérent à l'île. Ainsi, la légitimité d'arguments concernant, par exemple, la nécessité d'une écotaxe au passage du pont prend toute sa puissance, parce que ces nécessités écologiques (juguler le tourisme ravageur), économiques (freiner la flambée des prix de l'immobilier) ou culturelles (garantir le maintien du terroir) sont, pour ainsi dire, naturalisées.

Plutôt que d'assumer ouvertement que le tourisme est notre hantise puisque nous tenons à notre petite tranquillité privilégiée, disons que c'est l'île qui ne peut plus le supporter (nous ne sommes pas "malades" du tourisme, ce sont les îles qui sont malades *a). On peut dire, par exemple que "Malheureusement, en l'absence de contraintes foncières et réglementaires fortes, Oléron a subi avec le développement touristique une véritable dégradation de ses paysages." (*b) Et il faut dire que de tels arguments, à l'heure de la "crise économique", du "réchauffement climatique", de la quête d'authenticité et du retour au local, sont d'autant plus facilement audibles et acceptés. Néanmoins, alors qu'officiellement l'île doit être protégée pour ses beaux paysages naturels, les éléments que mes enquêtés semblent retenir comme les plus gênants à propos de l'invasion estivale sont moins axés sur la morale écologique que sur l'affirmation d'une altérité.

Ainsi, derrière la personnification, chacun peut faire passer ce qu'il souhaite pour ce que l'île souhaite, rendant leurs jugements (parfois assez négatifs) acceptables à leurs yeux et à ceux de leurs interlocuteurs. Vous devriez éviter de venir trop nombreux (et trop mal sapés) sur nôtre île puisqu'elle ne peut plus vous supporter sur son dos fragile, de sorte que nous gardons notre terre pour nous et ceux que nous estimons moins gênants (les plus riches, selon Christine, ne détruisant pas autant les paysages). Voici comment faire passer une idéologie insulariste (l'exclusivité de la possession par le droit du sol/droit du sang) pour un mouvement logique et rationnel. Ce lieu si rare restera rare si l'on trouve les bons oripeaux pour recouvrir notre jalousie d'un manteau de bon sens écolo-citoyen.

Au-delà de la jolie dimension poétique de cette figure de style qu'est la prosopopée, l'on entrevoit donc une forme de conflit, d'opposition à l'autre et à l'extérieur. D'ailleurs, qui dit "l'île elle..." ? Qui a le droit de la faire parler ? L'insulaire, celui qui la connaît et qui l'habite, et qu'elle habite.

*a- Eric Orsenna, "Préface", in: Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002, p.7

*b- Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002, p.154

L'essentiel, pour les Oléronais serait qu'Oléron ne soit pas construite, qu'elle ne devienne pas un ersatz d'île en constante représentation. Préférant un certain laisser-faire, bien qu'il paraisse destructeur de la physionomie de l'île, à un calcul trop poussé de l'apparence de l'île qui serait la réelle défiguration.

"Ils [les médias] parlent de l'île de Ré, eux ils préservent mais c'est vrai que c'est tout petit. Ah ouais, eux ils préservent mais c'est plutôt du genre tout le monde met du bleu, tout le monde... Ils sont un peu chiants. Mais y a pas... Tu sens que c'est vraiment, c'est que l'image quoi." Charles (artiste peintre néo-insulaire)

En fait, les Oléronais veulent surtout qu'Oléron reste elle-même, c'est ce qu'il y a, me semble-t-il, derrière l'idée de conservation ou de protection, et non pas en faire un havre de paix pour une catégorie sociale aisée et perçue comme condescendante. C'est un peu faire de nécessité vertu : Oléron n'est pas perçue comme une île bourgeoise ? C'est parce que les Oléronais rejettent

cette bourgeoisie !¹⁰⁷

Quelles étaient-elles, déjà, les critiques faites à la physionomie d'Oléron ? L'urbanisation ! Et, étrangement Arnaud trouve que Ré possède trop de campings (vous savez, ces structures qu'Oléron devait, pour rester île, reléguer en périphérie de ses villages si charmants), Madame H. n'a de cesse de comparer Ré à... Saint-Tropez ! Charles (artiste sensible à la beauté naturelle) me dira qu'Oléron est une île "authentique", sans "frou-frou", "naturelle", "sauvage", et "libre". Pour Raphaël le problème de l'île de Ré c'est qu'elle possède trop de... Maisons ! Par rapport à une Oléron espacée, peu dense, et où les espaces naturels sont plus importants.

Parler de l'île de Ré, s'y comparer (puisque la comparaison est imposée de l'extérieur) c'est aussi bâtir une image. Encore dans cette idée d'altérité qui ne se passerait plus cette fois entre un ici et un ailleurs, mais par un effort de distinction d'avec une île voisine. Le dynamisme de l'identité Oléronaise, de la fin du XX^e siècle à aujourd'hui, passe par ces tentatives de distinction, celle-ci correspond à la figure de l'île en "archipel" de Meistersheim :

"Pour mieux échanger, pour exister par rapport à l'autre, il faut être différent. Et donc, en permanence, on est dans l'exigence de créer des différences. Ainsi chaque île, en archipel, met l'accent sur ses différences avec l'île voisine."¹⁰⁸

Oléron n'existera pas, ne sera pas Oléron si elle fait comme Ré. Oléron doit être différente à la fois du continent mais également des autres îles : elle doit avoir ces caractères propres, une spécificité, *la sienne*, qui n'aurait lieu nulle part ailleurs. Et comme Oléron se veut à la fois naturelle, "nonchalante" (c'est le terme qu'utilise Christine), sauvage, authentique :

"Il ne s'agit pas de loucher sur Ré la snob [...]."¹⁰⁹

En 2005, il est même dit que de nombreux anciens résidents secondaires Rétais quittent l'île pour retrouver plus de calme sur Oléron :

"Une partie de la clientèle a donc décidé de fuir les zones touristiques, villes et bords de mer hors de prix, pour s'orienter vers la quiétude d'authentiques petits villages Oléronais [...]. Venant de Ré, de nouveaux résidents se réfugient à Oléron."¹¹⁰

Avec le contraste que l'île instaure entre elle et Ré, avec cette hostilité apparente qu'elle dit avoir à l'encontre de la privatisation de son territoire, elle parvient, encore une fois, à se donner un surcroît de spécificité et d'identité qui, du reste, semble lui être accordé.

107 Car cela entre en contradiction avec les représentations distinctes du bon (riche) touristique et du mauvaise (pauvre) touriste.

108 Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.18

109 "Oléron : un tourisme en pleine mutation", *Oléron'île*, n°1, du 14 au 21 décembre 1995, p.5

110 "Oléron touchée par la flambée des prix", *Le journal de l'île d'Oléron*, n° de juillet-août-septembre 2005, p.5



" [...] l'homme éprouve ce qu'il s'imagine éprouver."¹¹¹

Oléron, parce que menacée de banalisation, parce que le regard de l'autre peut se faire aussi bien contemplateur qu'inquisiteur, a été stimulée dans sa quête d'identité. Elle s'imagine île et nous la croyons île. Elle assure sa différence et nous la croyons différente. Lorsque des phénomènes objectifs, tel que peut l'être la perte d'insularité par la construction du pont, apparaissent, l'image, le regain d'îlénité, peut contrebalancer ce défaut. Et l'imaginaire domine la géographie. Ce que l'on croit être est plus puissant que ce qui est. Croire, c'est faire exister.



Tandis que le monde entamait déjà, à la fin du Chapitre Deux, un refrain funeste, prêt à s'engager dans un deuil d'Oléron, voilà que l'île était enterrée trop vite. Alors peut-être s'agissait-il plutôt d'un comas que d'un décès. Et Oléron, dirait-on, s'est réveillée. Comme Aurore¹¹², un baiser, ici un reflet, est parvenu à ranimer sa conscience, son être et son esprit.

Pendant un temps, par l'absence de l'Autre et de sa de la comparaison, les insulaires se sont peu intéressés à leur singularité estimée. Mais, puisque le regard continental procurait de la fierté lorsqu'il se faisait exaltant et de la contrariété lorsqu'il était attaquant, les insulaires se sont autorisés à voir en eux-même ce que le monde leur prêtait. Puisque le monde extérieur, jadis envié, n'a pas tenu ses promesses de prospérité, puisque que l'existence Oléronaise ressemble davantage à l'existence continentale, les Oléronais se font rêveurs. Et le vieux quiproquo entre "imaginaire insulaire" et "imaginaire continental"¹¹³ prend fin. C'est le début d'Oléron pour les insulaires. Et c'est après sa fin qu'elle commence.

111 André Gide, *Les faux-monnayeurs*, Éditions Gallimard, Paris, 1925, p.76

112 Oui, la fameuse Belle au Bois Dormant qui porte bien son nom ici en contrebalançant l'idée de crépuscule comme fin.

113 Anne Meistersheim, « Le malentendu. Entre imaginaire insulaire et imaginaire continental », *Ethnologie française* 2006/3 (Vol. 36), p. 503-508

Épilogue : "La possibilité d'une île"¹

"Si vous recherchez l'allégresse
Où le bonheur est ressenti
Où le charme renaît sans cesse
Celui qui subjuga Loti

Ne courez pas aux antipodes
Choisissez l'île d'Oléron
Passer son pont c'est si commode
Pour aller jusqu'à Chassiron
[...]
Partout de blanches maisonnettes
D'autrefois et vastes forêts
Et la gaieté des chansonnettes
Sortant des lèvres sans arrêt

La terre franche et agricole
Et produit pour vous régaler
Et la mer est ostréicole
Des huîtres tant que vous voulez

Île charmante
Aux beaux aspects
Où tout enchante
Où tout vous plaît

Ô perle unique
Ton souvenir
A tous indique
D'y revenir !"²

1 En référence à Michel Houellebecq, *La possibilité d'une île*, Éditions Fayard, Paris, 2005

2 Paroles d'une chanson de Mary's Marais, "Oléron que j'aime", date inconnue (mais aux sonorités de Brigitte Bardot, donc peut-

Oléron, comme toutes les îles, a existé à l'état naturel. Elle avait son isolement géographique, son micro-climat, son endémisme, sa variété de paysage. Et le naturel influençait le social. Oléron était un "microcosme", un "labyrinthe"⁴, une communauté autonome avec ses caractères et ses traditions spécifiques. A cette Oléron naturelle et sociale, s'ajoutèrent des rêveries qui la revêtirent de multiples sens. Oléron se faisait symbole. Elle était refuge et prison, perdue dans le passé, inaccessible. Son pouvoir onirique était nécessaire à la société de l'époque. Si nécessaire que la différence d'Oléron devenait injonction. Mais ce "besoin d'île" la transforma. Nous avons alors assisté aux variations d'un invariant. L'île, pensée comme immuable, se faisait changeante. De passée, elle devenait présente. Certains y virent son déclin, sa perte. En laissant pénétrer le monde en son sein, Oléron s'altérait. Le "ralentissement temporel"⁵ se faisait accélération. L'île ouverte n'était plus une prison, plus un royaume ; la traversée n'était plus une aventure, un rite. Oléron n'était plus possible puisque le rêve devenait impossible.

Néanmoins, cette impossibilité du rêve, ce néant symbolique, qui semblait être la tournure que prenait Oléron au milieu du XX^e siècle, était socialement située. Aussi n'était-elle qu'une énième illusion. Une illusion si lugubre qu'elle fit réagir. La peur de l'avenir se transforma en action sur l'avenir. Ce qui jadis était vécu comme une contrainte (l'insularité et l'imposition de le rester) devenait un souhait commun entre continentaux et insulaires. Ce qui était jadis vécu comme une aubaine (l'essor touristique), devenait une menace. Et la fin d'Oléron était aussi son début, en tant qu'île révélée à ceux qui l'habitent, au sens où la littérature l'entendait. Et l'île qui était naturellement éloignée mais ne l'était désormais plus, avait besoin de culture pour s'éloigner davantage. Et la spécificité de l'île, qui devait induire la spécificité de l'îlien, fini par être elle-même induite par l'îlien. L'Oléron innée s'est faite île apprise. Par l'action des insulaires, par les songes qu'ils ont parvenus à insuffler, ou à réinsuffler, grâce à l'abondance de culture qu'ils ont ranimée, Oléron se fait *possibilité d'une île*. En sociologue, je dirais que l'insulaire a survécu à l'île. L'imagination est passée maître du réel. Car, comment concilier une contradiction ? La fin *et* le début. Le début *après* la fin. En transcendant l'opposition apparente. Et c'est justement l'imaginaire qui la transcende, non l'île mais l' *Impression d'île*⁶.

Au fond, une île qui perdrait son caractère d'île n'aurait-elle pas le droit de s'y complaire ? Pourquoi donc faut-il rester île ? Parce que l'île est un espoir. C'est l'espoir d'une autre chose dont la

être les années 1960), production toute aussi inconnue. Écoutez-là, qui sait, vous apprécierez peut-être.

3 Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Éditions des Presses Universitaires de France, Paris, 1957, p.90

4 Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001

5 Nathalie Bernardie, « Immobiles îles », *Géographie et cultures* [En ligne], n°75, 2010, p.2

6 Référence à Françoise Létoublon (dir. Textes réunis par), *Impressions d'île*, Éditions des Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1996

leur, même quasiment éteinte, permet de supporter l'existence. Émilien (57 ans, comédien et écrivain) me dira de l'avenir d'Oléron que :

"Je veux le voir beau. Et je vais essayer de le rendre beau. Parce que si Oléron est paisible alors on a de l'espoir."

C'est cette "espérance d'île"⁷ qui a concouru au maintien d'Oléron. Oléron est toujours une utopie pour ceux qui y vivent ou la fréquentent : meilleure que le monde et menacée par le monde.

C'est, me semble-t-il, parce que l'île a une importance considérable dans nos sociétés contemporaines (de l'ordre de la nécessité) qu'elle stimule ainsi le débat. A propos d'île, c'est toujours tout ou rien, utopie ou dystopie, abondance ou dénuement⁸. L'île est extrême parce que les impressions qui se cristallisent autour d'elle sont elles aussi extrêmes.

"L'isolement des îles est relatif, l'isolement de la Terre, lui, est absolu. Nous aurions donc besoin de la métaphore de l'île pour penser, accepter, supporter, sublimer l'isolement de la planète et la solitude fondamentale, cosmique de l'humanité."⁹

L'île est la première métaphore du monde dans l'espace infini. Aussi son sort importe-t-il. Si l'île sombre, le monde sombre. L'île vivante est une garantie. Avoir une île, que l'on soit insulaire, ex-îlé, résident secondaire ou touriste, c'est avoir un point de chute. C'est pouvoir, si on le désire, échapper au monde. L'île est un havre et *doit* être un havre. Or, Oléron me semble d'autant plus un havre qu'elle est un havre gratuit. Tous peuvent s'y réfugier, c'est là que se situe le vrai principe de l'asile. Parce que l'ancrage, pour les insulaires, et l'échappatoire, pour les continentaux, que constitue l'île est une sécurité.

"Petite représentation autonome, le leitmotiv insulaire assure, dans le procès général du délitement, une fixité, la référence à un point stable."¹⁰

Si Oléron est un asile, elle se fait charité, elle offre à tous une possibilité : quand le monde est méchant, que faire ? Courir droit dans les jupes de l'île. L'île est une terre féminisée, je l'ai dit, mais c'est aussi une métaphore maternelle :

"Cette vocation de l'exil insulaire ne serait qu'un [...] synonyme du retour à la mère."¹¹

Le monde, la mère, voilà pourquoi, concernant les îles, les foules se déchaînent. Mais les îles sont, en plus d'être des métaphores, des allégories. Si la société tend un miroir à Oléron, l'île peut aussi fonctionner comme un miroir tendu à la société.

"Le drame ne frappe peut-être pas seulement les îles, il frappe aussi les régions, les villages, les quartiers, partout où le local et le global s'affrontent. Mais les îles révèlent sous une lumière plus crue l'âpreté des conflits et leurs enjeux. Elles agrandissent en champs clos chacun des

7 Françoise Péron, "Spécificité des sociétés insulaires contemporaines : l'exemple des îles françaises de l'Atlantique et de la Manche", in : *Territoires et sociétés insulaires*, Colloque international, Brest, 15-17 novembre 1989, (1991 pour le présent compte-rendu), p.57

8 Entre l'abondance promise d'une île d'Avalon et le dénuement heureux de l'île des Tristans peinte par Bazin.

9 Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.29

10 Christian Doumet, "La parole de l'île dans *Les immémoriaux* de Victor Segalen", in : Françoise Létoublon (dir. Textes réunis par), *Impressions d'île*, Éditions des Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1996, p.32

11 Gilbert Durand, *L'imagination symbolique*, Éditions des Presses Universitaires de France, Paris, 1964, p.256

personnages qui s'affrontent, elles transforment les drames en épopée et les actes en symboles.
Les îles sont des métaphores qui révèlent le monde."¹²

Car ce que le monde voit en Oléron, ce qui l'effraie, n'est peut-être rien d'autre que son propre sort, la dénaturation qu'il croit avoir subit. Mais l'allégorie (l'allégorîle) renvoie aussi à cette idée de laboratoire¹³ : on voit dans l'île un monde miniature où se déroulent, en plus petits, les mêmes enjeux que ceux qui ont lieu sur le continent. Comment ne pas penser, en voyant par exemple la mise en altérité que les insulaires opèrent entre eux et les touristes, au rejet d'immigrés qui peut avoir lieu dans certaines nations ? Aussi l'île n'est-elle jamais seulement une étude de cas.

Il semble que si, entre le XIX^e siècle et aujourd'hui, les temps ont changé, les individus attachés aux îles cherchent encore à fuir le monde, pour les mêmes raisons qu'au XIX^e siècle (oppression due à la densité, peur de l'avenir, rejet de l'industrie, sentiment d'anonymat et de superficialité urbaine, etc.). Seulement, aujourd'hui, les amoureux d'îles ce sont aussi les Oléronais. Être à l'écart est pour eux devenu un vœu. Mais l'île n'est pas *réellement* à l'écart, on s'efforce de l'imaginer telle. Il s'agit d'une tentative de ré-enchantement par rapport au destin de banalisation qui semblait promis à Oléron, et d'une tentative d'enchantement par rapport à un monde qui, lui, semble encore dénué de magie. Car, dès le départ, l'île est un rêve. C'est-à-dire qu'Oléron a commencée par être imaginée, surtout, et le serait toujours.

"Tout comme l'isolement, l'imaginaire ou l'idéalité, ce sentiment d'éternité associé au monde insulaire s'est en réalité très largement construit à partir d'un corpus de récits littéraires, mythologiques, romanesques ou poétiques qui ont peu à peu infusé les inconscients occidentaux."¹⁴

Aussi l'isolement géographique peut-il prendre fin, le rêve demeurera tant qu'il y aura des individus pour l'imaginer. L'île réelle, c'est l'île rêvée¹⁵.

L'île est un sortilège contre l'absurdité. En parant Oléron d'images, l'imagination joue un rôle de baume sur une réalité que l'on pense sordide.

"Mais au contraire, dans un univers soudain privé d'illusions et de lumières, l'homme se sent un étranger. Cet exil est sans recours puisqu'il est privé des souvenirs d'une patrie perdue ou de l'espoir d'une terre promise. Ce divorce entre l'homme de sa vie, l'acteur et son décor, c'est proprement le sentiment de l'absurdité."¹⁶

Qu'importe, après tout, la définition restrictive de ce qu'est une île. Tant que des personnes sont prêtes à accorder à Oléron une identité d'île, Oléron sera île ; car elle sera île pour eux et que le monde a besoin des îles pour endosser le rôle d'oxymores, de "L'île comme lieu d'inversion"¹⁷. Il est

12 Joël Bonnemaïson, "Vivre dans l'île [Une approche de l'îlité océanique]", *Espace géographique*, tome 19-20, n°2, 1990, p.125

13 Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001

14 Nathalie Bernardie, « Immobiles îles », *Géographie et cultures* [En ligne], n°75, 2010, p.6

15 Référence au n° intitulé "Îles réelles, îles rêvées", *Ethnologie française*, 2006/3

16 Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*, Éditions Gallimard, Paris, 1942, p.20

17 Anne Meistersheim, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001, p.73

possible qu'Oléron soit une île. Et, soit dit en passant ne peut-on pas être île sans être île ?

"- Je dis que c'est dur quand on est né dans ce coin de partir, je pense. Moi j'ai l'impression. On est quand même pas malheureux. On est libres, on fait ce qu'on veut. Et avec le pont on n'est plus prisonniers. Avant on était prisonniers. Que là, le pont c'est le soleil. On s'en va quand on veut, on rentre quand on veut. On a la liberté totale, on n'est plus sur une île. Alors qu'avant c'était pas le cas.

- Donc c'est plus une île ?

- C'est plus une île mais quand même ça fait rien, y a qu'une route pour sortir. Donc... Si c'est plus une île, c'est quand même une île. C'est pas le pont qui..." Madame H. (80 ans, femme de marin-pêcheur à la retraite)

Annexes

Le pourquoi et le lien

"Le véritable voyage de découverte ne consiste pas à chercher de nouveaux paysages, mais à voir avec de nouveaux yeux."¹

Inutile de le nier – je dirais même utile de ne pas le nier –, j'entretiens une proximité non-négligeable avec mon objet de recherche : je *suis* Oléronaise. M'aventurer dans un tel mémoire n'est pas un hasard d'intérêt intellectuel mais le résultat d'une volonté de comprendre, en somme, mon propre passé. Sociologie égocentrique, admettons.

J'ai grandi sur cette île. Alors peut-être m'est-elle trop familière pour prétendre à l'objectivation sociologique. Néanmoins, je me permets de noter qu'à propos des îles peu d'individus semblent parfaitement objectifs tant ces lieux sont des lieux rêvés. Et, il me semble que, quand bien même je n'aurais connu l'île que de l'extérieur, je n'aurais pas forcément été scientifiquement plus pure. J'aurais peut-être estimé pittoresques certaines choses dont le pittoresque n'émanerait que de mes propres dispositions esthétiques, ou que sais-je.

Le fait est que j'ai vécu l'île d'Oléron, j'ai connu son quotidien, de mon point de vue sûrement mais aussi de celui des personnes que j'y connais. Aussi est-il possible que j'y ai entrevu des enjeux qu'une personne extérieure n'aurait pu saisir.

Alors oui, je me suis énervée dans la queue du trafic routier aux heures de pointes estivales. Bien sûr, mon grand-père possède un bateau et se fait pêcheur à ses heures perdues. C'est clair, je connais la plage en été comme en hiver et il est possible que sa vastitude ne me surprenne plus. C'est vrai, j'avais en tête nombre de clichés peu valorisants à propos des touristes. Mais, si j'ai choisi d'en faire une enquête sociologique c'est bel et bien parce que je voulais comprendre. Je sais que je connais mais qu'au fond je ne sais rien. Je n'avais pas envie de justifier quoi que ce soit, de dresser à travers ce mémoire une carte postale qu'il me plairait d'envoyer au monde pour valoriser mon île. Non, je voulais simplement comprendre ce que j'ai vécu, et pourquoi je l'ai vécu.

Aussi loin que je me souviens, je me suis toujours questionnée sur la curiosité que constitue le fait d'être attaché à une terre d'une manière si puissante qu'elle en devient jalouse. Et c'est précisément parce que j'ai ressenti ce sentiment que j'ai souhaité le comprendre.

Je voulais, par ce travail, trouver des réponses aux questions que j'ai pu me poser au cours de ma vie. Saisir les raisons pour lesquelles je croyais, dans l'enfance, que, passé le pont, les gens ne parlaient plus français. Pourquoi j'ai eu très tôt cette sensibilité aux plaques d'immatriculation : tout ce qui n'était pas 17 n'était pas à sa place. Pourquoi, dans l'adolescence, j'ai eu envie de m'éloigner de l'île, pourquoi en avais-je honte aussi ? Puis pourquoi avais-je, une fois installée à Nantes, lorsque je reprenais la route de mon île, les larmes aux yeux en apercevant son pont et ses rivages ?

¹ Marcel Proust, *La Prisonnière*, A la recherche du temps perdu (Tome V), Éditions Gallimard, Paris, 1925, p.69

Il y avait là quelque chose, Oléron n'est pas rien, elle imprègne, et ne lâche jamais. On peut partir, on peut le vouloir, mais toujours, au moins en songe, l'on y revient. Pour ma part, c'est par une recherche, universitaire et sociologique, que j'ai décidé d'y faire mon retour. Et c'est un exorcisme. Cette enquête est d'abord et avant tout une quête.

Bien sûr j'appréhendais de découvrir qu'Oléron n'était rien d'autre que ce qu'elle mettait en scène, j'appréhendais la désillusion, la lassitude de mon île par la recherche. J'avais peur de ne pas conserver suffisamment de distance, d'esprit critique. Et j'avoue même avoir eu peur d'ouvrir les yeux, au début de ma recherche. En relisant mes premières notes de lecture ou de terrain je m'étonne de ce que j'y inscrivais, aussi me semble-t-il que j'ai beaucoup évolué avec ce mémoire dans mon rapport à Oléron : j'ai entrevu les rouages d'une situation qui m'était obscure. Et, il m'apparaîtra rapidement qu' "Il me semblait que je désapprenais en partie ce que je n'avais jamais appris et que je savais pourtant si bien [...]"².

Et j'espère que, grâce à la lumière que m'a apporté cette recherche sur la compréhension de ma propre existence, l'été qui vient sera pour moi le plus serein que je n'ai jamais vécu.

Je dois le dire, en relisant les lignes de mes premières notes de recherche, ça saute aux yeux : j'étais trop Oléronaise et si peu sociologue. Je pensais, moi aussi, le tourisme destructeur. Mais au fur et à mesure de l'avancée de ce mémoire, j'ai pris de la distance, grâce au discours de mes enquêtés, aux documents que j'ai pu trouver et aux observations que j'ai faites. Je me suis détachée de ce que je croyais à tel point qu'aujourd'hui je m'étonne d'avoir pu le croire un jour.

Précisions sur la méthode

"Car les méthodes impliquent des métaphysiques, elle trahissent à leur insu les conclusion qu'elles prétendent parfois ne pas encore connaître. Ainsi les dernières pages d'un livre sont déjà dans les premières. Ce nœud est inévitable."³

Non, je n'ai pas réservé le premier chapitre de mon mémoire à des élucubrations sur la(les) méthode(s) sociologique(s) que j'ai employé(es). J'imaginai que cela serait probablement fastidieux, non pas à écrire mais plutôt à lire, procurant une sensation assoupissante. Il est important d'aborder de telles questions, certes, mais rien n'oblige à les insérer dès le début de l'analyse, d'autant plus qu'il m'apparaissait que le fait de commencer par la méthode donnerait à la suite une saveur insipide.

S'il y a bien une chose qui me déplaît, c'est le dogmatisme. Aussi aurais-je voulu parler de quelque chose comme de ma "conception" de la sociologie pour entamer ces précisions

² Albert Camus, *La chute*, Éditions Gallimard, Paris, 1956, p.48

³ Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*, Éditions Gallimard, Paris, 1942, p.28

méthodologiques, seulement le mot "conception" m'est acide. Je n'aime ni les postulats, ni les cadres théoriques, ni tout ce qui s'y rapporte, qui m'apparaissent comme des castrations réflexives. Par exemple, partir avec un postulat selon lequel Oléron serait devenue banale ne m'aurait conduit qu'à voir ce qui justifierait de la banalité d'Oléron. Non, merci. A cet intellectualisme réducteur, je préfère une sociologie ouverte, flottante, qui puise dans de multiples sources. Une sociologie volage et infidèle. Je ne pense pas qu'il faille se cantonner dans une seule discipline : la sociologie devrait être un axe, une manière de se questionner sur ce qui nous entoure, et non pas un blockhaus. C'est pourquoi je n'ai pas hésité à me servir de la géographie (mon objet aborde un espace), de l'histoire (mon sujet s'articule selon un processus) ou de la littérature (mon analyse correspond à un raisonnement sur les représentations et l'imaginaire) ; autres disciplines dont je n'aurais pu négliger l'intérêt pour mener cette recherche.

Si tous les écrits universitaires sur les îles ont éclairé ma compréhension et favorisé mon analyse, je désirais néanmoins m'en détacher, m'en distinguer. Puisque, bien que mon travail s'inscrive dans un domaine, qui pourrait être celui de l'étude sociale des situations insulaires, je ne souhaitais pas suivre en tous points les axes de recherche de mes prédécesseurs. Mêmes les moins pessimistes me semblaient encore trop pessimistes. J'entends par là que, parmi ceux qui semblaient se détacher de la volonté de porter un jugement sur les évolutions sociales des îles, certains paraissaient regretter un temps révolu. Ce sont des chercheurs nostalgiques. C'est tout comme si ils disaient ce qu'Oléron devrait être pour prétendre au statut d'île. Il est à noter que c'est en particulier Louis Brigand qui m'a initialement inspirer l'axe de ma réflexion : avec son idée d'un processus de "banalisation"⁴.

"La rupture de l'isolement est franche et se traduit par une accessibilité totale, qui exclut d'emblée l'île à pont de la problématique insulaire."⁵

Ma volonté était de me détacher de cette vision, communément admise, fataliste de la modernisation des îles. Je tenais à prendre de la distance vis-à-vis de ce type de discours, somme toute assez condescendant, qui consiste à apposer sur l'île ses propres perceptions et valeurs qui ne sont le fait que de goûts esthétiques et ne devraient pas interférer, selon moi, dans la volonté de comprendre et d'analyser les espaces insulaires. Brigand, dans son ouvrage tiré de sa thèse sur les îles du Ponant, évacue Oléron et Ré de sa réflexion sous prétexte que celles-ci possèdent un pont et ne seraient ainsi plus îles. C'est un choix théorique qui possède ses arguments, seulement, à mes yeux il s'agit d'un choix qui tente d'évacuer les véritables questionnements. Il me semble qu'Oléron

4 Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002

5 Louis Brigand, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002, p.45

et son pont, sont précisément sociologiquement intéressant parce qu'il y eut, et y a, des évolutions, des transformations.

Ensuite, au contraire de beaucoup d'auteurs abordant les questions de tourisme, je voulais donner la parole aux autochtones, ce que je souhaitais comprendre n'était pas seulement ce que cela faisait que de partir en vacances mais bien ce que cela fait de vivre là où les autres sont en vacances, car :

"Les discours extérieurs des îles masquent fréquemment leur réalité."⁶

Je voulais donc à tout prix garder à distance cet écueil de la tendance au jugement des îles à l'aune de notre propre nostalgie et simplement être à l'écoute d'Oléron. Je ne voulais pas faire de mon mémoire une sentence contre le tourisme ou contre ceux qui sont contre le tourisme. J'espère être parvenue, plutôt que de dire ce qu'Oléron devrait être, à montrer ce qu'elle est, ce qu'elle représente pour ceux qui l'aiment et la fréquentent. Néanmoins, je ne voulais pas rester aveugle au continent, puisque l'île se comprend dans sa relation au reste du monde, je souhaitais lier les deux afin de ne pas "oublier que l'île n'existe bien souvent que parce qu'il y a des continents."⁷

J'ai constitué ce mémoire à l'aide d'entretiens, d'observations, d'archives, de corpus littéraires et d'ouvrages locaux, d'exploration de sites internet, mais aussi de simples discussions avec mon entourage ou de souvenirs personnels. Je vais tâcher d'expliquer comment j'ai procédé avec chacune de ces sources.

J'ai réalisé sept **entretiens** lors de cette recherche. Les deux premiers avec des individus que je connaissais un peu pour les avoir côtoyé auparavant, les cinq autres avec des personnes que je rencontrais pour la première fois.

Avant chaque entretien j'ai mis en place une grille avec les grands thèmes que je voulais aborder : les origines familiales, la représentation d'Oléron, la représentation du pont, le rapport au tourisme, le rapport au passé, etc. J'ai choisi de ne noter que des thèmes et non pas des questions afin de garder de la spontanéité dans l'échange. Mon idée était de faire en sorte qu'il s'agisse de discussions avec des individus libres d'aborder les sujets qui leur tenaient à cœur. Je ne voulais pas d'entretiens directifs qui auraient risqué de contraindre mes enquêtés à entrer dans un cadre.

Ajoutons à cela qu'il s'agissait d'entretiens que je souhaitais être de caractère ethnographique. Les personnes m'ont toutes reçue à leur domicile, aussi ai-je pu noter, dans un carnet, les éléments du décor intérieur de leurs maisons, mais aussi d'autres détails comme la manière dont ils étaient habillés, etc.

J'ai fait le choix d'anonymiser les personnes avec lesquelles je me suis entretenue, bien qu'ils ne me

6 Jean-Pierre Castelain, "Approches de l'île", in : "Îles réelles, îles rêvées", *Ethnologie française*, 2006/3, p.401

7 Louis Brigand, "Que serais-je sans elles ? Relation d'un voyage d'un quart de siècle d'île en île", in : "Îles réelles, îles rêvées", *Ethnologie française*, 2006/3, p.477

l'aient pas tous demandé, car certains propos prononcés, notamment à l'égard des touristes, sont parfois durs et que les noms de certains sont connus sur l'île. Pour ce faire, j'ai utilisé le site internet de Baptiste Coulmont⁸, ou j'ai simplement laissé l'initiale du nom.

Enquêté	Caractéristiques	Entrée en contact	Éléments majeurs de l'entretien
Garance Durée : 1h30	Femme. 17 ans. Lycéenne. A Oléron depuis qu'elle est née. De parents non-Oléronais. Habite au Château-d'Oléron.	Par connaissances interposées. Et parce que je savais que ses parents n'étaient pas de l'île, son point de vu m'intéressait.	Conscience du privilège insulaire. Désir de partir de l'île à l'âge adulte tout en y conservant une maison Vision très stéréotypée des Oléronais (du type vieux marin) et des touristes
Raphaël Durée : 1h45	Homme. 26 ans. Sans emploi. A vécu deux ans sur l'île et y est resté attaché. Habite dans la Sarthe.	Par ma sœur qui l'a côtoyé au lycée et me disait avoir eu un jour une discussion avec lui à propos du fait que ce n'était pas parce qu'il habitait sur Oléron qu'il était Oléronais. Mais aussi parce que j'avais entendu dans sa voiture la chanson <i>Oléron la lumineuse</i> .	Attachement à Oléron mais sentiment de n'avoir jamais vraiment pu en faire partie (conscient de la difficulté de se reconnaître et de se faire reconnaître Oléronais) Pessimisme quant à l'avenir de l'île
Charles Deux entretiens. Un premier d'une durée de 1h30 Un second de presque 3h	Homme. 38 ans. Artiste peintre. Vit à Oléron depuis quatre ans. A Domino.	Alors que je regardais différents sites internet ayant trait à Oléron, je suis tombée sur les peintures qu'il faisait de l'île.	Perception très poétisée de l'île, très contemplative Amour pour les paysages et admiration des insulaires Croyance en une opposition forte entre Oléron et la ville
Émilien Durée : 1h15	Homme. 57 ans. Comédien, écrivain (historien amateur). Né à Oléron. De parents continentaux (père rochefortais, mère polonaise).	Je connaissais ses livres et sa réputation. Ma mère avait son contact.	Admiration pour le passé de l'île, à la limite de l'exaltation. Grande présence culturelle sur Oléron Ouvert à la rencontre de l'autre en lui présentant le folklore Oléronais Désir de protection d'Oléron (au niveau environnemental comme culturel)
Christine Durée : 2h	Femme. 57 ans. Femme au foyer. Née à Oléron. De parents Oléronais. Exilée à Bordeaux depuis ses 21 ans environs.	Nous nous sommes rencontrées lors d'un covoiturage en 2016. Nous avons parlé de l'île à cette époque et de mon projet de mémoire. Nous sommes restées en contact en vue d'un entretien.	Parcours Original puisqu'elle a connu à la fois l'île et le continent. Idéalisant l'île et critiquant le continent Croyance forte en une destruction du local par le tourisme
Madame H. Durée : 4h15	Femme. 80 ans. Femme de marin-pêcheur. De parents Oléronais. Vit à la Côtinière.	C'est la mère d'un ami de mon père. Il la savait originaire de l'île et attachée à ce lieu.	A connu Oléron sans le pont Est heureuse de pouvoir en sortir

8 <http://coulmont.com>, sur la sociologie des prénoms à partir de la mention au bac.

			Rejet de l'autre Très ancrée au territoire Très attachée à son identité et à sa différence
Arnaud Durée : 1h30	Homme. 49 ans. Patron de bar-restaurant. De parents Oléronais. Vit aux Allards.	J'avais mis une annonce sur une page facebook, Arnaud y a répondu et nous avons pu nous rencontrer.	Relation plutôt paisible au tourisme Mais grand désir de protection de l'île Amour pour le passé et pour ses racines insulaires

Les durées des entretiens ne correspondent pas au temps d'enregistrement de mon dictaphone mais à la durée totale (arrondie) que j'ai passé chez les personnes.

J'ai mené trois **observations** officielles. Une au sein du Musée de l'île d'Oléron où j'ai pris note de tout ce qui était mis en avant dans les vitrines et également de l'ambiance architecturale du lieu. J'y ai observé l'exposition permanente (qui se concentre surtout sur les techniques liées aux différentes cultures d'Oléron : huître, sel, pêche à pied, vin, etc.), et l'exposition temporaire sur les liens "Oléron-Continent".

J'ai également observé les boutiques de la ville du Château-d'Oléron (dans le centre et sur le port) et les produits qu'ils y vendaient.

Enfin, j'ai observé le centre-ville de Grand-Village lors d'une journée brocante.

Toutes ces observations ont été complétées par de multiples notes prises au cours des temps de vacances et de certains week-ends que j'ai passé à Oléron.

Puisqu'il s'agissait d'analyser l'évolution d'Oléron, il fallait s'intéresser au passé. Pour cela, rien de tel que les **archives**. Tout d'abord, grâce aux Archives Départementales de La Rochelle, j'ai rassemblé un corpus qui s'articule autour de six périodiques, un concernant la localité de Marennes-Oléron et cinq Oléronais. Mon corpus de presse se constitue donc de six journaux qui, mis dans l'ordre chronologique, sont les suivants : le *Journal de Marennes*⁹ (XIX^e siècle), *Le Réveil d'Oléron*¹⁰ (fin XIX^e / début XX^e), *L'insulaire*¹¹ (années 1960), *Oléron Hebdo*¹² (années 1980), *Oléron'île*¹³ (années 1990) et, enfin, *Le journal de l'île d'Oléron*¹⁴ (années 2000)¹⁵.

Toujours aux Archives Départementales de La Rochelle, j'ai eu accès à une monographie, *L'âme d'une île en perdition (Oléron)* de Léopold Péponnet, ainsi qu'à un ouvrage de Michel Savatier intitulé *Quand Oléron était une île et autres souvenirs*, et enfin à un mémoire de géographie réalisé

9 Réf : Jx 169 aux AD de La Rochelle

10 Réf : Jx 178 aux AD de La Rochelle

11 Réf : Jx 243 aux AD de La Rochelle

12 Réf : Jx 244 aux AD de La Rochelle

13 Réf : Jx 296 aux AD de La Rochelle

14 Réf : Jx 312 aux AD de La Rochelle

15 Cf en annexes la frise chronologique descriptive des journaux.

par Valérie Légereau, *Les impacts des constructions des ponts de Ré et Oléron*.

J'ai également rassemblé des archives grâce au site internet de la Bibliothèque Nationale de France, Gallica.fr, notamment des articles de journaux continentaux.

Ensuite, j'ai rassemblé un **corpus de 11 ouvrages locaux**. Je voulais voir ce qui était dit d'Oléron et comment ceci était-il dit (l'image que les insulaires qui écrivaient ces livres pouvaient avoir d'Oléron, en lien avec les contextes de parution). En fait, mis à part un roman (Marie d'Oléron) et un ouvrage donc la nature est assez indéfinie (Magie Oléronaise, auto-biographique?), ce sont, pour l'essentiel, des ouvrages à caractère historique (en ce sens qu'ils ne traitent que de l'avant, d'Oléron l'ancienne, et de manière exaltée).

J'ai aussi constitué un **corpus de 12 romans**. Étant donné que ma recherche porte en grande partie sur une histoire de représentations, et d'imagination, il me fallait saisir ces représentations, aussi ai-je dû lire une dizaine de romans sur les îles. Je suis intimement convaincue que la littérature, surtout en ce qui concerne les romans connus, influence la lecture du monde qu'ont les individus, car elle infuse la culture et l'imaginaire. Et je crois également que, pour le chercheur, la littérature est une source de compréhension des représentations du monde social.

"Pourquoi la littérature ? Parce que celle-ci offre des moyens d'exploration dont les enquêtes sont dépourvues : elle imprègne tous les registres, de l'émotion à la raison, de l'introspection à la description, du récit à la poésie, du réel au fictif."¹⁶

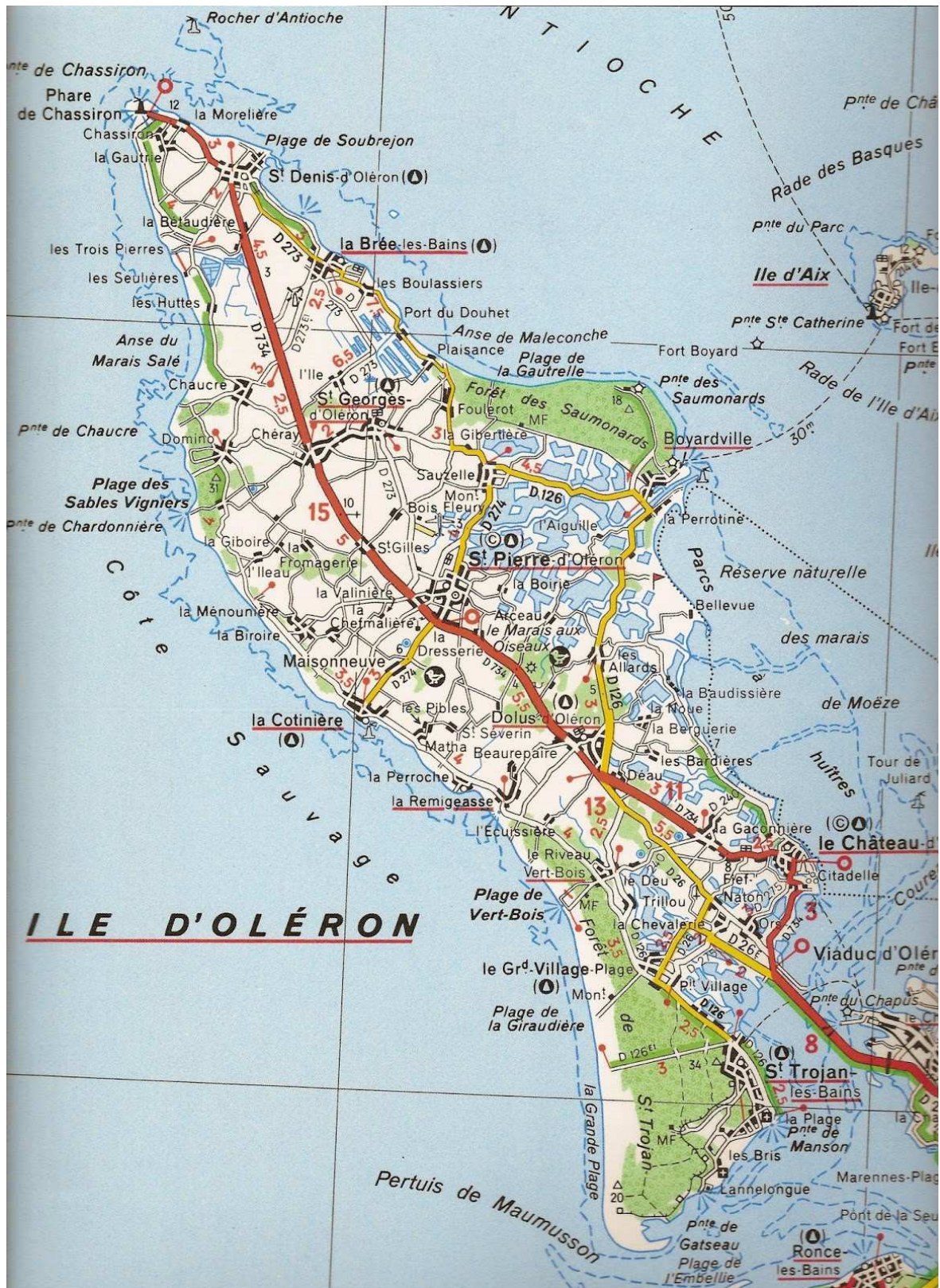
C'est le moment, je crois, d'en profiter pour expliciter le titre de ce dossier qui peut, j'en conviens, paraître opaque ou quelque peu fantasque. Outre un clin d'œil à Nietzsche assez évident avec son *Crépuscule des idoles*¹⁷, pour faire intervenir dès la vue du dossier le lexique de la croyance, "[...] il y a plus d'idoles que de réalités dans le monde."¹⁸ dit-il, ma traduction : plus d'illusions, il s'agit d'une métaphore. C'est le Crépuscule d'Oléron, parce que la fin de la croyance en Oléron comme île approche. Mais c'est aussi le Crépuscule parce qu'il s'agit d'un moment décisif qui peut, ou non, se poursuivre sur un réveil.

16 Rémy Oudghiri, *Petit éloge de la fuite hors du monde*, Éditions Arléa, Paris, 2017, p.20

17 Frédéric Nietzsche, *Le crépuscule des idoles*, Éditions Gallimard, Paris, 1974

18 Frédéric Nietzsche, "Avant propos", in : *Le crépuscule des idoles*, Éditions Gallimard, Paris, 1974, p.9

Carte de l'île d'Oléron



Source : <http://oleron-naguere-m-savatie.blogspot.fr/2013/07/carte-doleron.html>

Archives Départementales de La Rochelle

- *Le Réveil de l'île d'Oléron*, n° du 2 août 1913, (cote : Jx 169)
- *L'insulaire*, n°3, Juillet 1965, (cote :Jx 243)
- *Oléron Hebdo*, (cote : Jx 244) :
 - n°3, vendredi 27 mars 1981
 - n°5, vendredi 10 avril 1981
 - n°6, vendredi 17 avril 1981
 - n°10, vendredi 15 mai 1981
 - n°12, vendredi 29 mai 1981
 - n°18, vendredi 10 juillet 1981
 - n°19, vendredi 17 juillet 1981
 - n°29, vendredi 25 septembre 1981
 - n°30, vendredi 20 octobre 1981
 - n°35, vendredi 6 novembre 1981
 - n°51, vendredi 26 février 1982
 - n°60, vendredi 30 avril 1982
 - n°148, vendredi 6 janvier 1984
- *Oléron'île*, (cote : Jx 296)
 - n°1, du 14 au 21 décembre 1995
 - n°2, du 21 au 28 décembre 1995
 - n°3, du 28 décembre 1995 au 4 janvier 1996
 - n°4, du 4 au 11 janvier 1996
 - n°6, du 18 au 25 janvier 1996
 - n°10, du 15 au 22 février 1996
 - n°11, du 22 au 29 février 1996
 - n°13, du 7 au 14 mars 1996
 - n°14, du 14 au 21 mars 1996
 - n°15, du 21 au 28 mars 1996
 - n°23, du 16 au 23 mai 1996
 - n°28, du 20 au 27 juin 1996
 - n°29, du 27 juin au 4 juillet 1996
 - n°31, du 11 au 18 juillet 1996
 - n°35, du 8 au 15 août 1996
 - n°46, du 24 au 31 octobre 1996
- *Le journal de l'île d'Oléron*, n° de juillet-août-septembre 2005, (cote Jx 312)
- Légereau Valérie, *Les impacts des constructions des ponts de Ré et Oléron*, Mémoire de maîtrise de géographie (dir. Jean Soumagne), Université de Poitiers, 1994-1995 (cote : 69 J 97)
- Péponnet Léopold, *L'âme d'une île en perdition (Oléron)*, monographie de 1961, (cote BR 843)
- Savatier Michel, *Quand Oléron était une île et autres souvenirs*, Éditions Le Croît Vif, Paris, 2009 (cote : PF 6942)

Archives Gallica

- "Le Subiet", *Revue de recherches ethnographiques*, mars 1974
- "L'île d'Oléron", *La Revue du Touring-club de France*, Avril 1932
- Mauberger Gaston, "L'île d'Oléron rattachée au continent", *Le Figaro*, n°244, lundi 1er septembre 1913

Archives INA

- "Spécial Île d'Oléron", *La France défigurée*, 24 septembre 1972 [site internet]
- "Balade Oléronaise", émission : *Estivales*, 31 juin 1998, [site internet]
- "Amère Marine", *Aléas, le magazine de l'imprévisible*, 22 juin 1992 [site internet]

- "La fin d'une île", date inconnue, [Extrait de notes de terrain du 19/02/2017 au sein du Musée de l'île d'Oléron, à Saint-Pierre-d'Oléron]

Autres sources

- Bézard Catherine, "Oléron, la possibilité d'une île", *Marie France* [en ligne], daté 19 septembre 2016
- "Cap sur l'île d'Oléron intime et sauvage", *Cap Sud-Ouest*, diffusée le dimanche 30 octobre 2016 sur France 3
- Chausse Pierre, "Oléron, la douce sauvage", *L'Express* [en ligne], 14 juillet 2015
- Clément Murielle Lucie, "Michel Houellebecq : Biographie", publié le 15 décembre 2012 sur le site web <http://salon-litteraire.linternaute.com>
- "Le péage de l'île de Ré est sauvé, celui d'Oléron est possible", *Sud Ouest* [en ligne], 25 mai 2017
- *L'insulaire*, n°1, mai 1965 [exposé au sein du Musée de l'île d'Oléron, Saint-Pierre-d'Oléron]
- Marennes Oléron [le magazine] – Magazine de Tourisme / saison 2016, n°1
- Mary's Marais, "Oléron que j'aime", date inconnue
- Nadeau Charles, "L'aventure ferroviaire sur IO", publié sur le site www.oleron.fr le 6 août 2015 ; et "Le pont de l'île", publié sur le site www.oleron.fr le 21 janvier 2016
- Nadeau Ludovic (Ludo) , *Bédémarée*, mois de mai calendrier des marée 2016 ; Janvier 2017 ; Octobre 2017 et juin 2017
- "Pont de l'île d'Oléron : 25 ans de gratuité... et après ?", *Sud Ouest* [en ligne], 2 mars 2016
- Rué Géraldine, "Oléron, l'authentique de l'Atlantique", *Le Monde* [en ligne], 22 mai 2017
- Stinger Eric, "Oléron la lumineuse", 1995 (chanson de production inconnue)

Webographie

- www.cdc-oleron.com
- www.cnrtl.fr
- www.ile-oleron-marennes.com
- www.ina.fr
- www.insee.fr
- gallica.bnf.fr
- www.larousse.fr
- www.lemonde.fr
- www.lexpress.fr
- www.mariefrance.fr
- www.mediatourisme.fr
- www.musee-ile-oleron.fr
- www.nuagesdemots.fr
- www.oleron.fr
- oleron-naguere-m-savatier.blogspot.fr
- www.oleron-nature-culture.com
- salon-litteraire.linternaute.com
- www.samajstedesmouches.fr
- www.sudouest.fr
- www.sirjmbarrie.com
- www.visionscarto.net

Bibliographie

Bibliographie générale

Articles

- Bernardie Nathalie, "Immobilés îles", *Géographie et cultures* [En ligne], n°75, 9.p
- Bonnemaïson Joël, "Vivre dans l'île [Une approche de l'îlétité océanique]", *Espace géographique*, tome 19-20, n°2, 1990, p.119-125
- Colloque international *Territoires et sociétés insulaires*, Brest, 15-17 novembre 1989, (1991 pour le présent compte-rendu) :
 - Bénand Corine, "L'étude de la production audiovisuelle consacrée aux îles peut-elle constituer une approche de l'insularité ? Le cas de l'île de Sein.", p.151-161
 - Bioret Frédéric, Brigand Louis et Le Demezot Maurice, "L'environnement : argument de développement d'un tourisme intégré dans les îles bretonnes", p.399-406
 - Bonnemaïson Joël, "Approche de l'îlétité océanique", p.41-46
 - Chaussade Jean, "L'île d'Yeu : un exemple de développant insulaire", p.107-111
 - Monsieur L. Le pensec, "Allocution du ministre des Départements et Territoires d'Outre-Mer présentée lors de la séance de conclusion du colloque", p.439-442
 - Mercier Guy, "Rapport au thème 1. Étude de l'insularité", p.423-427
 - O'Peicin Diarmuid "An enquiry into the semiotic nature of man and his insular space", p.47-51
 - Péron Françoise, "Spécificité des sociétés insulaires contemporaines : l'exemple des îles françaises de l'Atlantique et de la Manche", p.53-58
 - Rohou Guy, "Petite utopie insulaire", p.448-449
- Deluermoz Quentin "Introduction", in : Norbert Elias, *L'utopie*, Éditions La découverte, Paris, 2014 (pour la traduction française ; 2009 pour l'ouvrage original), p.5-29
- Duret Pascal et Augustini Muriel, "Sans l'imaginaire balnéaire, que reste-t-il de l'exotisme à la Réunion ?", *Ethnologie française* 2002/3 (Vol. 32), p.439-446
- Gillis John R., "Island Sojourns", *Geographical Review*, Vol. 97, No. 2, Islands (Apr., 2007), p.274-287
- Lenclud Gérard, « La tradition n'est plus ce qu'elle était... », *Terrain*, n°9 [en ligne], 1987, 8.p
- Le Couédic Daniel, "Le passé pour présente demeure ?", *Ethnologie française* 2012/4 (Vol. 42), p.717-759
- Lowenthal David, "Islands, Lovers, and Others", *Geographical Review*, Vol. 97, No. 2, Islands (Apr., 2007), p.202-229
- Mazuir Françoise, "Le processus de rationalisation chez Max Weber", *Sociétés*, 2004/4 (n° 86), p.119-124
- Meistersheim Anne, "Le malentendu. Entre imaginaire insulaire et imaginaire continental", *Ethnologie française* 2006/3 (Vol. 36), p. 503-508
- Moles Abraham A., "Nissonologie ou science des îles", *Espace géographique*, tome 11, n°4, 1982, p.281-289
- Nicolas Thierry, "« L'hypo-insularité », une nouvelle condition insulaire : l'exemple des Antilles françaises", *L'Espace géographique*, 2005/4 (Tome 34), p.329-341
- Péron Françoise, "Spécificité des sociétés insulaires contemporaines. L'exemple des îles françaises de l'Atlantique et de la Manche", *Norvois*, n°145, Janvier-Mars 1990, *Iles et sociétés insulaires*, p.25-24
- Péron Françoise, "Fonctions sociales et dimensions subjectives des espaces insulaires (à partir de l'exemple des îles du Ponant)", *Annales de géographie* 2005/4 (n°644), p.422-436
- Rauch André, "Le tourisme ou la construction de l'étrangeté", *Ethnologie française* 2002/3 (Vol. 32), p.389-392
- Salomé Karine, "Les îles bretonnes au XIXème siècle entre éloignement et isolement", in : "Îles réelles, îles rêvées", *Ethnologie française*, 2006/3, p.435-441
- Urbain Jean-Didier, "Lieux, liens, légendes. Espaces, tropismes et attractions touristiques", *Communications*, 2010/2 (n° 87), p.99-107

Ouvrages

- Bachelard Gaston, *La poétique de l'espace*, Éditions des Presses Universitaires de France, Paris, 1957
- Boudon Raymond, Besnard Philippe, Cherkaoui Mohamed, Lécuyer Bernard-Pierre, *Dictionnaire de la sociologie*, LAROUSSE, 2012 (1989 pour la première édition)
- Brigand Louis, *Les îles du Ponant. Histoires et géographie des îles et archipels de la Manche et de l'Atlantique*, Éditions Palantines, Plomelin, 2002
Et Bénand Corinne, "L'île et le cinéma", p.328-333
Orsenna Eric "Préface", p.7
Péron Françoise, "Désir d'île", p.312-313
- Brigand Louis, *Besoin d'îles*, Éditions Stock, Paris, 2009
- Corbin Alain, *Le territoire du vide. L'occident et le désir de rivage (1750-1840)*, Éditions Aubier, Paris, 1988
- Cousin Saskia et Reau Bertrand, *Sociologie du tourisme*, Éditions La Découverte, Paris, 2009
- Cousin Saskia, *Les Miroirs du tourisme. Ethnographie de la Touraine du Sud*, Éditions Descartes, Paris, 2011
- Durand Gilbert, *L'imagination symbolique*, Éditions des Presses Universitaires de France, Paris, 1964
- Durkheim Émile, *De la division du travail social*, Éditions Quadrige, Paris, 2013
- Fureix Emmanuel et Jarrige François, *La modernité désenchantée. Relire l'histoire du XIXe siècle français*, Éditions La Découverte, Paris, 2015
- Légereau Valérie, *Les impacts des constructions des ponts de Ré et Oléron*, Mémoire de maîtrise de géographie (dir. Jean Soumagne), Université de Poitiers, 1994-1995
- Létoublon Françoise (dir. Textes réunis par), *Impressions d'île*, Éditions des Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1996
Christian Doumet, "La parole de l'île dans *Les immémoriaux* de Victor Segalen", p.31-39
- Meistersheim Anne, *Figures de l'île*, Éditions DCL, Ajaccio, 2001
- Oudghiri Rémy, *Petit éloge de la fuite hors du monde*, Éditions Arléa, Paris, 2017
- Françoise Péron, *Des îles et des hommes*, Éditions de la Cité/Ouest-France, Rennes, 1993
- Pickel-Chevalier Sylvine, *Une histoire touristique des côtes atlantiques. Saint-Trojan-les-Bains, modèle de station oléronaise, dans un monde en évolution*, Éditions Le Croît vif, Saintes, 2015
- Rosselin Céline & Warnier Jean-Pierre (dir.), *Authentifier la marchandise. Anthropologie critique de la quête d'authenticité*, Éditions de l'Harmattan, Paris, 1996
- Salomé Karine, *Les îles bretonnes, une image en construction (1750-1914)*, Éditions des Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003
- Soulimant Nina, *Faire face au changement et réinventer des îles*, thèse de géographie (dir. Louis Marrou), Université de La Rochelle, 2011
- Touraine Alain, *Critique de la modernité*, Éditions Arthème Fayard, Paris, 1992
- Urbain Jean-Didier, *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2002 (1991 pour la première édition)
- Urbain Jean-Didier, *Sur la plage. Mœurs et coutumes balnéaires (XIXe -XXe siècles)*, Éditions Payot et Rivages, Paris Vie, 1996 (1994 pour la première édition)
- Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Éditions Plon, 1964

Analyse romanesque

- Barrie James, *Peter Pan*, Éditions Flammarion, Paris, 1982
- Baudelaire, Charles "Sur Edgar Poe", in : Edgar Allan Poe, *Nouvelles histoires extraordinaires*, Éditions Gallimard, Paris, 1951, p.25-47
- Camus Albert, *La chute*, Éditions Gallimard, Paris, 1956
- Bazin Hervé, *Les bienheureux de la désolation*, Éditions du Seuil, Paris, 1970
- Camus Albert, *La chute*, Éditions Gallimard, Paris, 1956
- Defoe Daniel, *Robinson Crusoé*, Éditions de la Librairie Générale Française, Paris, 2003
- Dekiss Jean-Paul, *Jules Verne, l'enchanteur*, Éditions Le Félin, 2002
- Eco Umberto, *L'île du jour d'avant*, Éditions Grasset et Fasquelle, Paris, 1994
- Golding William, *Sa Majesté des Mouches*, Éditions Gallimard, Paris, 1956
- Houellebecq Michel, *La possibilité d'une île*, Éditions Fayard, Paris, 2005
- Huxley Aldous, *Île*, Éditions Plon, Paris, 1963
- Lehane Dennis, *Shutter Island*, Editions Payot et Rivages, Paris, 2006
- Létoublon Françoise (dir. Textes réunis par), *Impressions d'île*, Éditions des Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1996
- Doumet Christian, "La parole de l'île dans *Les immémoriaux* de Victor Segalen", p.31-39
- Stewart Philippe, "Îles ironiques", p.271-280
- Loti Pierre, *Le roman d'un enfant*, Editions France Loisir 1990
- Naugrette Jean-Pierre, "Présentation", in : Daniel Defoe, *Robinson Crusoé*, Éditions de la Librairie Générale Française, Paris, 2003
- Poe Edgar Allan, *Nouvelles histoires extraordinaires*, Éditions Gallimard, Paris, 1974
- Tournier Michel, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Éditions Gallimard, Paris, 1972
- Verne Jules, *L'île mystérieuse*, Éditions de la Librairie Générale Française, Paris, 2002
- Wells H. G., *L'île du Docteur Moreau*, Éditions Gallimard, Paris, 1997

Ouvrages locaux

- Cillon Perri Anne, *Chanson pour Marennes et Oléron*, Éditions Opoto, pas de ville d'édition, 2009
- Comandon Odette "Préface", in : Philippe Lafon, *Souvenirs d'Oléron* (Tome 1. *Physionomie des villages au début du siècle*), Éditions Rupella, La Rochelle, 1983, p.7
- Couteau Philippe, *Se souvenir d'Oléron*, Geste éditions, La Crèche, 2014
- Couteau Philippe, *Oléron années 1950*, Geste Éditions, La crèche, 2016
- Gardian Patrick, *Marie d'Oléron*, Geste Éditions, La Crèche, 2005
- Garnier Michel, *Le parler d'Oléron*, Éditions CPE, Romorantin, 2012
- Pantex Myriam, *Magie Oléronaise*, Autoédition : Copie-Média, 2014
- Savatier Michel, *Quand Oléron était une île et autres souvenirs*, Éditions Le Croît Vif, Paris, 2009
- Sauzeau Thierry et Garnier Michel, *Oléron l'île*, Gestes éditions, La Crèche, 2005
- Sauzeau Thierry, *Petite histoire d'Oléron*, Geste Éditions, La Crèche, 2016
- Thomas Paul, *L'île d'Oléron à travers les siècles – Esquisse du passé*, Éditions L.O.C.A.L., Saint-Pierre d'Oléron, réédition de 2009, (première édition à compte d'auteur en 1926)

Au crépuscule d'Oléron

Ou comment rester île malgré un pont

Imaginez un lieu **FERMÉ**, plutôt pauvre, peu équipé, assez à l'écart des affaires nationales : c'est une île. Puis imaginez-le investi par des idées, des images, des **REPRÉSENTATIONS**, venues de l'extérieur. Imaginez ensuite que ces idées, images et représentations finissent par plaire à certains individus qui deviennent les **PIONNIERS** d'un mouvement que l'on appellera plus tard : le **TOURISME**. Imaginez aussi les personnes vivant dans cet espace clos qui, au contact des pionniers, entrevoient le monde **EXTÉRIEUR** et finissent par l'envisager avec **ENVIE**. Ainsi, les pionniers, par les récits qu'ils feront, donneront envie d'île au reste de la population continentale et envie de continent à la population insulaire. Solution, bénies soient les avancées techniques, un **PONT** : le monde peut entrer, les insulaires peuvent sortir, c'est l'aubaine. N'en déplaise aux défenseurs de la rareté, – peut-être d'ailleurs les pionniers ou leurs descendants – qui parieront la fin de l'île et de sa spécificité. La sentence tombera quelque années après que le démon – le pont, pardon – aura injecté son poison : c'est la **BANALISATION**. Dès lors, les insulaires regretteront le temps où l'île était isolée, se sentant trop **ENVAHIS** (flux touristique important), **DÉPOSSÉDÉS** (augmentation des prix de l'immobilier dû au désir de villégiature), **DOMINÉS** (le touriste est client et le client est roi), **CONTAMINÉS** (par les pratiques urbaines : la consultation frénétique de l'heure, la froideur des relations sociales, etc.), **DÉPENDANTS** (économiquement, du monde extérieur, au niveau des ressources), **DÉLAISSÉS** (petit à petit, des activités qui ont pu être annuelles devinrent uniquement saisonnières). Leur île n'est plus leur île. De même, les touristes et néo-insulaires deviendront **PESSIMISTES**, leur rêve est devenu un rêve de masse, et l'île a trop changé, s'est trop mise à ressembler à ce qu'ils souhaitaient fuir – le continent. On croirait un **TRAQUENARD**, une tromperie, mais ce **PROCESSUS**, en somme, de désenchantement, n'est-il pas sociologiquement explicable ? Et d'ailleurs, l'île s'est-elle *réellement* banalisée ?

Imaginez cette île : c'est l'île d'Oléron.